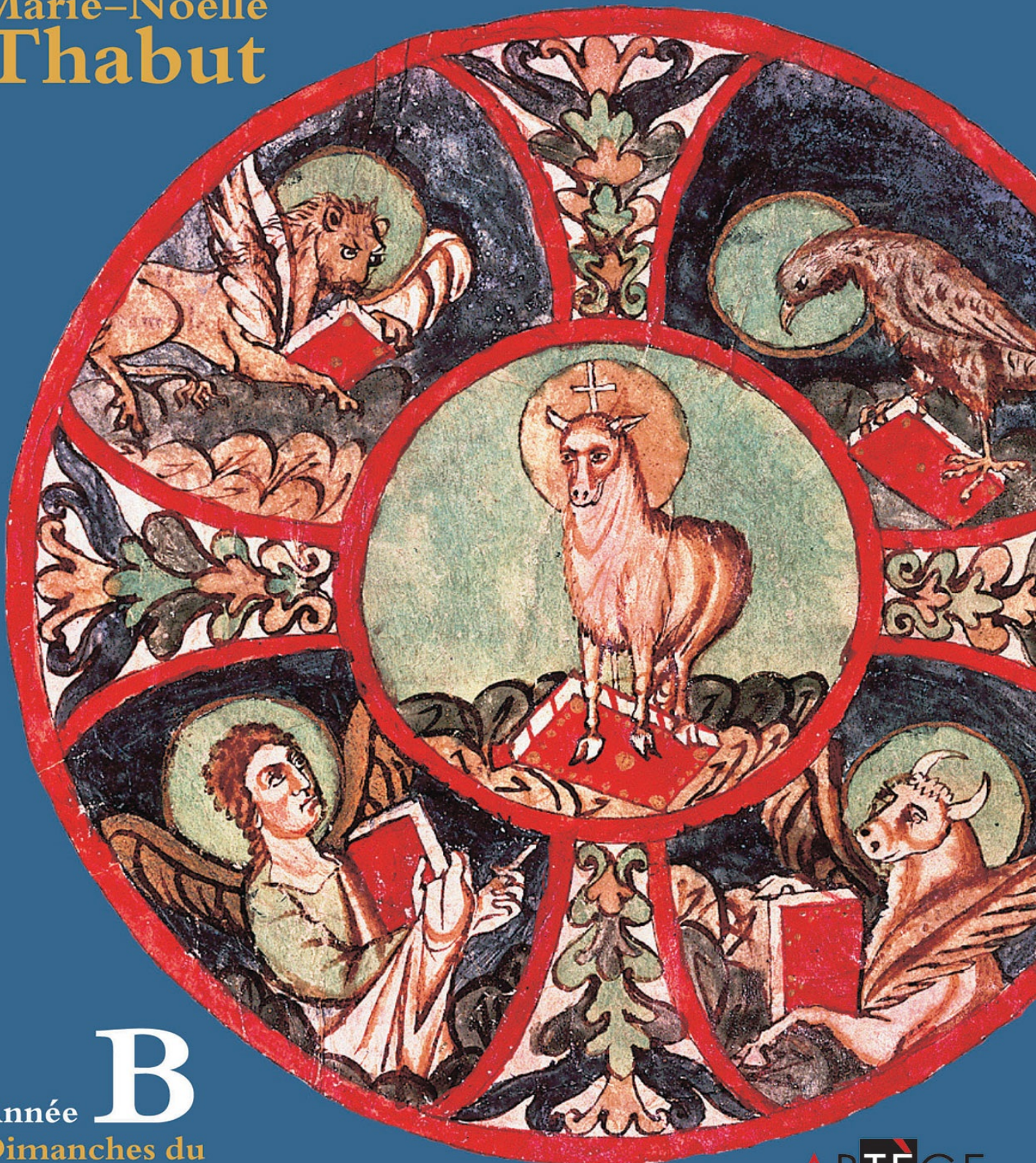


L'intelligence des Écritures 4

Marie-Noëlle
Thabut



Année **B**
Dimanches du
temps ordinaire

ARTEGE
EDITIONS

L'intelligence des Écritures
Année B

Marie-Noëlle Thabut

L'INTELLIGENCE DES ÉCRITURES

*Comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en
paroisse*

Tome 4 – Année B
Temps ordinaire

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Transfiguration ; sur la montagne de la tentation, Jésus a refusé de recevoir d'un autre que son Père le pouvoir sur la Création : « Le diable l'emmène sur une très haute montagne ; il lui montre tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : Tout cela je te le donnerai, si tu te prosternes et m'adores. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à lui seul que tu rendras un culte » (Mt 4, 8). Ce pouvoir que Jésus n'a pas revendiqué, n'a pas acheté, lui est *donné* par son Père.

Et, désormais, ce pouvoir est entre nos mains ! À nous d'y croire... « Allez donc ! Et moi, ajoute Jésus, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Le Dieu de la Présence révélé à Moïse au buisson-ardent, l'Emmanuel (ce qui signifie « Dieu avec nous ») promis par Isaïe ne font qu'un dans l'Esprit d'amour qui les unit. À nous désormais de révéler au monde cette présence aimante du Dieu-Trinité.

Compléments :

Qui donc est Dieu ? C'est la question que l'humanité se pose depuis le premier jour. Il y a deux manières d'y répondre : trouver la réponse nous-mêmes, tout seuls comme des grands... Mais cela suppose que le mystère de Dieu soit à notre portée. Ou bien laisser Dieu nous souffler lui-même la réponse... Et je dis bien « souffler » : depuis des milliers d'années, le souffle de Dieu nous révèle peu à peu qui Il est.

La Trinité : l'aboutissement de la trajectoire

Il a fallu toute la durée de l'Ancien Testament pour se libérer du polythéisme et croire en un Dieu unique ; ce fut, comme on sait, une œuvre de longue haleine des prophètes. Encore ne parvint-on pas d'une seule traite au monothéisme pur. Une

étape intermédiaire fut celle de l'hénothéisme : on professait un seul Dieu d'Israël, mais on concevait que les autres peuples aient leurs dieux. C'est pendant l'Exil à Babylone, semble-t-il, que l'on découvrit que Dieu est le Dieu unique de tout l'univers. La profession de foi « Shema Israël, Écoute Israël, notre Dieu est le SEIGNEUR un » prenait alors toute sa valeur. Mais cette unicité de Dieu aurait alors paru totalement incompatible avec la reconnaissance de l'Esprit comme une personne ; il a fallu pour cela la Pentecôte et l'expérience des premières communautés chrétiennes. Quant au Fils de Dieu, ce titre habituellement donné à chaque roi le jour de son sacre, ne signifiait nullement un lien d'engendrement. C'est Jésus lui-même qui l'a révélé, mais ses paroles n'ont été comprises, elles aussi, qu'à la lumière de la Pentecôte.

Fête du Corps et du Sang du Christ

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Évangile

Marc 14, 12-16. 22-26

- 12 Le premier jour de la fête des pains sans levain,
où l'on immolait l'agneau pascal,
les disciples de Jésus lui disent :
« Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs
pour ton repas pascal ? »
- 13 Il envoie deux disciples :
« Allez à la ville ;
vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau.
Suivez-le.
- 14 Et là où il entrera,
dites au propriétaire :
Le maître te fait dire : Où est la salle
où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?
- 15 Il vous montrera à l'étage,
une grande pièce toute prête pour un repas.
Faites-y pour nous les préparatifs. »
- 16 Les disciples partirent, allèrent en ville ;
tout se passa comme Jésus le leur avait dit ;
et ils préparèrent la Pâque.
- 22 Pendant le repas,
Jésus prit du pain,
prononça la bénédiction, le rompit
et le leur donna, en disant :
« Prenez, ceci est mon Corps. »
- 23 Puis, prenant une coupe,
et rendant grâce, il la leur donna,
et ils en burent tous.
- 24 Et il leur dit :
« Ceci est mon Sang,
le sang de l'Alliance,
répandu pour la multitude.
- 25 Amen, je vous le dis :
je ne boirai plus du fruit de la vigne,
jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau

dans le royaume de Dieu. »

**26 Après le chant d'action de grâce,
ils partirent pour le mont des Oliviers.**

On imagine bien dans quelle ambiance Jésus a célébré ce dernier repas : dans tout Jérusalem, on préparait la Pâque ; d'innombrables agneaux étaient égorgés au Temple pour être ensuite partagés en famille ; dans les maisons, c'était le premier jour de la fête des pains sans levain (on disait des « azymes »), les femmes débarrassaient méticuleusement la maison de toute trace du levain de l'année écoulée pour accueillir le levain nouveau, huit jours plus tard.

Depuis des siècles, ces deux rites commémoraient la libération d'Égypte, au temps de Moïse : ce jour-là, Dieu était « passé » parmi son peuple pour en faire un peuple libre ; puis, au Sinaï, il avait fait Alliance avec ce peuple et le peuple s'était engagé dans cette Alliance, « Tout ce que le SEIGNEUR a dit, nous y obéirons » (nous l'avons entendu dans la Première lecture) parce qu'il faisait confiance à la Parole du Dieu libérateur ; et le psaume 115/116 répétait en écho « Je suis, SEIGNEUR, ton serviteur, moi dont tu brisas les chaînes. »

Désormais, pour toutes les générations suivantes, célébrer la Pâque, c'était entrer à son tour dans cette Alliance, vivre d'une manière nouvelle, débarrassée des vieux ferments, libérée de toute chaîne. Car faire mémoire, ce n'est pas seulement égrener des souvenirs, c'est vivre aujourd'hui de l'œuvre inlassable de Dieu qui fait de nous des hommes libres.

Il est clair, dans cet évangile, que Jésus a choisi d'inscrire ses derniers instants dans cette perspective-là, perspective d'Alliance, perspective de vie libérée : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude. » Ce soir-là, il ne

fait aucun doute pour personne qu'il parle de sa mort et de son sang qui va être répandu ; mais voilà qu'il donne à sa mort le sens d'un Sacrifice d'Alliance avec Dieu, dans la ligne de celui de Moïse au Sinai. Le problème, c'est qu'il ne pouvait être question pour aucun Juif, même pas pour les disciples, d'envisager le moins du monde la Passion du Christ comme un sacrifice : Jésus n'est pas prêtre, il n'est pas de la tribu de Lévi, et surtout son exécution s'est déroulée hors du Temple, hors même des murs de Jérusalem ; or seul un prêtre pouvait offrir des sacrifices à Dieu et ce ne pouvait être que dans le Temple de Jérusalem. Enfin, et c'est beaucoup plus grave, il n'était pas possible en Israël d'envisager la mort d'un homme comme un sacrifice susceptible de plaire à Dieu : il y avait des siècles qu'on savait cela. Ceux qui ont exécuté Jésus n'ont jamais eu l'intention d'accomplir un sacrifice : ils ont cru se débarrasser purement et simplement d'un mauvais Juif qui, à leurs yeux, troublait la vie et la religion du peuple d'Israël.

Pourtant, c'est clair, Jésus, lui, donne à sa mort le sens d'un sacrifice, le sacrifice de l'Alliance nouvelle : mais en donnant désormais un tout autre sens au mot « sacrifice. » Là, il est dans la droite ligne du prophète Osée qui avait bien dit (mais on ne l'avait pas encore suffisamment compris) : « C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices, la connaissance de Dieu et non les holocaustes » (Os 6, 6). À bien comprendre Osée, le vrai sens du mot « sacrifier » (*sacrum facere*, en latin, faire sacré) c'est tout simplement connaître Dieu et lui ressembler en faisant œuvre de miséricorde ; les deux vont ensemble, c'est clair. Jésus est venu nous montrer jusqu'où va cette miséricorde de Dieu : elle va jusqu'à pardonner à ceux qui tuent le maître de la Vie. Désormais, ceux qui veulent bien regarder vers le crucifié, et y reconnaître le vrai visage de Dieu, sont frères du Christ : ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 17 **Celui qui s'unit au Seigneur
n'est plus qu'un seul esprit avec lui.**
- 18 **Fuyez l'impureté.
Tous les péchés que l'homme peut commettre
sont extérieurs à son corps ;
mais l'impureté
est un péché contre le corps lui-même.**
- 19 **Ne le savez-vous pas ?
Votre corps est le temple de l'Esprit Saint,
qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu ;
vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes,**
- 20 **car le Seigneur vous a achetés très cher.
Rendez gloire à Dieu dans votre corps.**

Visiblement, il y avait des problèmes de comportement à Corinthe, puisque dans ces quelques lignes Paul emploie trois fois le mot « impureté » : il s'agit là clairement de la vie sexuelle, puisque le mot grec est « porneia » qui a donné en français « pornographie. » On sait bien que les mœurs étaient particulièrement relâchées à Corinthe à tel point que l'expression « vivre à la Corinthienne » (sous-entendu une vie sexuelle dissolue) était proverbiale.

Pour se justifier, certains prétendaient que la sexualité est un besoin naturel au même titre que la nourriture et que nos choix n'engagent à rien : il faut manger pour vivre, et nous sommes libres de manger comme nous voulons. De la même manière, notre vie sexuelle ne regarde que nous ; chacun de nous peut bien se conduire dans ce domaine comme il veut, tout est permis.

Paul donne donc ici une leçon de morale ; ce qui est très intéressant, c'est de voir les arguments qu'il emploie : il ne se place pas sur le terrain du permis et du défendu : plus profondément, il nous dit : soyez cohérents avec votre Baptême ; il y a une logique chrétienne. Il y a des comportements indignes d'un Chrétien. Probablement employait-il souvent l'expression

« tout est permis », mais certains Chrétiens de Corinthe la répétaient à tort et à travers.

« Tout est permis », disait Paul, sous-entendu : puisque l'Esprit de Dieu est en vous depuis votre Baptême, vous n'avez même plus besoin qu'on vous impose une loi de l'extérieur ; vous pouvez déterminer librement votre conduite : si elle est inspirée par l'Esprit de Dieu, elle est forcément conforme à la Loi de Dieu. Mais visiblement, certains Corinthiens employaient l'expression « Tout est permis » pour justifier leur vie de débauche. Alors Paul a commencé son discours par une phrase qu'il leur laisse un peu comme une règle de vie ou comme un slogan, si vous voulez : « Tout m'est permis, mais tout ne me convient pas. » C'est le verset qui précède tout juste notre passage d'aujourd'hui. « Tout m'est permis, mais tout ne me convient pas » : bien sûr, tout le monde sait bien que la véritable liberté ne consiste pas à faire n'importe quoi.

Puis Paul donne ses arguments :

Tout d'abord, on ne peut pas comparer l'alimentation et la vie sexuelle : la nourriture est une affaire de survie biologique ; tandis que la vie sexuelle engage notre être tout entier ; quand Paul emploie le mot « corps », il n'oppose pas le corps et l'âme, comme nous le faisons parfois ; pour lui, le corps c'est notre être tout entier dans sa vie affective, sociale, relationnelle ; car c'est bien par notre corps que nous entrons en relation avec les autres. La nourriture disparaîtra, la vie biologique cessera, mais notre vie affective, sociale, relationnelle a une dimension d'éternité ; la preuve, c'est que nous ressusciterons : « Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi, par sa puissance. »

Vous voyez qu'il n'y a pas chez Paul une dépréciation de la

sexualité ! Puisqu'au contraire, il dit qu'elle nous engage tout entiers et pour toujours, jusque dans l'éternité !

Deuxième argument : la sexualité est une véritable union intime de votre être tout entier avec une autre personne, or, depuis votre Baptême, vous êtes intimement liés à Jésus-Christ. Vous ne vous appartenez plus ! Le nom « Chrétiens » le dit bien d'ailleurs : Chrétien, cela veut dire « du Christ » ! Pour exprimer cette vérité de manière forte, Paul va jusqu'à dire : « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? » (Les formules interrogatives, et en particulier celle-ci « Ne savez-vous pas ? » sont des manières pour Paul d'appuyer des vérités qu'il juge essentielles.) Un peu plus loin il reprend la même idée sous une autre forme : « Vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes. »

Peut-être Paul a-t-il découvert cette vérité sur le chemin de Damas ? La phrase de Jésus « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » lui a révélé le lien très intime qui existe entre chaque Chrétien et le Christ lui-même.

Autre expression très forte : « Ne le savez-vous pas ? Votre corps est le temple de l'Esprit Saint, qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu. » Pour comprendre la force de cette affirmation « votre corps est le temple de l'Esprit Saint », il suffit de se rappeler combien, dans le monde antique, on avait le plus profond respect pour les temples, considérés comme des lieux sacrés ; pour un Juif comme Paul, le Temple de Jérusalem était le lieu privilégié de la Présence de Dieu ; et pour le dire, on disait que la Gloire de Dieu (entendez le rayonnement de sa Présence) résidait dans le Temple. Alors, on comprend la dernière phrase : « Rendez gloire à Dieu dans votre corps » ; cela veut dire, et c'est inouï, fantastique, que notre personne,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de leur mauvais chemin. Aussi revint-il sur sa décision... » Ce qui voulait dire : on peut toujours changer de conduite, « revenir de son mauvais chemin », on n'est jamais définitivement condamné. Il suffit de se retourner vers le Seigneur, de faire demi-tour ; d'ailleurs, c'est le sens même du verbe se « convertir » en hébreu.

Le psaume 24/25 est justement la prière d'un pécheur : un pécheur qui désire changer de chemin, se convertir ; un pécheur qui sait que c'est toujours possible parce qu'il est confiant dans la miséricorde de Dieu : « *Le Seigneur montre aux pécheurs le chemin, Il enseigne aux humbles son chemin* »... sous-entendu la seule chose qui nous est demandée, ce n'est pas la vertu, mais l'humilité. Le mot « humbles », ici traduit le mot hébreu « anawim » très fréquent dans la Bible : il s'agit de ceux qu'on appelle aussi les « pauvres de Dieu » (ce que nous appelons les « pauvres de cœur »), c'est-à-dire tous ceux qui se reconnaissent démunis, pauvres, impuissants ; on dit aussi « les dos courbés. » Ce sont ceux dont la prière se réduit à dire « prends pitié de moi parce que je suis un pauvre homme pécheur » comme le publicain de l'évangile.

C'est à ceux-là que Dieu enseigne son chemin : non pas que Dieu les choisisse ou les préfère ; mais les autres n'écouteront pas les explications puisqu'ils n'en éprouvent pas le besoin ! Prière et précarité, c'est la même racine, en latin ! Prenons un exemple : il nous est arrivé à tous, un jour ou l'autre, d'être un peu perdus dans une ville ou sur une route inconnue et d'être réduits à demander notre chemin à un passant... Que se passe-t-il si on n'a pas écouté ? Très vite on est de nouveau perdus. Tandis que ceux qui éprouvaient réellement le besoin des explications les ont écoutées ; ils trouvent le chemin.

Ce thème du chemin est très présent dans ce psaume 24/25 : ici, déjà, dans les quelques versets proposés pour ce troisième dimanche, il y a déjà les mots « voies », « route », « chemin », et le verbe « dirige-moi. » « *SEIGNEUR, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route. Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi, car tu es le Dieu qui me sauve... Le SEIGNEUR montre aux pécheurs le chemin. Sa justice dirige les humbles, il enseigne aux humbles le chemin.* » C'est un thème typique des psaumes pénitentiels : parce que la Loi de Dieu (les commandements) est considérée comme le code de la route en quelque sorte ; Dieu a commencé par libérer son peuple, puis après, seulement après, il lui a dicté la loi qui est le mode d'emploi de cette liberté pour toute la vie religieuse, familiale et sociale, de A à Z, comme on dit.

On comprend dès lors pourquoi ce psaume 24/25 est ce qu'on appelle un « psaume alphabétique. » Il comprend vingt-deux versets dont chacun commence par une lettre de l'alphabet, dans l'ordre alphabétique ; nos Bibles le signalent parfois en inscrivant la première lettre de chaque verset en marge du psaume ; ce procédé littéraire bien connu s'appelle un acrostiche ; mais ici, nous ne sommes pas en littérature : il s'agit d'une véritable profession de foi. Le juif croyant sait que si Dieu a donné la Loi à l'homme, c'est pour son bonheur : la Loi est donc un véritable cadeau de Dieu. À vrai dire, le mot « Torah » en hébreu, ne vient pas d'une racine qui signifierait « prescrire » mais d'un verbe qui signifie « enseigner » : la loi est un maître de liberté ; elle enseigne la voie pour aller à Dieu : « *SEIGNEUR, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route. Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi, car tu es le Dieu qui me sauve...* »

Au passage, ce psaume nous offre une série de variations sur le thème du souvenir et de l'oubli. « *Rappelle-toi, SEIGNEUR, ta*

tendresse... Oublie les révoltes... Ne m'oublie pas. » Au fond, on prie Dieu d'avoir une mémoire sélective, une sorte de filtre : « *Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse* » et au contraire « *Rappelle-toi, SEIGNEUR, ta tendresse, ton amour qui est de toujours.* » C'est à la fois de l'audace et de l'humilité ! L'audace que permet l'Alliance : car le pécheur qui parle ici, on le sait bien, n'est pas un individu, mais le peuple élu tout entier ; le Je est un Je collectif. Dieu a choisi ce peuple et l'a libéré ; et il s'est révélé à lui comme le Dieu de tendresse et de fidélité, lent à la colère et plein d'amour » (Ex 34, 6). Plus que la prière personnelle d'un individu isolé, ce psaume a certainement été composé pour des célébrations pénitentielles au Temple de Jérusalem.

Face à cette Alliance indéfectible de Dieu, le peuple, lui, sait bien qu'il a multiplié les infidélités ; au milieu du psaume, au verset 11, il y a cette prière « pardonne ma faute, elle est grande ! » Mais puisque Dieu demeure celui qui aime et pardonne, on ose lui dire « Oublie mes révoltes »... et « Rappelle-toi ta tendresse »... C'est logique, d'ailleurs : quand on aime vraiment quelqu'un, c'est l'amour même qu'on lui porte qui permet de lui pardonner ! Et si on ne pardonne pas... c'est qu'on n'aime pas vraiment !

Enfin, ce psaume nous réserve encore une leçon : ni dans les versets que nous lisons ce dimanche, ni dans le reste du psaume, il n'y a ce qu'on pourrait appeler un examen de conscience ; le centre de cette prière de pénitence, ce n'est pas notre péché, c'est Dieu et son œuvre de salut, de libération. Il n'est question que de lui : « *tes voies, ta route, ta vérité, ta tendresse, ton amour...* » Elle est là, déjà, la conversion : quand nous cessons de nous regarder nous-mêmes, pour nous tourner vers Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous leurrent ; ce qu'ils prêchent n'est que vision de leur imagination, cela ne vient pas de la bouche du SEIGNEUR » (Jr 23, 16 ; voir aussi Jr 23, 25-28)... « Je vais m'en prendre aux prophètes qui ont des songes fallacieux - oracle du SEIGNEUR -, qui les racontent et qui, par leur fausseté et leurs balivernes, égarent mon peuple... » (Jr 23, 32).

Enfin, quatrièmement, il est vital pour le peuple d'écouter les prophètes envoyés par Dieu : « Si quelqu'un n'écoute pas les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, dit Dieu, moi-même je lui en demanderai compte. » Pour citer encore une fois Jérémie : « Ainsi parle le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël : malheureux l'homme qui n'écoute pas les termes de cette Alliance que j'ai proposée à vos pères lorsque je les ai fait sortir du pays d'Égypte... » (Jr 11, 3).

On peut être surpris de l'insistance du livre du Deutéronome tout autant que de Jérémie sur les exigences d'une véritable prophétie : il faut croire que le problème était aigu ; on peut se demander s'il ne l'est pas tout autant aujourd'hui et si d'ailleurs il ne l'est pas de tous les temps ; il suffit de lire le premier chapitre de la deuxième lettre de Pierre, l'écrit le plus tardif peut-être de tout le Nouveau Testament : « Nous avons la parole des prophètes qui est la solidité même, sur laquelle vous avez raison de fixer votre regard comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur... Ce n'est pas la volonté humaine qui a jamais produit une prophétie, mais c'est portés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 P 1, 19-21).

Compléments :

- En parlant d'un « prophète comme Moïse », le livre du Deutéronome pensait peut-être à Samuel (cf 1 S 3, 19 - 4, 1)

puisque Jérémie lui-même fait le rapprochement (cf Jr 15, 1).

- Mais qui donc, au temps de la composition du livre du Deutéronome, avait intérêt à réveiller cette vieille histoire ? Le livre du Deutéronome est très tardif et s'adresse au peuple d'Israël, à une période cruciale, dans les années 600 av. JC. Il faut croire qu'il circulait alors de nombreux faux prophètes et que les croyants désorientés étaient tentés d'écouter n'importe qui. Alors ce texte vient à point nommé rappeler qu'il ne faut pas se laisser bernier par des prétendus prophètes : Dieu ne confie ni sa parole ni son peuple à la légère.

Psaume 94 (95), 1-2. 6-7. 8-9

**1 Venez, crions de joie pour le SEIGNEUR,
acclamons notre Rocher, notre salut !**

**2 Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !**

**6 Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le SEIGNEUR qui nous a faits.**

**7 Oui, il est notre Dieu :
nous sommes le peuple qu'il conduit.**

Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ?

8 « Ne fermez pas votre cœur comme au désert

**9 où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit. »**

Après l'insistance de la Première lecture sur l'importance d'écouter la véritable parole de Dieu transmise par les prophètes, on n'est pas surpris d'entendre en écho « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? » Car le peuple d'Israël n'a pas toujours écouté docilement ses prophètes : y compris

dans le désert quand il a eu bien des réticences à l'égard de Moïse lui-même ; et ce psaume justement est tout imprégné d'une expérience très négative qui s'est déroulée au désert.

Si vous allez vérifier dans votre Bible le texte de la dernière strophe que nous venons d'entendre, voilà ce que vous lirez « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa dans le désert, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit. » Massa et Meriba, en réalité, ce sont deux lieux qui ne figurent sur aucune carte : l'histoire s'est passée à Rephidim (aujourd'hui on situe cette oasis dans le Sud du Sinaï, au Wadi Feiran). On a campé là, mais il n'y avait pas d'eau ; très vite, entre le peuple et Moïse, le ton a monté : faire camper tout le peuple dans un endroit où il n'y avait rien à boire, c'était certainement pour les faire tous mourir de soif ; c'est ce qu'on a pensé ; comme on pouvait s'y attendre, ce genre de récrimination a été ressentie par Moïse comme l'injure suprême ; lui, pourtant, continuait à faire confiance à son Dieu ; s'il les avait menés jusque-là, il saurait aussi les faire survivre. Et c'est là, en réponse à cette foi de Moïse et en pardonnant la méfiance du peuple, que Dieu a fait jaillir l'eau d'un rocher. Pour que cela ne se reproduise plus jamais, Moïse a donné à ce lieu mémorable le double nom de Massa et Meriba qui veut dire épreuve et querelle parce qu'on avait querellé Dieu.

Et donc la strophe du psaume prend tout son sens : « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme au désert où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit. » Dans cette simple strophe, est résumée toute l'aventure de notre vie de foi, personnelle et communautaire. C'est ce qu'on peut appeler, au vrai sens du terme, la « question de confiance. » Pour le peuple d'Israël, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cinquième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Job 7, 1... 7

Job prit la parole et dit :

- 1 « Vraiment, la vie de l'homme sur la terre est une corvée,
il fait des journées de manœuvre.**
- 2 Comme l'esclave qui désire un peu d'ombre,
comme le manœuvre qui attend sa paye,**
- 3 depuis des mois je n'y ai gagné que du néant,
je ne compte que des nuits de souffrance.**
- 4 À peine couché, je me dis :
Quand pourrai-je me lever ?
Le soir n'en finit pas :
je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube.**
- 6 Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand,
ils s'achèvent quand il n'y a plus de fil.**
- 7 Souviens-toi, Seigneur : ma vie n'est qu'un souffle,
mes yeux ne verront plus le bonheur. »**

Nous n'avons lu ici malheureusement que quelques lignes du livre de Job qui compte quarante-deux chapitres ! Mais nous comprenons déjà qu'il affronte la question la plus terrible de nos vies, celle de la souffrance. Et beaucoup d'entre nous se reconnaîtront dans les plaintes de Job ; car l'une des grandes qualités de ce livre est la vérité, l'actualité des questions qu'il ose poser.

Vous connaissez l'histoire : « Il était une fois un homme du nom de Job, un homme intègre et droit qui craignait Dieu et s'écartait du mal. » Il était heureux, il était riche... tout allait bien pour lui, dirait-on aujourd'hui. Il avait une femme et de nombreux enfants et son seul souci à leur égard était de les voir

rester dans le droit chemin. Bref, en tous points, il était irréprochable.

Et puis, soudain, tous les malheurs du monde s'abattent sur lui ; en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il perd tout : ses richesses, ses troupeaux, et, bien pire, tous ses enfants.

Il lui reste encore la santé, mais pas pour longtemps : une deuxième vague de malheurs s'abat sur lui ; il est atteint de la lèpre, il devient affreux à voir et sa maladie l'oblige à quitter la ville ; il doit quitter sa maison magnifique pour s'installer sur la décharge publique ; et, dans tout cela, il est horriblement seul : sa propre femme ne le comprend pas.

Tout au long du livre, Job ne sait que redire sa souffrance, physique, psychologique, morale, l'angoisse devant la mort prématurée, et pourtant l'horreur de vivre, l'incompréhension des amis... et, pire que tout, le silence de Dieu. Il égrène toute cette douleur, dans des termes admirables, d'ailleurs, et répète sans cesse son incompréhension devant l'injustice qu'elle représente à ses yeux. Car, à l'époque où ce livre a été écrit, tout le monde en Israël pensait que la justice de Dieu consiste à récompenser scrupuleusement les bons et à punir les méchants. C'est ce que l'on appelle la « logique de rétribution. » Mais voilà, justement, Job a toujours mené une vie droite et il ne mérite nullement d'être puni.

Ses amis ne l'entendent pas de cette oreille : ils pensent comme tout le monde et donc lui répètent à longueur de journée le même discours. En gros, cela tourne autour de deux argumentations : premier raisonnement, puisque la souffrance est toujours une punition : si tu souffres, c'est que tu as péché, fais ton examen de conscience ; à quoi Job répond : non, je vous assure, je n'ai pas péché ; et les amis de surenchérir : tu as donc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et chassant les esprits mauvais.

On dirait presque un reportage : Marc nous dit les lieux et les moments ; mais comme justement les objectifs des évangélistes ne sont jamais d'ordre journalistique, il faut croire que toutes ces précisions ont un sens théologique ; à nous de savoir lire entre les lignes.

Donc, ceci se passe en Galilée, à Capharnaüm ; un jour, un soir et un lendemain de sabbat ; comme chacun sait, le jour pour les Juifs ne se compte pas de minuit à minuit, mais du coucher du soleil au coucher du soleil ; le sabbat commence le vendredi soir au coucher du soleil et finit le samedi soir à l'apparition des premières étoiles ; on sait aussi que le sabbat est un jour réservé à la prière et à l'étude de la Torah, à la synagogue et chez soi ; c'est bien pour cela que les habitants de Capharnaüm amènent leurs malades à Jésus seulement le soir du sabbat ; Marc nous dit : *« Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous les malades, et ceux qui étaient possédés par des esprits mauvais. »* En précisant que le soleil est couché, Marc veut peut-être également attirer notre attention : puisque le soleil est couché, nous sommes déjà dimanche, le premier jour de la semaine. On sait le sens que le dimanche a pris pour les premiers chrétiens : il symbolise le début de la création nouvelle.

Le reste de la journée, Jésus n'a fait qu'une chose : aller à la synagogue de la ville et il est rentré aussitôt après à la maison ; si Marc le précise, c'est sans doute pour nous rappeler que Jésus est un Juif fidèle à la loi. Le matin, à la synagogue, il a délivré un « homme possédé d'un esprit impur » (v. 23), selon l'expression de Marc ; et la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre que Jésus commande aux esprits impurs ; pas

étonnant que le soir, après la fin du sabbat, on lui amène tous les malades et les possédés. En filigrane, Marc nous dit déjà : voici le Messie, celui qui annonce et accomplit le Royaume.

Curieusement, les démons connaissent l'identité de Jésus, et Jésus leur interdit de parler : « *Il chassa beaucoup d'esprits mauvais et il les empêchait de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était.* » Eux savent ce qui a été révélé lors du Baptême de Jésus par Jean-Baptiste et que l'esprit impur a proclamé le matin même à la synagogue de Capharnaüm : « De quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : Le Saint de Dieu. »

Pourquoi ce silence imposé ? Alors que Jésus n'est pas venu pour se cacher... Probablement parce que les habitants de Capharnaüm ne sont pas encore prêts pour cette révélation : il leur reste encore tout un chemin à parcourir avant de découvrir le vrai visage du Christ ; il ne suffit pas de savoir dire « Tu es le Saint de Dieu » ; cela, les démons savent très bien le faire. Pour l'instant, les malades sont attirés par Jésus, mais sont-ils prêts pour la foi ? C'est là l'ambiguïté des miracles : le risque de repartir guéri sans avoir rencontré Dieu. Et quand Simon voudrait retenir Jésus en lui disant « *Tout le monde te cherche* », Jésus le ramène à l'essentiel, la prédication du Royaume : « *Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti.* » Jésus n'a jamais déclaré « Je suis venu pour faire des miracles », il a dit qu'il était venu pour annoncer la Bonne Nouvelle : « Le Règne de Dieu s'est approché. » Les miracles sont le signe que le règne de Dieu est déjà là ; le risque est de n'y voir que le prodige. « *C'est pour cela que je suis sorti* » : on ne peut pas ne pas penser à l'insistance de Paul dans la lettre aux Corinthiens que nous lisons ce même dimanche en

Deuxième lecture : Jésus et Paul ont cette même passion de l'annonce de la Bonne Nouvelle ; on dirait qu'il y a urgence.

« *Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il priait.* » Jésus va au désert pour rencontrer Dieu ; et aussitôt revenu près de ses disciples, il leur dit « Partons »... Est-ce la prière qui le pousse à partir ailleurs ? Loin d'affaiblir son ardeur missionnaire, il semble bien que cette retraite dans le silence le relance au contraire ; comme disait Mgr Coffy : « Jésus ne serait pas allé aussi loin dans l'évangélisation s'il ne s'était pas retiré aussi loin dans la prière. » Au fond, Prière ou action, c'est un faux dilemme : l'une ne peut aller sans l'autre. Un autre Evêque disait au congrès eucharistique de Lourdes en 1981 : « Un évangéliste qui ne prie plus, bientôt n'évangélisera plus. »

Dernière remarque : les guérisons opérées par Jésus devraient, semble-t-il, remettre en cause certains de nos discours sur la souffrance ; si Jésus guérit les malades, c'est que la maladie est un mal ; s'il guérit en même temps qu'il annonce le Royaume, c'est parce que le mal contrecarre le projet de Dieu et donc il faut nous en débarrasser. Dans la Première lecture, nous avons entendu Job crier sa souffrance, et à la fin du livre, Dieu lui donne raison d'avoir osé crier. La souffrance en soi est toujours un mal, il faut oser le dire ; il faudrait être fou pour oser dire en face à un malade « ce qui vous arrive est très bien »... Il est vrai que certains, avec la grâce de Dieu, trouvent dans la souffrance un chemin qui les fait grandir, mais la souffrance reste un mal. Et tous nos efforts pour lutter contre les souffrances des hommes vont dans le sens du projet de Dieu. Car Dieu sauve des hommes, et non des âmes désincarnées : la prédication de l'évangile n'est pas que paroles qui s'adresseraient à l'intelligence ou à la conscience ; elle est en même temps et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

treize commandements énumérés par les docteurs de la Loi ; une fois devenu Chrétien, il découvre que nous ne sommes plus « sous la Loi », comme il dit, mais « sous la grâce » (Rm 6, 14).

Bien sûr, la liberté n'est pas la licence de faire n'importe quoi ! « Tout est permis, mais tout ne convient pas » dit Paul. Premièrement, il ne s'agit pas de s'affranchir de la loi juive pour retomber dans un autre régime d'obligations ; dans la lettre aux Galates, il insiste : « C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés » (Ga 5, 1). Deuxièmement, il reste un commandement, un seul, mais qui doit guider toute notre vie, le commandement d'aimer. Saint Augustin a résumé la doctrine de Paul en une maxime qui devrait nous accompagner toujours : « Aime et fais ce que tu veux. » Cela veut dire que nous sommes libres de prendre des initiatives, libres d'inventer le comportement qui nous paraît le meilleur dans chaque circonstance de notre vie, mais qu'une seule préoccupation doit nous guider dans nos choix, le souci des autres : « Ne soyez un obstacle pour personne, ni pour les Juifs, ni pour les païens, ni pour l'Église de Dieu. » On pourrait traduire « Ne risquez pas de choquer. » Dans les versets qui précèdent tout juste ceux d'aujourd'hui, Paul a dit : « Tout est permis, mais tout n'édifie pas » (10, 23) : au sens de « tout est permis, mais tout ne construit pas (sous-entendu la communauté) ; il y a des comportements qui sèment la zizanie, et donc détruisent.

On se rappelle que dans cette même lettre aux Corinthiens, Paul parle de l'utilisation des dons de chacun en donnant un seul critère « Que tout se fasse pour l'édification (au sens de construction) commune » (1 Co 14, 26). Ici, il dit exactement la même chose sous une autre forme : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui » (1 Co 10, 24).

Suit un conseil un peu surprenant : « Faites comme moi... (et quelques lignes plus loin) Prenez-moi pour modèle » ; ce n'est pas de l'orgueil de la part de l'apôtre, évidemment, mais le conseil avisé de celui qui a déjà affronté les difficultés ; lui qui est Juif mais de culture grecque, et qui a fait le chemin du Judaïsme au Christianisme sait bien que l'évangélisation passe par le respect de chacun dans sa différence : « Faites comme moi : en toutes circonstances je tâche de m'adapter à tout le monde ; je ne cherche pas mon intérêt personnel, mais celui de la multitude des hommes, pour qu'ils soient sauvés. Prenez-moi pour modèle ; mon modèle à moi, c'est le Christ. » Or, que fait le Christ ? Il accueille tous les hommes, même les exclus, comme le lépreux (dans l'évangile de ce dimanche).

Accueillir sans mépris, s'adapter sans se renier, voilà deux beaux mots d'ordre pour notre comportement quotidien ; encore nous faut-il apprendre à discerner au jour le jour en quoi consiste concrètement cette liberté : l'Esprit Saint nous a été donné pour cela.

Évangile

Marc 1, 40-45

- 40 Un lépreux vient trouver Jésus ;
il tombe à ses genoux et le supplie :
« Si tu le veux, tu peux me purifier. »
- 41 Pris de pitié devant cet homme,
Jésus étendit la main,
le toucha et lui dit :
« Je le veux, sois purifié. »
- 42 À l'instant même,
sa lèpre le quitta
et il fut purifié.
- 43 Aussitôt Jésus le renvoya
avec cet avertissement sévère :
- 44 « Attention, ne dis rien à personne,
mais va te montrer au prêtre.
Et donne pour ta purification
ce que Moïse prescrit dans la Loi :
ta guérison sera pour les gens un témoignage. »
- 45 Une fois parti,
cet homme se mit à proclamer et à répandre la nouvelle,
de sorte qu'il n'était plus possible à Jésus
d'entrer ouvertement dans une ville.
Il était obligé d'éviter les lieux habités,
mais de partout on venait à lui.

C'est le premier voyage missionnaire de Jésus : jusqu'ici, il était à Capharnaüm, que les évangélistes présentent comme sa ville d'élection en quelque sorte, au début de sa vie publique ; Jésus y avait accompli de nombreux miracles et il avait dû s'arracher en disant : « Allons ailleurs dans les bourgs voisins, pour que j'y proclame aussi l'évangile. » Et Marc ajoute : « Il alla par toute la Galilée ; il prêchait dans leurs synagogues et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Babylone. Ces cinquante années resteront à jamais marquées dans la mémoire d'Israël comme un « lit de souffrance » : alors tout le psaume s'explique.

En Exil à Babylone, le peuple craignait d'être à tout jamais rayé de la carte, ce qui ne pouvait que plaire à ses ennemis de toujours : « Mes ennemis me condamnent déjà : (ils se disent entre eux) Quand sera-t-il mort ? son nom, effacé ? » Et, visiblement, ils s'en réjouissent : « C'est un mal pernicieux qui le ronge ; le voilà couché, il ne pourra plus se lever. » Les ennemis sont évidemment faciles à identifier, ce sont les peuples voisins, les gens de Damas ou de Moab ou d'Ammon avec lesquels on a été bien souvent en guerre.

Mais qui est l'ami qui a trahi ? « Même l'ami qui avait ma confiance et partageait mon pain, m'a frappé du talon. » Il s'agit du peuple, voisin et frère, Edom, descendant d'Esäü : au moment de la chute de Jérusalem, en 587, sous les coups de Nabuchodonosor, les Edomites ne sont pas venus au secours du peuple d'Israël ; au contraire, ils se sont joints aux pillards. Depuis ce jour, Edom est devenu l'ennemi-type, le faux-frère, le traître.

Quant aux allusions au péché, elles s'expliquent d'autant mieux, si ce psaume au lieu d'être la prière d'un individu, est celle du peuple tout entier : car l'Exil à Babylone est considéré comme la juste conséquence de tous les manquements du peuple à l'Alliance. On aurait même pu en venir à ne plus oser se tourner vers Dieu après lui avoir tant désobéi. Heureusement, dans sa foi, le peuple élu sait que le Dieu de miséricorde ne lui refusera pas le pardon, mieux même se penchera d'autant plus volontiers sur lui à cause précisément de sa misère. « J'avais dit : Pitié pour moi, SEIGNEUR, guéris-moi, car j'ai péché contre

toi ! »

Deuxième lecture

2 Corinthiens 1, 18-22

Frères,

- 18 **J'en prends à témoin le Dieu fidèle :
Le langage que nous parlons
n'est pas à la fois « oui » et « non. »**
- 19 **Le Fils de Dieu, le Christ Jésus,
que nous avons annoncé parmi vous,
Sylvain, Timothée et moi,
n'a pas été à la fois « oui » et « non » ;
il n'a jamais été que « oui. »**
- 20 **Et toutes les promesses de Dieu
ont trouvé leur « oui » dans sa personne.
Aussi est-ce par le Christ
que nous disons « Amen »,
notre « oui » pour la gloire de Dieu.**
- 21 **Celui qui nous rend solides pour le Christ,
dans nos relations avec vous,
celui qui nous a consacrés,
c'est Dieu ;**
- 22 **il a mis sa marque sur nous,
et il nous a fait une première avance sur ses dons :
l'Esprit qui habite nos cœurs.**

Dans certains de ses passages, la deuxième lettre aux Corinthiens est visiblement la lettre d'un homme blessé. À preuve, cette phrase du chapitre 2 : « Pour moi, j'ai décidé ceci : je ne retournerai pas chez vous dans la tristesse. » On ne connaît pas très exactement les motifs de la tristesse de Paul ; mais, au fil des pages, on peut en deviner au moins quatre : premièrement, on lui reproche d'être inconstant sous prétexte qu'il a dû à plusieurs reprises modifier ses projets de voyage ; deuxièmement, son autorité d'apôtre est contestée ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pourquoi la prostitution sacrée est-elle si violemment réprouvée dans la religion de l'Alliance du Sinäi ? Il y a au moins deux raisons : d'une part, en Israël, l'acte sexuel n'est concevable que dans le cadre du mariage ; d'autre part, l'homme s'arroe un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu en prétendant imiter l'œuvre créatrice de Dieu.

Psaume 102 (103)

- 1** Bénis le SEIGNEUR, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être !
- 2** Bénis le SEIGNEUR, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits !
- 3** Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;
- 4** il réclame ta vie à ta tombe
et te couronne d'amour et de tendresse.
- 8** Le SEIGNEUR est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
- 10** Il n'agit pas envers nous selon nos fautes,
ne nous rend pas selon nos offenses.
- 12** Aussi loin qu'est l'orient de l'occident,
il met loin de nous nos péchés ;
- 13** comme la tendresse du père pour ses fils,
la tendresse du SEIGNEUR pour qui le craint !

Le prophète Osée avait vécu dans sa chair l'épreuve de l'amour bafoué, nous l'avons entendu dans la Première lecture de ce dimanche ; mais il avait su dépasser l'amertume pour proposer quand même la reprise de la vie commune à sa femme infidèle. Et son expérience douloureuse lui était apparue comme une image de l'Alliance entre Dieu et son peuple Israël : un peuple comblé et pourtant toujours tenté de nouveau par l'idolâtrie ; comme si les statues de bois pouvaient quelque chose pour lui. Osée parle donc de l'amour du Dieu-Epoux. Un amour qui va jusqu'au pardon, jusqu'à l'oubli même, puisque ce mari trompé peut aller jusqu'à proposer à l'infidèle qui n'a plus rien d'une vierge, de véritables fiançailles. « Je te fiancerai à moi, et ce sera pour toujours. Je te fiancerai à moi et je

t'apporterai la justice et le droit, l'amour et la tendresse ; Je te fiancerai à moi et je t'apporterai la fidélité. »

Aucun psaume ne va jusque-là, mais celui que nous chantons ce dimanche a pour thème le pardon inlassable de Dieu : « Il pardonne toutes tes offenses... Le SEIGNEUR est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour... il n'agit pas envers nous selon nos fautes, ne nous rend pas selon nos offenses. Aussi loin qu'est l'orient de l'occident, il met loin de nous nos péchés. »

Il n'est pas question de fiançailles, ici, ni d'amour conjugal, mais d'amour paternel : nous avons entendu la fameuse phrase : « Comme la tendresse du père pour ses fils, (ainsi est) la tendresse du SEIGNEUR pour (celui) qui le craint ! » Et l'on sait que l'amour paternel peut aller très loin parfois ! Et le psalmiste a su trouver des mots très doux pour dire toute l'indulgence de ce père meilleur que tous les autres. Voici le verset 14 que nous n'avons pas entendu aujourd'hui : « Le SEIGNEUR sait de quoi nous sommes pétris, il se souvient que nous sommes poussière. » Autrement dit, le Dieu qui nous a façonnés lui-même avec la poussière du sol ne peut évidemment pas nous en vouloir de la modestie de notre origine !

Et le psalmiste continue sa méditation sur la petitesse de l'homme : « L'homme ! Ses jours sont comme l'herbe ; comme la fleur des champs, il fleurit ; dès que souffle le vent il n'est plus, même la place où il était l'ignore. » On ne peut pas dire mieux et en si peu de mots le drame de notre fragilité : à peine avons-nous fermé les yeux, la place que nous occupions nous a déjà oubliés. Le livre de Job y revient à plusieurs reprises : « Rappelle-toi, tu m'as façonné comme une argile, et c'est à la poussière que tu me ramènes » (Jb 10, 9) ; « Une nuée se dissipe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

célébrer le jour du sabbat. » Le peuple libéré gratuitement par Dieu est invité à retrouver une fois par semaine le sens de la liberté et de la gratuité. Car le jour consacré à Dieu devient le jour soustrait au souci des affaires et à l'attrait des richesses.

À une époque où l'on était moins fidèle à ce commandement, Isaïe le rappelait de façon très imagée : « Si tu t'abstiens de démarches pendant le sabbat, et de traiter tes bonnes affaires en mon saint jour, si tu appelles le sabbat 'Mes Délices', le saint jour du SEIGNEUR 'Glorieux', si tu le glorifies, en renonçant à mener tes entreprises, à tomber sur la bonne affaire, à tenir des palabres sans fin, alors tu trouveras tes délices dans le SEIGNEUR, je t'emmènerai en char sur les hauteurs de la terre, je te ferai savourer le patrimoine de Jacob ton père. Oui, la bouche du SEIGNEUR a parlé » (Is 58, 13-14).

Vous savez qu'il existe dans le livre de l'Exode (chap. 20) une autre version un peu différente du Décalogue (ce que l'on appelle les Dix Commandements ou les Dix Paroles) : on y retrouve les mêmes éléments que dans le Deutéronome y compris cet aspect de libération, puisque l'ensemble des commandements est introduit par le rappel de la libération d'Égypte : « C'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude... » (Ex 20, 2). Mais ce texte de l'Exode insiste également sur le septième jour à la lumière du récit de la Création : « Car en six jours, le SEIGNEUR a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le SEIGNEUR a béni le jour du sabbat et l'a consacré » (Ex 20, 11).

Le caractère sacré du sabbat est ce qui fait la spécificité du jour chômé en Israël car on y voit un signe de l'Alliance avec

Dieu : « Le SEIGNEUR dit à Moïse : Dis aux fils d'Israël : Vous observerez (cependant) mes sabbats, car c'est un signe entre vous et moi, d'âge en âge, pour qu'on reconnaisse que c'est moi, le SEIGNEUR, qui vous sanctifie. Vous observerez le sabbat, car pour vous il est sacré » (Ex 31, 12-13).

C'est en période de grand danger pour le peuple que les textes se font le plus insistants sur ce point. Car un peuple qui ne se réunit plus autour de son Dieu ne sera plus bientôt le peuple de Dieu. Et à plusieurs reprises le prophète Ezéchiel constate que l'abandon de la pratique du sabbat va de pair avec le retour à l'idolâtrie. Par exemple : « Ils (les fils d'Israël) n'avaient pas pratiqué mes coutumes, ils avaient méprisé mes lois, ils avaient profané mes sabbats et ils avaient suivi des yeux les idoles de leurs pères » (Ez 20, 24). Pendant l'Exil à Babylone, on sait que la pratique du sabbat a été pour les exilés un grand soutien de leur la survie de la communauté. De la même manière, aujourd'hui pour les Chrétiens, l'obligation dominicale est une nécessité vitale.

Psaume 80 (81), 3-4, 5-6, 7-8, 10-11

- 3** Jouez, musiques, frappez le tambourin,
la harpe et la cithare mélodieuse.
- 4** Sonnez du cor pour le mois nouveau,
quand revient le jour de notre fête.
- 5** C'est là, pour Israël, une règle,
une ordonnance du Dieu de Jacob ;
- 6** il en fit, pour Joseph, une loi,
quand il marcha contre la terre d'Égypte.
J'entends des mots qui m'étaient inconnus :
- 7** « J'ai ôté le poids qui chargeait ses épaules ;
ses mains ont déposé le fardeau.
- 8** Quand tu criais sous l'oppression, je t'ai sauvé.
- 10** Tu n'auras pas chez toi d'autres dieux,
tu ne serviras aucun dieu étranger.
- 11** C'est moi, le SEIGNEUR ton Dieu,
qui t'ai fait monter de la terre d'Égypte. »

Malheureusement, nous n'entendons ce psaume qu'une seule fois le dimanche sur l'ensemble des trois années liturgiques ; et encore n'en lisons-nous qu'une partie. Dommage, car ce psaume superbe est une véritable fresque de l'histoire tout entière d'Israël depuis la captivité en Egypte jusqu'au retour de l'Exil à Babylone.

Car c'est après le retour qu'on le chante, au Temple de Jérusalem, à l'occasion de la fête des Tentés. L'expression « le jour de notre fête » ne vise pas autre chose : « la » fête par excellence, cette grande fête annuelle de l'automne, à l'occasion de laquelle on renouvelait l'Alliance. Et si l'on dit « notre » fête, c'est parce qu'elle est bien la fête d'un peuple, celui que Dieu a fait naître au Sinaï et fait grandir au long des étapes de l'Exode

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Genèse 3, 9-15

Quand l'homme eut désobéi à Dieu,

9 Le SEIGNEUR Dieu appela l'homme et lui dit :

« Où es-tu donc ? »

10 L'homme répondit :

« Je t'ai entendu dans le jardin,
j'ai pris peur parce que je suis nu,
et je me suis caché. »

11 Le Seigneur reprit :

« Qui donc t'a dit que tu étais nu ?
Je t'avais interdit de manger du fruit de l'arbre ;
en aurais-tu mangé ? »

12 L'homme répondit :

« La femme que tu m'as donnée,
c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre,
et j'en ai mangé. »

13 Le SEIGNEUR Dieu dit à la femme :

« Qu'as-tu fait là ? »

La femme répondit :

« Le serpent m'a trompée,
et j'ai mangé. »

14 Alors le SEIGNEUR Dieu dit au serpent :

« Parce que tu as fait cela,
tu seras maudit parmi tous les animaux,
et toutes les bêtes des champs.

Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière
tous les jours de ta vie.

15 Je mettrai une hostilité entre la femme et toi,

entre sa descendance et ta descendance :

sa descendance te meurtrira la tête,
et toi, tu lui meurtriras le talon. »

On se souvient du récit de la Genèse : Dieu plante un jardin, peuplé d'arbres de toute sorte ; au centre du jardin, l'arbre de la

vie, et puis, quelque part, dans ce même jardin, un autre arbre, celui de la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux. Notons-le bien au passage, le texte ne dit pas de manière précise où est ce deuxième arbre.

Dieu confie ce jardin à l'homme pour qu'il le cultive et qu'il le garde ; la consigne est simple : « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, sauf d'un seul, celui-là, précisément, l'arbre de la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux. » Puis Dieu crée la femme ; survient un serpent qui entame la conversation : « Alors, comme cela, Dieu a dit de ne pas manger de tous les arbres du jardin ? » La femme est bien honnête, elle rectifie le propos : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, afin de ne pas mourir. »

Elle est bien honnête et elle croit rectifier le propos, mais, sans le savoir, elle déforme déjà la vérité : le seul fait d'être entrée en conversation avec le serpent a déjà faussé son regard : on pourrait dire désormais que « l'arbre lui cache la forêt. » Maintenant, c'est l'arbre interdit qu'elle voit au milieu du jardin (et non l'arbre de vie). Le serpent peut continuer son petit travail de sape : « Mais non ! Vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, possédant la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux. » Devenir comme des dieux, par un simple geste magique, c'est irrésistible ; et la femme se laisse tenter. Le texte est laconique : « Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes. »

Jusqu'ici, leur nudité (traduisez leur fragilité) ne les gênait pas l'un vis à vis de l'autre ; un peu plus haut, on peut lire : « Tous deux étaient nus, l'homme et la femme, sans se faire mutuellement honte. » Ils pouvaient être transparents l'un pour l'autre, et l'homme accueillait sa femme nouvellement créée avec émerveillement : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » Désormais, ils ont honte l'un en face de l'autre ; ils se cachent aux yeux de l'autre, avec ces pagnes. Finie la transparence.

De la même manière, leur nudité, leur fragilité, ne les gênait pas non plus face à Dieu : ils étaient en confiance. Mais le serpent leur a soi-disant ouvert les yeux en leur susurrant que Dieu n'était pas leur allié, qu'il voulait garder le meilleur pour lui, qu'il les redoutait presque ! « Il a peur que vous deveniez ses égaux ! »

En fait, réellement, leurs yeux se sont ouverts, mais leur regard est complètement faussé : désormais, ils vivent dans la peur de Dieu, et c'est pour cela qu'ils se cachent. Mais voilà que Dieu les cherche et les interroge : « Qui donc t'a dit que tu étais nu ? Je t'avais interdit de manger du fruit de l'arbre ; en aurais-tu mangé ? » Visiblement, le projet de Dieu est contrarié : l'homme n'aurait pas dû prendre conscience de sa nudité-fragilité de cette manière-là : il aurait dû pouvoir vivre sa condition dans la sérénité, et non dans cette peur et cette gêne qui viennent de s'emparer de lui. Aux questions de Dieu, l'homme et la femme répondent en disant la pure vérité, sans rien ajouter, sans rien retrancher : chacun des deux s'est laissé influencer et a désobéi ; l'homme dit : « La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. » Et la femme ajoute : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » En définitive, tout vient du serpent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Comment Satan peut-il expulser Satan ?

- 24 Si un royaume se divise,
ce royaume ne peut pas tenir.
- 25 Si une famille se divise,
cette famille ne pourra pas tenir.
- 26 Si Satan s'est dressé contre lui-même, s'il s'est divisé,
il ne peut pas tenir ;
c'en est fini de lui.
- 27 Mais personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort
et piller ses biens,
s'il ne l'a d'abord ligoté.
Alors seulement il pillera sa maison.
- 28 Amen, je vous le dis :
Dieu pardonnera tout aux enfants des hommes,
tous les péchés et tous les blasphèmes qu'ils auront faits.
- 29 Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint,
il n'obtiendra jamais le pardon.
Il est coupable d'un péché pour toujours. »
- 30 Jésus parla ainsi parce qu'ils avaient dit :
« Il est possédé par un esprit impur. »
- 31 Alors arrivent sa mère et ses frères.
Restant au-dehors,
ils le font demander.
- 32 Beaucoup de gens étaient assis autour de lui ;
et on lui dit :
« Ta mère et tes frères sont là dehors,
qui te cherchent. »
- 33 Mais il leur répond :
« Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? »
- 34 Et parcourant du regard
ceux qui étaient assis en cercle autour de lui,
il dit : « Voici ma mère et mes frères.
- 35 Celui qui fait la volonté de Dieu,
celui-là est mon frère, ma soeur, ma mère. »

On croirait entendre saint Jean quand il dit en parlant de Jésus : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » et encore « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. » Marc le dit autrement, mais il me semble que c'est bien le même message.

Les siens, les voilà : sa famille d'origine, mais aussi, sa communauté religieuse, les scribes de Jérusalem. Pour les uns comme pour les autres, Jésus est surprenant, inattendu, voire choquant. Alors, chacun se forge une explication : soit il est fou (c'est l'explication de la famille), soit il a fait un pacte avec le diable (ce sont les autorités religieuses qui le disent).

Curieusement, Jésus ne cherche pas à discuter avec ceux qui le croient fou, mais il prend très au sérieux l'autre accusation, celle d'être possédé du démon. Il commence par faire appel à la logique : on dit souvent que l'union fait la force, à l'inverse, dit Jésus, tout groupe divisé va à sa perte. Un royaume divisé par la guerre civile sera la proie des autres peuples qui profiteront de ses divisions ; une famille qui n'a plus d'esprit de famille n'est plus une famille ; et si Satan travaille contre lui-même, il n'ira pas bien loin. Dans ce cas-là, a l'air de dire Jésus, vous n'auriez qu'à vous réjouir, vous qui êtes les ennemis du diable, par profession, si j'ose dire.

Jusqu'ici, les explications de Jésus sont claires. Il continue : « Personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, s'il ne l'a d'abord ligoté. Alors seulement il pillera sa maison. » Marc nous a prévenus, il faut entendre cette phrase comme une parabole, on peut donc traduire : l'homme fort, c'est Satan ; si moi, Jésus, je me suis rendu maître dans la maison de Satan, puisque j'expulse les démons, c'est que je suis plus fort que Satan... entendez : Jésus est le vainqueur du mal. Le livre de la Genèse que nous avons entendu en Première lecture, annonçait que le mal, un jour, serait vaincu : Jésus se présente ici comme celui qui enlève le mal du monde.

Puis Jésus quitte le registre des explications, le ton devient beaucoup plus grave : « Amen, je vous le dis, Dieu pardonnera

tout aux enfants des hommes, tous les péchés et les blasphèmes qu'ils auront faits. Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint, il n'obtiendra jamais le pardon. Il est coupable d'un péché pour toujours. »

La première partie de la phrase ne nous étonne pas, heureusement ; nous sommes bien persuadés que Dieu pardonne toujours ; il pardonnera même, a l'air de dire Jésus, ceux qui m'auront pris pour un fou. La miséricorde de Dieu est sans limite, l'Ancien Testament l'a tant de fois répété : « Oui, près du SEIGNEUR, est l'amour ; près de lui, abonde le rachat » disait le psaume 129/130.

Mais alors, la deuxième phrase nous choque : Jésus dit qu'il existe un péché impardonnable, ce qu'il appelle le blasphème contre l'Esprit. Pourquoi emploie-t-il cette expression ? Que s'est-il passé au juste ? Rappelez-vous le début de l'évangile de Marc : la réputation de Jésus est parvenue à Jérusalem, on dit partout qu'il guérit les malades, et qu'il expulse les démons. Le peuple, dans sa simplicité, ne s'y trompe pas et reconnaît là l'œuvre de Dieu. Et c'est bien pour cela que l'on vient à lui en foule.

Mais certains scribes, eux, sont tellement loin de Dieu, maintenant, qu'ils ne savent même plus reconnaître l'œuvre de Dieu. C'est bien cela que Jésus leur reproche : leur attitude ressemble à celle du serpent du jardin de la Genèse. Le serpent avait prétendu révéler à l'homme et à la femme que Dieu, en donnant sa loi, était profondément malfaisant, malveillant ; le discours du serpent, était : « Dieu vous interdit les fruits de cet arbre, sous prétexte qu'ils sont vénéneux, mais au contraire, c'est pour les garder pour lui, parce qu'ils sont excellents. »

Jésus ne traite pas les scribes de serpents, mais il n'en est pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme le temps de la gestation n'a de sens qu'en fonction de la naissance qui se prépare, notre vie terrestre n'a de sens qu'en fonction de la vie définitive auprès du Seigneur.

En attendant, heureusement, dans cette obscurité, il y a un rayon de lumière, c'est la foi. C'est elle qui nous aide à cheminer, qui nous aide à préparer la naissance qui approche : « Nous cheminons dans la foi, nous cheminons sans voir. » C'est la foi qui nous révèle le sens de notre vie actuelle, le sens de notre mort. C'est dans la foi que nous savons que notre mort est une naissance : Paul la compare ici à un passage de frontière entre l'exil et la mère-patrie. Pour l'instant, nous dit-il, nous sommes « en exil loin du Seigneur. » Car notre vraie patrie, c'est Lui.

C'est dans la foi, aussi, que nous savons que notre vie a un sens, c'est-à-dire à la fois une direction et une signification. La direction, on la connaît : pour le bébé, c'est le jour de l'accouchement, de la naissance... pour nous, le jour de notre mort biologique ; la signification, on risque peut-être plus de l'oublier ; alors Paul y insiste ; car sur ce point, notre situation est très différente de celle du bébé qui va naître : lui ne peut rien faire pour activer les choses ; tout se déroule en-dehors de lui ; tandis que nous, nous avons un rôle capital à jouer : notre vie terrestre est vraiment le temps d'une gestation ; tout ce que nous faisons aujourd'hui prépare demain.

Paul s'en explique dans la lettre aux Philippiens : « Pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir m'est un gain. Mais si vivre ici-bas doit me permettre un travail fécond, je ne sais que choisir. Je suis pris dans ce dilemme : j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable, mais demeurer ici-bas est plus nécessaire à cause de vous » (Ph 1, 21-23).

On voit bien ici que Paul a dépassé la crainte de la mort, au contraire il la désire. Pour autant, notre vie terrestre n'est pas ignorée, méprisée, elle est orientée ; elle n'est pas dépréciée, car c'est son but, au contraire, qui lui donne tout son prix. Un peu comme quand on est en voyage, il est essentiel de ne jamais perdre de vue le but du voyage ; et c'est le but qu'on s'est fixé qui justifie tout le reste, la route choisie, les étapes, et même les difficultés du chemin... Or, quel est le but du voyage du Chrétien ? Demeurer auprès du Seigneur, de façon totale et définitive et faire entrer dans cette demeure, dans cette mère-patrie tous les exilés que nous avons rencontrés sur notre route.

Or l'efficacité de nos efforts n'est pas toujours évidente ! Sur ce point aussi nous sommes dans l'obscurité... Peut-être ici, pour comprendre ce texte, faut-il essayer d'imaginer ce que peuvent être les sentiments d'un apôtre qui consacre toutes ses forces à sa mission et qui n'en voit guère les fruits. Combien ont eu l'impression de travailler en pure perte, de prêcher dans le désert, comme on dit ? C'est à eux que Paul s'adresse. Et c'est pour cela qu'il insiste tellement sur la confiance : « Nous avons pleine confiance... Oui, nous avons confiance.... » S'il doit le répéter, c'est que cela ne va peut-être pas de soi tous les jours pour tout le monde !

Nous ne verrons que plus tard la récolte, pour l'instant, il ne faut pas se lasser de semer. Quel genre de graines ? On s'en doute, évidemment. Paul emploie l'expression : « Mon ambition, c'est de plaire au Seigneur » ; il suffit d'avoir un peu lu l'Ancien Testament pour savoir ce qui plaît au Seigneur. À commencer par le prophète Michée : « On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que le SEIGNEUR attend de toi : rien d'autre que de pratiquer le droit, d'aimer la justice et de marcher humblement avec ton Dieu. » (Mi 6, 8).

Jérémie dit exactement la même chose, il dit, ce qui plaît au Seigneur, c'est le droit, la solidarité, la justice ; « Ainsi parle le SEIGNEUR : que le sage ne se vante pas de sa sagesse ! Que l'homme fort ne se vante pas de sa force ! Que le riche ne se vante pas de sa richesse ! Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ceci : d'être assez malin pour me connaître, moi, le SEIGNEUR, qui mets en œuvre la solidarité, le droit et la justice sur la terre. Oui, c'est cela qui me plaît - oracle du SEIGNEUR » (Jr 9, 22-23).

Isaïe a même poussé l'audace jusqu'à dire qu'un païen comme le roi Cyrus pouvait plaire au Seigneur parce qu'il travaillait dans le bon sens si j'ose dire, quand il avait contribué à la reconstruction de la ville de Jérusalem et du Temple après l'Exil à Babylone.

Peut-être aurons-nous des surprises en passant la frontière ? Comme les hommes de la parabole rapportée par saint Matthieu ; à certains, le Seigneur dira : « Venez, les bénis de mon Père... Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... Alors ils demanderont : Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te donner à boire ?... » Eux aussi, comme dirait Paul, cheminaient sans voir. Et dans la lettre aux Ephésiens, il nous le promet : « Vous le savez, ce qu'il aura fait de bien, chacun le retrouvera auprès du Seigneur » (Ep 6, 8).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ceux qui cherchaient leur chemin dans le désert, « Il les conduit sur le bon chemin, les mène vers une ville où s'établir Il étanche leur soif, il comble de biens les affamés ! » Ceux qui étaient en exil à Babylone, « Il les délivre des ténèbres mortelles, il fait tomber leurs chaînes Il brise les portes de bronze, il casse les barres de fer ! » Ceux qui étaient déprimés, « Il envoie sa parole, il les guérit, il arrache leur vie à la fosse » Quant à ceux qui étaient en perdition, il a réduit la tempête au silence, faisant taire les vagues et il les a conduits au port qu'ils désiraient. »

Très logiquement, la conclusion de tous ces croyants, c'est une énorme action de grâce ; là encore, le psaume répète comme un refrain « Qu'ils rendent grâce au SEIGNEUR de son amour, de ses merveilles pour les hommes »

Ces croyants, vous l'avez compris, c'est le peuple d'Israël : il a rencontré tour à tour ces quatre situations dramatiques, et combien d'autres Et il peut dire d'expérience (et c'est le premier verset de ce psaume) : « Rendez grâce au SEIGNEUR : Il est bon ! Eternel est son amour ! » Et, parcourant toute son histoire, il élargit encore son action de grâce ; c'est une véritable litanie des merveilles de Dieu en faveur d'Israël : « C'est lui qui change les fleuves en désert, les sources d'eau en pays de la soif... C'est lui qui change le désert en étang, les terres arides en source d'eau ; là, il établit les affamés pour y fonder une ville... Dieu livre au mépris les puissants, il les égare dans un chaos sans chemin. Mais il relève le pauvre de sa misère ; il rend prospères familles et troupeaux. Les justes voient, ils sont en fête ; et l'injustice ferme sa bouche. »

Des siècles plus tard, une jeune fille d'Israël qui était une sage par excellence, a retrouvé les mêmes accents ; incontestablement, cette partie de notre psaume d'aujourd'hui

ressemble étrangement au Magnificat.

Rien d'étonnant : Marie, comme tout croyant véritable, fait l'expérience de l'action de Dieu et relit toute l'histoire humaine à cette lumière : « Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Déployant la force de son bras, il disperse les superbes. Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles Il relève Israël, son serviteur, il se souvient de son amour. »

Le dernier verset de ce psaume, tire la leçon de l'ensemble : « Qui veut être sage retiendra ces choses : il y reconnaîtra l'amour du SEIGNEUR. » C'est peut-être bien effectivement la clé de la sagesse : savoir à tout instant dans les tempêtes de nos vies que le Seigneur est là et reste maître des flots. Spontanément, quand nous sommes affrontés au malheur, quel qu'il soit, nous sommes, comme Job, tentés de dire que ce n'est pas juste, et que Dieu nous a abandonnés. Pas plus que Job, nous ne trouverons d'explication satisfaisante des souffrances que nous traversons, mais comme lui, nous sommes invités à les vivre dans la confiance. Il faudrait toujours garder en mémoire le mot du prophète Aggée : « Puisque mon esprit se tient au milieu de vous, ne craignez rien » (Ag 2, 5).

Deuxième lecture

2 Corinthiens 5, 14-17

Frères,

- 14 **L'amour du Christ nous saisit
quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous,
et qu'ainsi tous ont passé par la mort.**
- 15 **Car le Christ est mort pour tous,
afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes,
mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux.**
- 16 **Désormais nous ne connaissons plus personne
à la manière humaine :
si nous avons compris le Christ à la manière humaine,
maintenant nous ne le comprenons plus ainsi.**
- 17 **Si donc quelqu'un est en Jésus Christ,
il est une créature nouvelle.
Le monde ancien s'en est allé,
un monde nouveau est déjà né.**

« L'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous » : le mot « saisir » ici est très fort, on peut dire littéralement « L'amour du Christ nous empoigne » ; ne nous demandons pas de quel amour il s'agit : l'amour du Christ pour nous ? Ou l'amour que nous portons au Christ ? Une telle question est encore dans la logique humaine ; dans la logique de Dieu, les deux n'en font qu'un, puisque tout amour vient de Dieu, comme dit saint Jean.

« L'amour du Christ nous empoigne quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous », c'est-à-dire quand nous contemplons la croix. Peut-être faut-il apprendre à contempler la croix du Christ car elle est le lieu par excellence de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faisons tout ce qui nous plaît, de toute manière, tout sera d'ici peu effacé ; notre auteur traduit ainsi leur pensée au début du chapitre 2 : « Ils se disent entre eux avec de faux raisonnements : Elle est courte et triste notre vie ; il n'y a pas de remède quand l'homme touche à sa fin et personne, à notre connaissance, n'est revenu de l'Hadès (la mort)... Eh bien, allons ! Jouissons des biens présents et profitons de la création comme du temps de la jeunesse, avec ardeur » (Sg 2, 1-6).

Les Juifs ont une autre foi, une autre attitude ; pour eux, notre vie présente est déjà semence d'éternité : « Dieu a créé l'homme pour une existence impérissable, il a fait de lui une image de ce qu'il est en lui-même. » Peut-être la vie sur terre ne récompense-t-elle pas toujours ceux qui ont bien agi, mais Dieu qui est l'infiniment juste finira bien par faire justice. Ce texte très tardif, le dernier de tout l'Ancien Testament, couronne la méditation juive de plusieurs siècles sur le problème de la rétribution : face à l'injustice apparente de l'existence où l'on voit des innocents mourir sans consolation, le croyant affirme que « la justice est immortelle. »

Oui, les païens se trompent : « Leur perversité les aveugle et ils ne connaissent pas les secrets desseins de Dieu, ils n'espèrent pas de récompense pour la piété, ils n'apprécient pas l'honneur réservé aux âmes pures » (Sg 2, 21-22). Traduisez « Mes frères, tenez bon, Dieu saura vous récompenser. »

Reste la dernière phrase : « La mort est entrée dans le monde par la jalousie du démon, et ceux qui se rangent dans son parti en font l'expérience. » Il ne peut s'agir de la mort biologique, car tous, croyants ou païens, en feront l'expérience, un jour ou l'autre. Il s'agit de la mort spirituelle, la privation de Dieu : pour l'auteur du livre de la Sagesse, la résurrection n'était promise

qu'aux justes ; il pensait encore que les païens, eux qui se sont rangés dans le parti de la mort, c'est-à-dire contre Dieu, ne connaîtront pas la résurrection.

Il faudra attendre la venue du Christ, offert « pour la multitude » pour que nous découvriions la foi en la résurrection promise à tous, car, comme le dit saint Jean « Dieu est plus grand que notre cœur. »

Psaume 29 (30), 3-4. 5-6. 12-13

- 3** **Quand j'ai crié vers toi, SEIGNEUR,
mon Dieu, tu m'as guéri ;**
- 4** **SEIGNEUR, tu m'as fait remonter de l'abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.**
- 5** **Fêtez le SEIGNEUR, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.**
- 6** **Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté, toute la vie.**
- Avec le soir viennent les larmes,
mais au matin les cris de joie !**
- 12** **Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie !**
- 13** **Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi ;
et que sans fin, SEIGNEUR, mon Dieu,
je te rende grâce !**

Le psaume 29/30 est très court, il ne comporte que treize versets (dont six seulement sont retenus par la liturgie de ce dimanche) ; mais il faut connaître l'histoire sous-jacente dans son entier pour mieux le comprendre. La voici. Imaginez quelqu'un qui est tombé au fond d'un puits : il a crié, supplié, appelé au secours... il donnait même des arguments pour qu'on lui vienne en aide (du genre je vous serai plus utile, vivant que mort !) ; apparemment, il y avait des gens qui n'étaient pas mécontents de le voir dans le trou et qui ricanaien... mais il continuait à appeler au secours : quelqu'un finirait bien par avoir pitié... et quelqu'un a entendu ses appels, quelqu'un est venu le délivrer, l'a tiré de là comme on dit. Ce « quelqu'un », il faut l'écrire avec une majuscule, c'est Dieu lui-même. Une fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quatorzième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Ezechiel 2, 2-5

- 2 L'Esprit vint en moi,
il me fit mettre debout,
et j'entendis le Seigneur qui me parlait ainsi :**
- 3 « Fils d'homme je t'envoie vers les fils d'Israël,
vers ce peuple de rebelles qui s'est révolté contre moi.
Jusqu'à ce jour, eux et leurs pères
se sont soulevés contre moi,**
- 4 et les fils ont le visage dur,
et le cœur obstiné.
C'est à eux que je t'envoie, et tu leur diras :
Ainsi parle le Seigneur Dieu...**
- 5 Alors, qu'ils écoutent ou qu'ils refusent,
- car c'est une engeance de rebelles, -
ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux. »**

Rassurez-vous, les paroles que Dieu a adressées à Ezéchiel ne se sont pas limitées à ce que nous venons d'entendre ! Ce texte n'est qu'une toute petite partie du long récit de la vocation d'Ezéchiel, dans les premiers chapitres de son livre. À ne s'en tenir qu'aux quelques versets proposés pour ce dimanche, l'appel de Dieu semblerait un peu court et sévère ; aurait-il suffi à galvaniser Ezéchiel pour des années ? Mais c'est oublier dans quel climat ont résonné ces paroles. Quand Dieu envoie en mission, il donne toujours la force nécessaire : pour Ezéchiel, ce fut une vision grandiose, inoubliable dont le souvenir désormais soutiendrait tous ses efforts.

Nous sommes à Babylone, au tout début de l'Exil, avec la première vague des déportés chassés de Jérusalem par

Nabuchodonosor en 597. Très loin, là-bas, sur la colline de Sion, le Temple est encore debout et Dieu y réside toujours puisqu'il l'a promis. Mais alors que reste-t-il aux exilés ? Désormais loin de Dieu, il ne leur reste que leurs yeux pour pleurer apparemment, en attendant des jours meilleurs.

Mais voilà que Dieu s'adresse à Ezéchiel, ici, bien loin de la mère-patrie et du Temple : c'est la première très Bonne Nouvelle de ce livre : Dieu n'est pas assigné à résidence à Jérusalem, il est également présent à Babylone, au bord du fleuve Kebar, là où est déporté son peuple. Ezéchiel voit les cieux s'ouvrir et le voilà plongé dans un univers de beauté indicible : plus tard il tentera bien de raconter sa vision, mais pour tous ceux qui n'y ont pas assisté, c'est proprement inimaginable : dans un univers de flammes, de feu, de pierres précieuses, de torches vivantes à visages d'hommes, d'animaux ailés, se déplaçait en tournoyant le chariot qui portait le trône de Dieu. Indicible, inracontable, peut-être, mais le feu qui émane du trône de Dieu vient d'embraser l'âme d'Ezéchiel, il est armé pour sa mission.

Laquelle promet d'être difficile : « *Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers ce peuple de rebelles qui s'est révolté contre moi.* » On a peut-être un peu trop l'habitude de croire que le peuple en Exil à Babylone ne faisait qu'un autour de ses prêtres et de ses prophètes, dans la fidélité à la Loi et l'espérance du retour. En fait, si l'on en croit ce texte, les choses étaient moins simples. Il est probable que, là-bas, au contact de l'idolâtrie ambiante, les tentations d'abandonner la foi juive ont été très fortes. D'autant plus qu'en pareil cas, si l'on veut survivre loin du pays, il faut bien s'adapter. Certains pensent probablement que l'intransigeance n'est pas le bon plan.

Par ailleurs, à l'époque, une question se posait : si nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jude et de Simon ? Ses soeurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Un mot, d'abord, sur ses frères : ce sont en réalité ses cousins : deux (Jacques le Petit et José) seront plus tard présentés par Marc comme fils d'une autre Marie, (cf 15, 40 - 47)⁴.

Je reviens à la phrase : « Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?... N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie... ? » Traduisez : son enseignement et ce qu'on sait de son action dans la région en font un personnage hors du commun ; or, nous savons bien, nous d'où il sort ; il est comme nous, rien de plus ; d'où lui viendraient ses pouvoirs ? Si c'était un prophète, on l'aurait su, déjà ; il y a incompatibilité entre la grandeur de Dieu et la modestie de ses origines humaines. C'est bien le drame d'une partie des contemporains du Christ, semble dire Marc : enfermés dans leurs idées sur Dieu, ils n'ont pu le reconnaître quand il est venu.

Marc revient très souvent sur cette question que pose la personnalité de Jésus : à Capharnaüm, déjà, les gens « se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que cela ? Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent » (1, 27). Quelques jours plus tard, après la guérison du paralytique, les scribes s'interrogeaient : « Qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul ? » (2, 7) ; sur le lac, après qu'il eut apaisé la tempête, les apôtres se demandaient aussi : « Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? » (4, 41).

À Nazareth (6, 2), comme à Capharnaüm (1, 22), les assistants ont d'abord été « frappés d'étonnement » ; mais à Nazareth, les choses ont mal tourné, l'étonnement a viré au scandale : ici, Marc a certainement choisi volontairement le mot grec (skandalon) qui évoquait la pierre d'achoppement dont

parlait Isaïe ; imaginez un chef de chantier qui se trouve devant une pierre de forme imprévue : soit il l'intègre à sa construction dont elle devient une pierre maîtresse ; soit il la méprise, et la laisse traîner sur le chantier, au risque de buter dessus. Cette image illustre pour Isaïe le contraste entre celui qui croit et celui qui refuse de croire. Pour celui qui croit, le Seigneur est son rocher, comme disent certains psaumes, sa sécurité ; mais ceux qui refusent de croire se privent eux-mêmes de cette sécurité et le choix des autres devient pour eux incompréhensible et proprement scandaleux.

Saint Pierre reprend la même image en parlant du Christ : « On trouve dans l'Écriture : Voici que je pose en Sion une pierre angulaire, choisie et précieuse, et celui qui met en elle sa confiance ne sera pas confondu... mais pour les incrédules, la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre de l'angle et aussi une pierre d'achoppement, un roc qui fait tomber. Ils s'y heurtent parce qu'ils refusent de croire en la parole » (1 P 2, 6-8). Chez Matthieu et Luc, le même thème est repris sous une autre forme : « Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi, dit Jésus lui-même » (Mt 11, 5 ; Lc 7, 23). Pour le dire autrement, heureux sont ceux qui ont eu le bonheur de s'ouvrir au mystère de Jésus et de reconnaître en lui le Messie ; pour eux, le Christ est désormais le centre de leur vie ; au contraire, malheureux sont ceux qui, comme à Nazareth, se sont fermés à sa parole et à son action.

Curieusement, les plus proches ne sont pas les mieux préparés à faire le bon choix : Jésus, comme Ezéchiel (Première lecture), comme Jérémie, comme tant d'autres avant lui, constate que nul n'est prophète en son pays : « *Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison.* » On veut bien l'écouter mais on reste de marbre ; Ezéchiel traduit

cette expérience du prédicateur déçu dans une phrase magnifique : « Ils viendront à toi comme au rassemblement du peuple ; ils s'assiéront devant toi, eux, mon peuple ; ils écouteront tes paroles mais ne les mettront pas en pratique car leur bouche est pleine des passions qu'ils veulent assouvir : leur cœur suit leur profit. Au fond, tu es pour eux comme un chant passionné, d'une belle sonorité, avec un bon accompagnement. Ils écoutent tes paroles, mais personne ne les met en pratique » (Ez 33, 31-32).

Et cette indifférence des participants barre la route aux miracles : dans les chapitres précédents, Marc a noté à plusieurs reprises que miracle et foi vont de pair ; que ce soit lors de la tempête apaisée (4, 35 - 41), de la libération du démoniaque de Gérasa (5, 1 - 20), ou de la guérison de la fille de Jaïre et de l'hémorroïsse (5, 20 - 43). Ici, Marc retourne la proposition : là où il n'y a pas de foi, il ne peut pas y avoir de miracle.

Manifestement, Jésus ne s'attendait pas à cette réaction scandalisée, puisque Marc affirme : « Il s'étonna de leur manque de foi. » On peut déjà être surpris nous-mêmes que Jésus s'étonne : cela veut dire que, pour lui, tout n'était pas écrit d'avance ; d'autre part cet étonnement est mêlé de tristesse : un peu plus haut, devant une opposition semblable venant des Pharisiens, Marc a noté que Jésus était « navré de l'endurcissement de leurs cœurs » (Mc 3, 5). Au niveau de Jésus, cet épisode peu glorieux de Nazareth fait déjà pressentir la croix ; pour l'avenir, il préfigure le sort des prophètes de tous les temps, affrontés à une incroyance quasi structurelle.

Et pourtant, l'épisode se clôt néanmoins sur une petite lueur d'optimisme : même à Nazareth, dans ce climat d'hostilité, Jésus a pu quand même opérer quelques guérisons ; cela veut dire en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième bonne nouvelle, cette volonté de Dieu n'est qu'amour : les mots « bénédiction, amour, grâce, bienveillance » parsèment le texte ; c'est également le sens de l'expression « *à la louange de sa gloire* » qui revient trois fois comme un refrain (v. 6, 12, 14). En réalité, la première fois, il faudrait traduire « *à la louange de la gloire de sa grâce* » : c'est-à-dire pour que Dieu soit reconnu comme le Dieu de la grâce, ce qui veut dire « le Dieu dont l'amour est gratuit. » Déjà, le prophète Jérémie savait dire que « les projets de Dieu ne sont que des projets de paix et non de malheur » (Jr 29, 11) ; depuis la venue du Christ, nous savons mieux encore ce qu'est la volonté de Dieu : le Dieu qui n'est qu'amour (la communion trinitaire structure le texte) veut nous faire entrer dans son intimité : ce qui veut dire que nous pouvons toujours, en toutes circonstances, souhaiter « que sa volonté soit faite » : parce qu'elle n'est que bonne !

Troisième insistance de ce texte : ce projet de Dieu s'accomplit à travers le Christ ; celui-ci est cité de nombreuses fois dans ces quelques lignes : tout advient « par lui, avec lui, et en lui », comme dit la liturgie : « *Dieu nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus Christ* » (v. 5). Au vrai sens du terme, le centre du monde, le centre de l'histoire humaine (l'alpha et l'oméga), c'est Jésus-Christ. Lui, le « *Fils bien-aimé* » en qui nous sommes « *comblés de la grâce du Père* » (v. 6), lui en qui nous serons tous réunis quand « *les temps seront accomplis* » (v. 9), lui en qui nous avons écouté cette Bonne Nouvelle (v. 13), lui par qui nous avons reçu « *la marque de l'Esprit Saint* » (v. 13). De toute évidence, ce rôle prééminent du Christ était prévu de toute éternité, dès « *avant la création du monde* » (v. 4). Le « *mystère de sa volonté, ce que Dieu prévoyait dans le Christ pour le moment où les temps seraient accomplis... c'était de saisir l'univers entier...* » Paul parle

pourtant bien de « *rédemption* » au sens de libération (v. 7), mais le projet de la rédemption est second ; Dieu a de toute éternité projeté de faire de nous ses fils, et c'est seulement parce que nous manquons sans cesse le but que nous avons besoin d'être sauvés.

Providentiellement, la liturgie de ce dimanche nous fait chanter le psaume 84/85 qui est une variation sur le même thème ; et c'est peut-être bien le meilleur écho à la méditation de Paul : « J'écoute : que dira le SEIGNEUR Dieu ? Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple. Son salut est proche de ceux qui le craignent, et la gloire habitera notre terre. Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ; la vérité germera de la terre et du ciel se penchera la justice. Le SEIGNEUR donnera ses bienfaits, et notre terre donnera son fruit. La justice marchera devant lui, et ses pas traceront le chemin. »

Compléments :

- Une toute petite note pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des textes : Paul connaissait bien la communauté d'Ephèse où il a séjourné deux ou trois ans : or, curieusement, on ne trouve dans la Lettre aux Ephésiens aucune allusion à des relations personnelles de l'auteur avec les destinataires ; par ailleurs, les thèmes abordés et le style employé témoignent d'une nette évolution par rapport aux écrits antérieurs de l'apôtre ; tout cela pousse certains spécialistes à penser que la lettre aux Ephésiens serait l'œuvre non de Paul mais d'un de ses très proches disciples qui aurait rassemblé la pensée de son maître peu après sa mort, donc dans les années 70.

- Sur l'emploi des pronoms « nous » et « vous » dans les versets 13 et 14, voir le commentaire de la lettre aux

Ephésiens pour le seizième dimanche, infra.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'honneur de son Nom : le Dieu libérateur veut l'homme libre.

Pour libérer définitivement l'humanité de toutes ces fausses pistes, Dieu a envoyé son Fils ; et désormais, les Chrétiens ont en tête la phrase de Jésus dans l'évangile de Jean : « Je suis le Bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis » (Jn 10). Il donne sa vie, au vrai sens du terme. Si bien que nous pouvons chanter à notre tour « Toi, Seigneur, tu es mon berger...Tu es avec moi, ton bâton (ta croix) me guide et me rassure. »

Au début de l'Église, ce psaume était devenu naturellement le psaume spécial de la liturgie du Baptême ; les baptisés (je parle au pluriel parce que les baptêmes étaient toujours célébrés de manière communautaire) émergeant de la cuve baptismale, partaient en procession vers le lieu de la confirmation et de l'Eucharistie. Et l'évocation des eaux tranquilles, vivifiantes, (pour le Baptême), de la table et de la coupe (pour l'Eucharistie), du parfum (pour la Confirmation) nous rappelle évidemment cette triple liturgie. « Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre... Tu prépares la table pour moi... Ma coupe est débordante... tu répands le parfum sur ma tête... »

Désormais, grâce et bonheur accompagnent le baptisé puisque, comme le Christ nous l'a promis, il est « avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

Deuxième lecture

Ephésiens 2, 13-18

Frères,

- 13 Vous qui autrefois étiez loin du Dieu de l'Alliance, vous êtes devenus proches par le sang du Christ.
- 14 C'est lui, le Christ, qui est notre paix : des deux, Israël et les païens, il a fait un seul peuple ; par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine, 15 en supprimant les prescriptions juridiques de la loi de Moïse. Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix, et créer en lui un seul Homme nouveau.
- 16 Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine.
- 17 Il est venu annoncer la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin, la paix pour ceux qui étaient proches.
- 18 Par lui, en effet, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit.

« *Les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit* » : ici, Paul fait référence à deux catégories de personnes : les uns, ce sont les chrétiens d'origine juive, les autres, les chrétiens d'origine païenne. Quand Paul est arrivé à Ephèse, Apollos l'avait précédé et avait rassemblé autour de lui douze nouveaux Chrétiens d'origine juive (Ac 19, 1). Paul a continué l'œuvre entreprise et, comme toujours, il a commencé par annoncer l'évangile au cœur même de la synagogue. Au bout de trois mois, cependant, certains des membres de la synagogue étant très opposés à sa prédication, il fallut trouver un autre lieu

de rassemblement ; mais la communauté chrétienne était née et elle grandit peu à peu : à côté des douze premiers, elle comprit bientôt côte à côte des membres d'origine païenne et des membres d'origine juive. Désormais Paul pouvait dire : « Des deux, Israël et les païens, il (le Christ) a fait un seul peuple. »

Dans le texte de dimanche dernier (Ep 1, 13-14), il avait pris acte de cette diversité d'origine des Chrétiens : il disait « nous » quand il s'adressait aux Juifs, (dont il faisait partie), il disait « vous » aux anciens païens : « Dieu nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus Christ... Dieu nous a d'avance destinés à devenir son peuple ; il a voulu que nous soyons ceux qui d'avance avaient espéré dans le Christ... dans le Christ, vous aussi, vous avez écouté la parole de vérité, la bonne nouvelle de votre salut ; en lui, devenus croyants, vous avez reçu la marque de l'Esprit Saint. » En d'autres termes, Israël est le premier bénéficiaire de l'annonce du projet de Dieu, mais, désormais, en Christ, des païens ont pu l'écouter à leur tour, au sens de devenir croyants, et recevoir l'Esprit Saint. C'est à Antioche de Pisidie que Paul a compris ce grand tournant de l'histoire de la révélation : rencontrant une violente opposition de la part des Juifs, il leur avait déclaré : « C'est à vous d'abord que devait être adressée la parole de Dieu ! Puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, alors nous nous tournons vers les païens » (Ac 13, 46).

Dans le texte d'aujourd'hui, c'est à ces païens convertis au Christianisme que Paul s'adresse : « *Vous qui autrefois étiez loin du Dieu de l'Alliance, vous êtes devenus proches par le sang du Christ* » et il développe le thème de la réconciliation entre les uns et les autres ; et s'il le fait aussi longuement, c'est que cette entente devait paraître à beaucoup d'entre eux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elisée multipliant les pains en période de famine avait été l'instrument de la bonté de Dieu : « *Les yeux sur toi, tous ils espèrent : tu leur donnes la nourriture au temps voulu ; Tu ouvres ta main ; tu rassasies avec bonté tout ce qui vit.* » Ce psaume est le cri de la reconnaissance et de l'action de grâce : « *Que tes œuvres, SEIGNEUR, te rendent grâce et que tes fidèles te bénissent !* »

Au passage, vous avez remarqué le parallélisme d'une ligne à l'autre de chaque verset : il est particulièrement accentué ; cela vaudrait la peine de le lire à deux voix ou deux chœurs alternés.

« Que tes œuvres, SEIGNEUR, te rendent grâce // et que tes fidèles te bénissent !

Ils diront la gloire de ton règne // ils parleront de tes exploits.

Les yeux sur toi, tous ils espèrent // tu leur donnes la nourriture au temps voulu ;

Tu ouvres ta main // tu rassasies avec bonté tout ce qui vit.

Le SEIGNEUR est juste en toutes ses voies // fidèle en tout ce qu'il fait.

Il est proche de ceux qui l'invoquent // de tous ceux qui l'invoquent en vérité.

Ils diront la gloire de ton règne // ils parleront de tes exploits.

»

La composition de ce psaume est donc très soignée ; deuxième remarque d'ordre littéraire : si vous vous reportez à votre Bible, vous verrez qu'il est ce qu'on appelle un psaume « alphabétique » : il comprend vingt-deux versets dont chacun commence par l'une des lettres de l'alphabet hébreu selon leur ordre alphabétique. En littérature, c'est ce qu'on appelle un acrostiche. Ici il ne s'agit pas d'une prouesse de style. Utilisé dans la Bible, ce procédé indique toujours que l'objectif principal du psaume est de rendre grâce pour l'Alliance :

manière de dire « toute notre vie, de A à Z, (en hébreu de Aleph à Tav) baigne dans l'Alliance, dans la tendresse de Dieu. »

On ne s'étonne pas que ce psaume figure dans la prière juive de chaque matin : pour le Juif croyant, le matin (l'aube du jour neuf) évoque irrésistiblement l'aube du jour définitif, celui du monde à venir, celui de l'Alliance renouvelée... Si nous allons un peu plus loin dans la spiritualité juive, le Talmud (l'enseignement des rabbins des premiers siècles après JC.) affirme que celui qui récite ce psaume trois fois par jour « peut être assuré d'être un fils du monde à venir. »

Sur les vingt-deux versets que comporte donc ce psaume, nous n'en avons malheureusement entendu que six, mais toute la découverte biblique de Dieu est dite dans ces quelques lignes. Par exemple, il y a à la fois la grandeur, la gloire, la royauté de Dieu (« *que tes fidèles te bénissent ! Ils diront la gloire de ton règne // ils parleront de tes exploits.* ») Et sa bonté pour nous, sa proximité : « *Il est proche de ceux qui l'invoquent // de tous ceux qui l'invoquent en vérité.* »

C'est bien l'une des découvertes admirables du peuple d'Israël que d'avoir réussi à articuler avec autant de force ces deux données de la Révélation aussi importantes l'une que l'autre : Dieu est le Tout-Autre (c'est à lui et à lui seul que reviennent le règne, la puissance et la gloire) et en même temps il est le Tout Proche. Si proche que nos larmes coulent sur ses joues comme dit le livre de ben Sirac. Ce n'est pas un roi comme ceux qu'on connaît sur la terre. C'est un roi à la fois tout-puissant et bon : il ne veut que notre bonheur... Voilà la découverte qu'Israël a faite au long de son histoire. Quand on parle de la puissance de ce roi pas comme les autres, on sait que sa puissance n'est qu'amour ; un autre verset de ce psaume

rappelle ce que Dieu a dit de lui-même à Moïse : « Le SEIGNEUR est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour » (Ex 34, 6). C'est peut-être le meilleur résumé qu'on puisse donner de toute la révélation biblique.

Une révélation que le peuple d'Israël qui en fut le premier bénéficiaire ne peut pas et ne veut pas garder pour lui ! Car sa mission, il le sait, est de le chanter assez fort pour que tous le sachent : la richesse de pardon, la tendresse et la pitié du Seigneur, elles sont pour tous ! « La bonté du SEIGNEUR est pour tous, sa tendresse pour toutes ses œuvres » dit un autre verset ; et ici, nous avons bien entendu « *Il est proche de ceux qui l'invoquent // de tous ceux qui l'invoquent en vérité.* » Cette universalité du projet de Dieu est l'une des grandes découvertes de l'Ancien Testament : Dieu aime toute l'humanité et son projet d'amour, son « dessein bienveillant » concerne toute l'humanité et toute la création.

Pour terminer, si l'on se rapporte au texte complet de ce psaume, on lui découvre une parenté très grande avec le Notre Père : par exemple, le Notre Père s'adresse à Dieu à la fois comme à un Père et comme à un roi : un père qui est le Dieu de tendresse et de pitié dont parle ce psaume... un roi dont le seul objectif est le bonheur de tous les hommes. « Notre Père... donne-nous... pardonne-nous... délivre-nous du mal... que ton Règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » parce qu'on sait que sa volonté est, comme dit saint Paul, « que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (1 Tm 2, 4).

On comprend que ce psaume 144/145 soit devenu la prière du matin du peuple qui le premier a appris à parler à Dieu comme à un père.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en était tombé pendant la nuit du shabbat, ce serai trop bête de s'en priver. Mais on a vite compris : Dieu avait décidé d'éduquer son peuple.

Psaume 77 (78), 3-4, 23-24, 25. 52.54

- 3 **Nous avons entendu et appris,
ce que nos pères nous ont rapporté**
- 4 **et nous redirons à l'âge qui vient
les titres du SEIGNEUR, sa puissance.**
- 23 **Il commande aux nuées là-haut,
il ouvre les écluses du ciel :**
- 24 **pour les nourrir, il fait pleuvoir la manne,
il leur donne un froment du ciel.**
- 25 **Chacun se nourrit du pain des forts,
il les pourvoit de vivres à satiété.**
- 52 **Tel un berger, il emmène son peuple,**
- 54 **il les introduit dans son domaine sacré.**

Le psaume 77/78 est beaucoup plus long que ce que nous venons d'entendre, et les versets que nous lisons aujourd'hui ne nous en donnent qu'un aspect : ici, tout semble merveilleux ; le peuple d'Israël n'est que reconnaissance pour les bontés de Dieu ; et si ce psaume a été choisi pour ce dimanche, c'est en particulier parce qu'il rend grâce pour le don de la manne pendant l'Exode : « Pour les nourrir, il fait pleuvoir la manne, il leur donne un froment du ciel. Chacun se nourrit du pain des forts, il les pourvoit de vivres à satiété. »

Mais le reste du psaume dit la véritable histoire d'Israël, une histoire qui s'écrit entre deux acteurs, au long des siècles, dans la succession des générations. Le Dieu fidèle face à un peuple qui se reconnaît inconstant.

Inconstant parce qu'oublieux : Israël est très conscient de l'importance du souvenir ; « Nous avons entendu ce que nos pères nous ont raconté, nous le redirons à l'âge qui vient. » Pour que la foi se transmette, hier comme aujourd'hui, il faut trois conditions : premièrement, quelqu'un a vécu un événement de salut, une expérience de salut, et peut dire « Dieu m'a sauvé » ; deuxièmement, il partage son expérience, il témoigne ; troisièmement, sa communauté se souvient, garde ce témoignage. On pourrait dire que la foi est une expérience de salut partagée en communauté. Cela suppose donc une vie de communauté... (et c'est là peut-être que le bât nous blesse ?)

Le peuple juif sait depuis toujours que la foi n'est pas un bagage intellectuel, mais une expérience commune : l'expérience des dons et des pardons de Dieu. Ce psaume exprime tout cela : il rappelle en soixante-douze versets son expérience de salut ; la grande expérience qui a fondé la foi d'Israël c'est celle de la libération d'Égypte, c'est pour cela que ce psaume est émaillé d'allusions à l'Exode dans le Sinaï. Et les pères ont raconté cette expérience à leurs fils qui l'ont à leur tour racontée à leurs fils et ainsi de suite. Evidemment, si une génération néglige son devoir de transmission, la chaîne est rompue. Encore faut-il que les fils veuillent bien écouter et adhérer : notre traduction « nous avons entendu » est trop faible, elle ne rend pas la force de l'expression biblique ; « écouter », « entendre », dans la Bible, c'est adhérer de tout son cœur à la Parole de Dieu.

Les pères ont bien été obligés aussi d'avouer à leurs fils qu'ils avaient souvent récriminé contre Dieu ; malgré toutes ses actions répétées de salut à l'égard de son peuple, Dieu n'avait bien souvent rencontré que de l'ingratitude. Après chaque intervention de Dieu, on commence, bien sûr, par chanter, danser, s'extasier ; et puis les jours passent et on oublie ; et si

une nouvelle difficulté survient, on trouve que ce Dieu est bien absent ou inactif. Et à ce moment-là, on est tenté d'aller chercher du secours auprès d'autres dieux, comme par exemple le veau d'or.

C'est de cela que parle le psaume quand il accuse le peuple d'infidélités, d'inconstance : l'un des versets que nous ne lisons pas ce dimanche dit : « De leur bouche, ils le trompaient, de leur langue ils lui mentaient, leur cœur n'était pas constant envers lui, ils n'étaient pas fidèles à son Alliance. » Ce qui est visé, ici, c'est l'idolâtrie qui a été la cible de tous les prophètes.

Pourquoi ? On peut être sûr que si les prophètes s'attaquent si violemment à l'idolâtrie, c'est parce que celle-ci fait le malheur de l'humanité. Parce que tant que l'humanité n'aura pas découvert Dieu, non pas tel que nous l'imaginons, je devrais dire tel que nous le caricaturons, mais tel qu'Il est, elle ne pourra pas progresser dans sa marche vers le bonheur.

Toute idole nous fait reculer sur le chemin de la liberté ; c'est même cela la définition d'une idole : ce qui nous empêche d'être libres ; quand Marx disait « La religion est l'opium du peuple », il disait crûment quel pouvoir, je devrais dire quelle dictature, quelle manipulation, une religion quelle qu'elle soit, peut exercer sur l'humanité. La superstition, le fétichisme, la sorcellerie nous empêchent d'être libres et d'apprendre à exercer librement nos responsabilités, parce qu'ils nous font vivre dans un régime de peur. Tout culte d'idole, qu'elle soit de bois ou de plâtre (on voit encore au vingt-et-unième siècle des processions de ce genre), nous détourne du Dieu vivant et vrai : or seule la vérité peut faire de nous des hommes libres ; le culte excessif d'une personne ou d'une idéologie, fait aussi de nous des esclaves : il suffit de penser à tous les intégrismes, les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Or le royaume du Nord où Élie exerçait sa mission de prophète traversait une grave crise religieuse : le roi Achab avait épousé une princesse païenne, Jézabel, fille du roi de Sidon. Là-bas, on adorait Baal. La nouvelle reine n'avait pas changé de religion en épousant Achab ; au contraire, elle avait introduit son idolâtrie dans le palais même du roi à Samarie : elle avait apporté avec elle des statues de ses divinités, et pire encore, d'innombrables prêtres et prophètes de Baal qui faisaient la loi au palais.

Le récit que nous lisons ce dimanche se situe dans un moment crucial des relations entre la reine païenne qui donne un très mauvais exemple à tout son peuple et Élie, le prophète du Dieu unique. Je vous rappelle ce qui vient de se passer : on pourrait le résumer en deux grands épisodes : une longue période de sécheresse et le sacrifice du Carmel.

Acte 1, la sécheresse : c'est un fait historique qu'il y a eu au Moyen-Orient une très grande sécheresse au neuvième siècle. L'historien juif Flavius Josèphe (premier siècle ap. JC.) en parle. Dans une civilisation exclusivement agricole, sécheresse veut dire famine et donc mort à très brève échéance : de nombreuses villes anciennes ont disparu de la carte uniquement à l'occasion d'une sécheresse durable. Prévenu par Dieu, Élie commence par déclarer solennellement « Par la vie du SEIGNEUR, le Dieu d'Israël au service duquel je suis, il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie sinon à ma parole. » Traduisez Dieu est le seul maître des éléments, vos Baals n'y peuvent rien. Puis il se met à l'abri car Dieu lui a dit : « Va-t-en d'ici, dirige-toi vers l'orient et cache-toi dans le ravin de Kerith, qui est à l'est du Jourdain. Ainsi tu pourras boire au torrent, et j'ai ordonné aux corbeaux de te ravitailler là-bas » (1 R 17, 3-4). La sécheresse persistant, le torrent cesse de couler et Dieu envoie Élie un peu plus loin, à

Sarepta, près de Sidon. Là, Élie sera secouru par une veuve pauvre et aura l'occasion de lui prouver sa reconnaissance en accomplissant pour elle deux miracles (nous en reparlerons dans quelques semaines ; cf. le trente-deuxième dimanche).

Acte 2, le sacrifice du Carmel : au bout de deux ans de sécheresse, Dieu annonce que la pluie va tomber et il envoie Élie prévenir Achab ; mais au lieu de se contenter de porter la bonne nouvelle, Élie cherche à exploiter la situation au profit de son Dieu ; il lance un défi aux innombrables prophètes de Baal : est-ce Baal ou le Dieu d'Israël qui est capable d'envoyer le feu du ciel ? Défi relevé, Élie d'un côté, le groupe des quatre cents prophètes de Baal de l'autre, chacun construit un autel gigantesque et prépare un sacrifice sur le mont Carmel. Mais les prophètes de Baal ont beau invoquer leurs dieux toute la journée, il ne se passe rien. Alors, à son tour, Élie se met à prier : « SEIGNEUR, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, fais que l'on sache aujourd'hui que c'est toi qui es Dieu en Israël » (1 R 18, 36) ; et le feu du ciel embrase tout le bûcher en un instant. Le peuple est éberlué. Élie profite de la liesse générale pour faire massacrer tous les prophètes de Baal. (Entre nous soit dit, cela Dieu ne le lui avait pas demandé !) Comme on pouvait s'y attendre, la reine Jézabel entre en grande fureur et menace Élie de mort. Il n'a plus qu'à fuir.

Et nous voici au début de notre lecture de ce dimanche : « *Le prophète Élie, fuyant l'hostilité de la reine Jézabel, marcha toute une journée dans le désert.* » Il est seul ; au passage, il a laissé son serviteur à Béer-Shéva et s'est enfoncé dans la solitude du désert. Le voilà bien fatigué, pire même découragé et doutant de lui-même : « *Je ne vauds pas mieux que mes pères* » dit-il. Pourquoi ? Parce que, tout à coup, il prend conscience de son indignité : il a annoncé un Dieu terrible, en éliminant tous

les opposants ; ne s'est-il pas trompé de combat ? Pire, il a exigé des preuves de la présence de son Dieu : ne ressemble-t-il pas à ses pères qui, tout au long de l'Exode, murmuraient contre Dieu et l'obligeaient à se manifester ?

Or, voilà qu'au sein même de sa fuite et de sa détresse, il va découvrir un Dieu de compassion ; l'ange du Seigneur lui apporte la nourriture nécessaire pour survivre dans sa longue marche en lui disant : « *Lève-toi et mange, car autrement le chemin serait trop long pour toi.* » Il y puisera la force de marcher quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne du Sinaï (on l'appelle aussi l'Horeb)⁵.

Il ne va pas là-bas par hasard : car c'est là que, déjà, Dieu s'est manifesté à Moïse : dans le feu du buisson-ardent, il a prononcé son nom et manifesté sa sollicitude pour son peuple (Ex 3) ; dans la puissance, le vent, l'orage, et le tremblement de terre, il lui a donné les tables de la Loi (Ex 19) ; dans une caverne, il l'a caché pour le protéger de son rayonnement (Ex 33, 21-23). Les pas d'Élie le portent tout naturellement vers cette caverne : là il découvrira le vrai visage de son Dieu ; car le temps est venu d'accueillir une nouvelle étape de la Révélation. Dieu est tout-puissant, oui, mais sa toute-puissance est celle de l'amour, dans la douceur d'une « brise légère. » En attendant, il n'a pas trop de quarante jours et quarante nuits pour se préparer : dans la Bible, le nombre quarante évoque toujours une gestation. Dans cette longue marche qui est aussi le temps de sa conversion, il est nourri par « l'Ange du SEIGNEUR », manière pudique de parler de Dieu en personne.

Désormais, chaque fois que nous nous approchons de la table eucharistique, nous entendons le Seigneur lui-même nous inviter : « *Lève-toi et mange, car la route sera longue.* »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vingtième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Livre des Proverbes 9, 1-6

- 1 La Sagesse a bâti sa maison
elle a sculpté sept colonnes.**
- 2 Elle a tué ses bêtes, apprêté son vin,
dressé sa table,**
- 3 et envoyé ses servantes.
Elle proclame sur les hauteurs de la cité :**
- 4 « Si vous manquez de sagesse, venez à moi ! »
À l'homme sans intelligence elle dit :**
- 5 « Venez manger mon pain, et boire le vin que j'ai apprêté !**
- 6 Quittez votre folie et vous vivrez,
suivez le chemin de l'intelligence. »**

Partout, sur toute la terre, depuis que le monde est monde, les hommes ont amassé des réflexions, des maximes, des proverbes : toute une sagesse populaire qui est accessible à tous, indépendamment de la naissance ou de la culture. Partout également, des écoles philosophiques proposent une réflexion plus élaborée : en Israël, depuis Salomon, sous l'influence égyptienne, les scribes de la cour de Jérusalem rassemblent toute cette richesse. Le livre des Proverbes, dont nous lisons un extrait ce dimanche, est le résultat d'une compilation de toutes ces réflexions d'origines et d'époques diverses depuis le temps des rois jusqu'au retour de l'Exil à Babylone (fin du cinquième siècle). D'autres sages continueront le travail et nous leur devons le livre du Siracide (ou Ben Sirac) vers 180 av. JC. et le livre de la Sagesse (dite de Salomon), vers 50 av. JC.

Toutes ces sentences accumulées ont plus d'un trait commun

avec celles des peuples voisins ; pour autant, la sagesse d'Israël a des accents particuliers : car ce peuple a découvert que Dieu seul connaît la vraie Sagesse et que toute sagesse humaine ne peut être reçue que de lui. Le récit de la faute d'Adam était une manière imagée de dire cette découverte fondamentale : à savoir que la connaissance de ce qui rend vraiment heureux ou malheureux (l'arbre de la connaissance) n'est accessible qu'à Dieu, pas à l'homme tout seul (Gn 2, 8 - 3, 24). En revanche, à l'homme qui acceptait de vivre sous la loi de Dieu, l'arbre de vie (la sagesse de Dieu) offrait ses fruits en permanence : le récit de la Genèse (chapitres 2-3) allait jusque-là. Le livre des Proverbes retranscrit cette tradition : « Heureux qui a trouvé la sagesse... L'arbre de vie c'est elle pour ceux qui la saisissent, et bienheureux ceux qui la tiennent » (Pr 3, 13-18).

Mieux encore, en choisissant ce petit peuple et en faisant Alliance avec, Dieu lui a révélé sa Sagesse. Et c'est désormais pour Israël le plus grand sujet de fierté : il est à la face du monde le peuple dépositaire de la sagesse de Dieu : car « Ainsi parle le *SEIGNEUR* : Que le sage ne se vante pas de sa sagesse ! Que l'homme fort ne se vante pas de sa force ! Que le riche ne se vante pas de sa richesse ! Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ceci : d'être assez malin pour me connaître moi, le *SEIGNEUR* qui mets en œuvre la bonté fidèle, le droit et la justice sur la terre » (Jr 9, 22-23). Désormais la sagesse a « dressé sa tente » sur la montagne sainte à Jérusalem. C'est là qu'elle a « bâti sa maison et sculpté sept colonnes » sept étant comme on sait le chiffre de la plénitude ; cela ne nous étonne pas : la Sagesse est si précieuse qu'elle ressemble à un palais royal, ou mieux même à un temple appuyé sur sept colonnes ; et les rois et les prêtres sont censés en être les premiers dépositaires. Mais elle veut s'offrir à tous : là-haut, elle propose généreusement son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

refusent à reconnaître en lui le « Fils de l'homme » c'est-à-dire l'Envoyé du Père, le sauveur du monde.

Je reprends notre évangile de ce dimanche : Jésus parle bien de don, de cadeau : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » la vie, sous-entendu la vraie. On le sait bien, que l'homme ne vit pas seulement de pain ; qu'il y a en chacun de nous des besoins profonds que rien ou presque ne peut combler durablement ; nous pouvons bien nourrir nos corps, les gaver même, il reste encore et toujours en nous une autre faim que nous ne savons pas combler nous-mêmes. C'est pour cette faim-là que Jésus se donne à nous : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. »

Déjà le livre du Deutéronome présentait l'épisode de la manne dans le désert comme une pédagogie de Dieu : « Le SEIGNEUR ton Dieu t'a donné à manger la manne... pour te faire reconnaître que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit de tout ce qui sort de la bouche du SEIGNEUR » (Dt 8, 3).

La manne, à elle seule, n'était qu'une nourriture matérielle, on pourrait dire « terrestre », une sorte de pain ; mais par la façon dont elle était donnée au jour le jour par Dieu, elle éduquait le peuple d'Israël à se tourner vers son Dieu chaque jour et à attendre de lui sa survie. Il est là, peut-être le secret : attendre de Dieu notre survie !

Vingt-et-unième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Josué 24, 1-2a. 15-17. 18b

- 1** Josué réunit toutes les tribus d'Israël à Sichem ;
puis il appela les anciens d'Israël
avec les chefs, les juges et les commissaires ;
ensemble ils se présentèrent devant Dieu.
- 2** Josué dit alors à tout le peuple :
- 15** « S'il ne vous plaît pas de servir le SEIGNEUR,
choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir :
les dieux que vos pères servaient au-delà de l'Euphrate,
ou les dieux des Amorites dont vous habitez le pays.
Moi et les miens, nous voulons servir le SEIGNEUR. »
- 16** Le peuple répondit :
« Plutôt mourir que d'abandonner le SEIGNEUR
pour servir d'autres dieux !
- 17** C'est le SEIGNEUR notre Dieu
qui nous a fait monter, nous et nos pères,
du pays d'Égypte, cette maison d'esclavage ;
c'est lui qui, sous nos yeux, a opéré tous ces grands prodiges
et nous a protégés
tout le long du chemin que nous avons parcouru,
chez tous les peuples au milieu desquels nous sommes passés.
- 18** Nous aussi, nous voulons servir le SEIGNEUR,
car c'est lui notre Dieu. »

S'il faut rendre à César ce qui est à César, comme dit Jésus, alors nous sommes injustes avec Josué. Nous ne lisons presque jamais le récit de son œuvre : il y a pourtant un livre entier qui porte son nom et ce n'est pas sans raison ! Son nom apparaît très tôt dans la grande aventure de l'Exode (Ex 17), il semble être le plus proche de Moïse, son fils spirituel, en quelque sorte. Il avait depuis toujours fait montre d'une fidélité sans faille à Dieu et à Moïse ; et, juste avant sa mort, celui-ci a publiquement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**« Voilà pourquoi je vous ai dit
que personne ne peut venir à moi
si cela ne lui est pas donné par le Père. »**

**66 A partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent
et cessèrent de marcher avec lui.**

**67 Alors Jésus dit aux Douze :
« Voulez-vous partir, vous aussi ? »**

**68 Simon-Pierre lui répondit :
« Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ?
Tu as les paroles de la vie éternelle.**

**69 Quant à nous, nous croyons,
et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu. »**

Voilà la fin du discours sur le pain de vie ; l'heure de la décision a sonné ; comme les arrivants sur la Terre Promise, à la suite de Josué (notre Première lecture) ont eu à choisir une bonne fois quel Dieu ils voulaient servir, les auditeurs de Jésus sont au pied du mur. Oui, ce qu'il dit est dur à entendre, faut-il refuser de l'écouter pour autant ? C'est toute la question.

La réponse sera diverse évidemment ; certains de ses disciples cesseront de le suivre (v. 66) ; au nom des Douze, Pierre, au contraire, aura la réponse de la foi. Cela se passe à Capharnaüm et l'on se demande bien pourquoi Jean juge utile de le préciser à trois reprises (v. 17, 24, 59). Le mystère pascal proprement dit, qui se profile sous tout ce discours, s'est pourtant déroulé à Jérusalem. Mais c'est à Capharnaüm, en Galilée, qu'il a été annoncé. Car il s'agit bien d'une annonce de la Passion, ici : l'abandon des uns, le choix résolu des autres préfigure la croix. Jésus est rejeté, déjà, par le plus grand nombre : Douze, c'est tout ce qui reste de la grande foule (les cinq mille hommes) de la multiplication des pains.

À la différence des trois évangiles synoptiques, l'évangile de Jean ne rapporte ni la profession de foi de Pierre à Césarée, ni les annonces de la Passion ; on peut considérer qu'on en a ici

l'équivalent : l'annonce de la Passion : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » La profession de foi de Pierre : « *Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu.* »

Jésus leur a posé la question « de confiance » : « *Voulez-vous partir, vous aussi ?* » Curieux vocabulaire : les uns « *s'en allèrent* », Pierre dit « *à qui pourrions-nous aller ?* » Une fois de plus, la foi n'est pas un bagage, mais un chemin. Un chemin sur lequel il faut se laisser guider. « *Personne ne peut venir à moi (Jésus) si cela ne lui est pas donné par le Père.* » Bienheureux Pierre qui s'est contenté de recevoir le cadeau du Père. À relire tout le discours, on est surpris, d'ailleurs, de la fréquence du verbe « donner », ici et dans tout l'évangile de Jean. Le Père donne le Fils, le Fils donne sa vie ; il nous donne la vie par le partage de sa chair et de son sang. Ce que Jésus résume en parlant à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu ! » (Jn 4).

Reste le dernier don, celui de l'Esprit. Car lui seul fera entrer les croyants dans le mystère : « *la chair (c'est-à-dire l'homme réduit à ses seules forces) n'est capable de rien.* » L'annonce en est encore voilée ici ; « *C'est l'esprit qui fait vivre.* » Plus tard, dans le discours après la Cène, la veille de sa mort, Jésus en parlera beaucoup plus explicitement. Cela veut-il dire que l'heure de cette ultime révélation n'avait pas encore sonné à Capharnaüm ? L'annonce du don de l'Esprit devait-elle être d'abord faite à Jérusalem ? C'est à Jérusalem, effectivement, que Jésus dira le dernier soir : « Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra lui-même témoignage de moi ; et à votre tour,

vous me rendrez témoignage, pare que vous êtes avec moi depuis le commencement » (Jn 15, 26-27).

Pierre pressent tout cela lorsqu'il ose formuler la phrase décisive : « *Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu.* » Plus tard, il aura tout loisir de méditer l'extraordinaire discours de Jésus à Capharnaüm : mais il aura fallu auparavant vivre la Passion et la Résurrection du Christ : Le Fils de l'homme, vraiment homme, mortel, était bien l'envoyé de Dieu, « *le Saint de Dieu.* » Désormais, il est « *remonté là où il était auparavant* » (v. 62) ; vivant de la vie même de Dieu, il la communique aux hommes : il est vraiment « *le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement... Le pain qu'il donne, c'est sa chair, donnée pour que le monde ait la vie* » (v. 51). Car la volonté du Père, c'est la vie du monde : Jésus avait bien dit : « *Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour* » (v. 38-39).

Désormais, « *tout homme qui voit le Fils et croit en lui obtient la vie éternelle* » (v. 40) : telle est la volonté de Dieu. Pour qu'elle se réalise au plus vite, Jésus nous a appris à dire « *Que ta volonté soit faite.* »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Parole était au centre de la vie des Juifs, elle est encore au centre de la vie des baptisés, puisque, pour eux, le Christ est lui-même la Parole de Dieu donnée pour que le monde ait la vie. Comme dit Jean dans le prologue de son évangile : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était tourné vers Dieu et le Verbe était Dieu... Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme... À ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1). Jacques, lui, joue sur le mot « néophyte », nouvelle plante ; il dit « La parole de Dieu (a été) semée en vous »⁷.

Alors, comment pourrait-elle ne pas porter les fruits que Dieu en attend ? « Accueillez donc humblement la Parole de Dieu semée en vous : elle est capable de vous sauver. » Mais comme tous les prophètes de tous les temps, Jacques n'ignore pas que Dieu ne contraint jamais personne : ses dons sont sans conditions, mais nous restons libres de nos comportements, on ne le sait que trop. D'où l'exhortation finale : « Mettez la Parole en application, ne vous contentez pas de l'écouter ; ce serait vous faire illusion. Devant Dieu notre Père, la manière pure et irréprochable de pratiquer la religion, c'est de venir en aide aux orphelins et aux veuves dans leur malheur, et de se garder propre au milieu du monde. »

Évangile

Marc 7, 1-8. 14-15. 21-23

- 1 Les pharisiens et quelques scribes étaient venus de Jérusalem.
Ils se réunissent autour de Jésus
- 2 et voient quelques-uns de ses disciples prendre leur repas
avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées.
- 3 - Les pharisiens, en effet, comme tous les Juifs,
se lavent toujours soigneusement les mains avant de manger,
fidèles à la tradition des anciens ;
- 4 et au retour du marché
ils ne mangent pas avant de s'être aspergés d'eau,
et ils sont attachés encore par tradition
à beaucoup d'autres pratiques :
lavage de coupes, de cruches et de plats. -
- 5 Alors les pharisiens et les scribes demandent à Jésus :
« Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas
la tradition des anciens ?
Ils prennent leur repas sans s'être lavé les mains. »
- 6 Jésus leur répond :
« Isaïe a fait une bonne prophétie sur vous, hypocrites,
dans ce passage de l'Écriture :
Ce peuple m'honore des lèvres,
mais son cœur est loin de moi.
- 7 Il est inutile, le culte qu'ils me rendent ;
les doctrines qu'ils enseignent
ne sont que des préceptes humains.
- 8 Vous laissez de côté le commandement de Dieu
pour vous attacher à la tradition des hommes. »
- 14 Puis Jésus appela de nouveau la foule :
« Écoutez-moi tous, et comprenez bien.
- 15 Rien de ce qui est extérieur à l'homme
et qui pénètre en lui
ne peut le rendre impur.
Mais ce qui sort de l'homme,
voilà ce qui rend l'homme impur. »
- 21 Il disait encore à ses disciples, à l'écart de la foule :

**« C'est du dedans, du cœur de l'homme
que sortent les pensées perverses :
inconduite, vols, meurtres,**

**22 adultères, cupidités, méchancetés,
fraude, débauche, envie,
diffamation, orgueil et démesure.**

**23 Tout ce mal vient du dedans,
et rend l'homme impur. »**

Tout a commencé parce que les disciples de Jésus ne se sont pas lavé les mains avant le repas : en bien des endroits du monde, cela ne poserait pas de problème ! La preuve, c'est que Marc est obligé d'expliquer à ses lecteurs qui ne sont pas d'origine juive, les usages tout à fait particuliers d'Israël : *« Les pharisiens, en effet, comme tous les Juifs, se lavent toujours soigneusement les mains avant de manger, fidèles à la tradition des anciens ; et au retour du marché ils ne mangent pas avant de s'être aspergés d'eau, et ils sont attachés encore par tradition à beaucoup d'autres pratiques : lavage de coupes, de cruches et de plats. »* Le mot « tradition », répété (dans le texte grec) aux versets 3 et 5 ne doit pas être entendu de manière péjorative : la tradition, c'est la richesse reçue des pères. Tout le long labeur des anciens pour découvrir le comportement qui plaît à Dieu se transmet sous forme de préceptes qui régissent les plus petits détails de la vie quotidienne. Commençons donc par rendre justice aux pharisiens et aux scribes : quand on s'impose à soi-même toute une discipline très stricte par fidélité à sa religion, on ne peut pas comprendre ceux qui n'en font pas autant. Et, à leurs yeux, cette rigueur d'observance paraissait essentielle : il s'agissait de préserver l'identité juive ; le peuple élu concevait son élection comme une mise à part et donc tout contact avec des païens (ou des objets touchés par eux) rendait impur, c'est-à-dire inapte à célébrer et même à vivre dignement la vie quotidienne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les joues de Dieu... Si nous sommes assez près de Dieu, logiquement, elles devraient couler aussi sur nos joues à nous ! ... C'est probablement cela, être à son image ?

Deuxième lecture

Jacques 2, 1-5

- 1 Mes frères,
ne mêlez pas des considérations de personnes
avec la foi en Jésus-Christ, notre Seigneur de gloire.**
- 2 Imaginons que, dans votre assemblée,
arrivent en même temps
un homme aux vêtements rutilants,
portant des bagues en or,
et un homme pauvre aux vêtements sales.**
- 3 Vous vous tournez vers l'homme qui porte des vêtements rutilants
et vous lui dites :
« Prends ce siège, et installe-toi bien » ;
et vous dites au pauvre :
« Toi, reste là debout »,
ou bien :
« Assieds-toi par terre à mes pieds. »**
- 4 Agir ainsi, n'est-ce pas faire des différences entre vous,
et juger selon des valeurs fausses ?**
- 5 Ecoutez donc, mes frères bien-aimés !
Dieu, lui, n'a-t-il pas choisi
ceux qui sont pauvres aux yeux du monde ?
Il les a faits riches de la foi,
il les a faits héritiers du royaume,
qu'il a promis à ceux qui l'auront aimé.**

La petite parabole sur le pauvre et le riche dans l'assemblée chrétienne paraît à première vue un peu caricaturale ; bien sûr, aucun de nous ne tomberait dans ce travers ! Encore que... Il suffirait peut-être de changer un tout petit peu le décor pour que nous nous retrouvions en pays connu ; les snobismes de toute

sorte ont cours dans tous les cercles de la société. L'accueil des plus pauvres dans l'Église demeure difficile et il y a bien des formes de pauvreté. Ce que Jacques vise donc, ce sont les discriminations, quelles qu'elles soient : d'ordre racial, ethnique, social, financier ou autre.

Pas besoin d'avoir la foi pour cela, me direz-vous ; toute société de droit (c'en est même la définition, justement) recommande l'égalité de tous devant la justice. Israël connaît ce genre de préceptes : « Ne commettez pas d'injustice dans les jugements, n'avantage pas le faible et ne favorise pas le grand, mais juge avec justice ton compatriote » (Lv 19, 15). Mais ce qui est particulier à Israël, une fois de plus, c'est la source de sa Loi, qui n'est autre que Dieu lui-même. Dans le cas présent, c'est parce que Dieu lui-même est impartial, que les hommes sont invités à l'être. En voici quelques exemples : « Vous n'aurez pas de partialité dans le jugement : entendez donc le petit comme le grand, n'ayez peur de personne, car le jugement appartient à Dieu » (Dt 1, 17)... « C'est le SEIGNEUR votre Dieu qui est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand et redoutable, l'impartial, l'incorruptible » (Dt 10, 17)... « Lui seul ne favorise pas les princes et ne fait pas plus de cas du riche que du pauvre, car tous sont l'œuvre de sa main » (Jb 34, 19)... Et les prophètes ne sont pas en reste, on s'en doute : Malachie, par exemple, fustige les responsables du peuple : « Vous ne suivez pas mes voies et vous faites preuve de partialité dans vos décisions » (Ml 2, 9). Et l'on aime à raconter l'histoire du choix de David par le prophète Samuel : Jessé avait huit fils, parmi lesquels, Samuel le savait, il y avait l'élu de Dieu. Et voici que l'aîné se présente : Samuel le trouve grand, bien fait, c'est sûrement lui. Et non, justement. Voici la suite du texte : « Le SEIGNEUR dit à Samuel : Ne considère pas son apparence ni sa

haute taille. Il ne s'agit pas ici de ce que voient les hommes : les hommes voient ce qui leur saute aux yeux, mais le SEIGNEUR voit le cœur » (1 S 16, 7). On se le redira souvent !

Le Nouveau Testament, bien sûr, n'a pas contredit cette donnée bien établie de la Révélation. Paul affirme « En Dieu, il n'y a pas de partialité » (Rm 2, 11), et Pierre en écho : « Vous invoquez comme Père celui qui, sans partialité, juge chacun selon son œuvre » (1 P 1, 17). Mais au fait, la deuxième partie du texte de ce dimanche n'est-elle pas en contradiction avec l'affirmation de l'impartialité de Dieu ? C'est Jacques qui parle : « Dieu, lui, n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde ? » Alors, Dieu aurait-il une préférence pour les pauvres ?

Pour commencer, il ne faut pas oublier que choix ne signifie pas « préférence » mais choix pour une mission, toujours. Voilà une spécificité de la Révélation. Le peuple d'Israël le sait très bien, lui qui a été choisi, pour une mission bien particulière ; mais qui sait fort bien que Dieu aime tous les peuples et tous les hommes, infiniment. L'infini n'est pas mesurable, par hypothèse. Sans parler de préférence, donc, au sens habituel de ce mot, parlons de choix ; et il semble bien que Dieu confie aux pauvres une mission particulière. « Ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu » (1 Co 1, 26-28).

Et de fait, dans l'histoire d'Israël, la Bible semble prendre un malin plaisir à montrer que Dieu se plaît à choisir les plus petits. Abraham était un vieillard sans enfant, donc sans avenir, quand

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

était son allié : « J'aime le SEIGNEUR : il entend le cri de ma prière ; il incline vers moi son oreille : toute ma vie, je l'invoquerai. » En Israël, on peut le dire d'expérience : c'est Dieu qui prend l'initiative, et cela depuis toujours, depuis l'origine. Avec Adam, avec Noé, avec Abraham, chaque fois c'est Dieu qui a appelé l'homme à l'existence et à l'Alliance pour le bonheur de l'homme et non pour son profit, à lui, Dieu.

Puis, quand le peuple a souffert en Egypte, le Seigneur est venu à son secours. Le livre de l'Exode a cette phrase magnifique : « Les fils d'Israël gémirent du fond de la servitude et crièrent. Leur appel monta vers Dieu du fond de la servitude. Dieu entendit leur plainte ; Dieu se souvint de son Alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Dieu vit les fils d'Israël ; Dieu se rendit compte » (Ex 2, 23-25). Et alors ce fut la formidable découverte du buisson-ardent : « Le SEIGNEUR dit à Moïse : Oui, vraiment, j'ai vu la misère de mon peuple en Egypte et je l'ai entendu crier sous les coups des chefs de corvée. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens.... Et maintenant, puisque le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi, puisque j'ai vu le poids que les Egyptiens font peser sur eux, va, maintenant ; je t'envoie vers Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. » (Ex 3, 7 10).

Il y a certainement cette expérience historique derrière la phrase du psaume : : « J'étais pris dans les filets de la mort, retenu dans les liens de l'abîme, j'éprouvais la tristesse et l'angoisse. » Les filets de la mort dont il parle, c'est l'esclavage en Egypte : dix fois Pharaon a promis la liberté, mais toujours en définitive, il s'est comporté en ennemi ; seul Dieu a soutenu l'effort de libération de son peuple, et a couvert sa fuite.

Et chaque fois que le peuple a traversé des périodes sombres,

car il y en a eu d'autres, Dieu est intervenu. Le psaume traduit : « Le SEIGNEUR défend les petits : j'étais faible, il m'a sauvé » (v. 6). La très grande découverte d'Israël est dite ici : « Le SEIGNEUR est justice et pitié, notre Dieu est tendresse. »

Alors, en réponse, et seulement en réponse, le peuple rend grâce, il reconnaît l'œuvre de Dieu : « Je marcherai en présence du SEIGNEUR sur la terre des vivants. » Quelle plus belle action de grâce ? « Je marcherai, je me tiendrai debout. » Le Serviteur d'Isaïe celui qui parle dans notre Première lecture de ce dimanche, a pu dire ces strophes en toute vérité : « Le SEIGNEUR Dieu vient à mon secours : c'est pourquoi je ne suis pas atteint par les outrages, c'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre : je sais que je ne serai pas confondu. »

Bien sûr, ce psaume prend tout son sens quand on sait qu'il fait partie des psaumes du Hallel, (les psaumes 112/113 à 117/118 qui étaient chantés à l'occasion de la fête juive de la Pâque, certains au début et les autres à la fin du repas) ; Jésus l'a donc chanté le soir du Jeudi-Saint ; Matthieu le dit : « Après avoir chanté les psaumes, (il s'agit des psaumes du jour, donc du Hallel, et en particulier de ce psaume-ci), ils sortirent pour aller au mont des Oliviers » (Mt 26, 30). Et ce qui est très frappant, c'est la parenté entre ce psaume que Jésus a chanté le Jeudi soir et celui qu'il dira sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (le psaume 21/22). L'un et l'autre évoquent la douleur. Nous venons d'entendre le cri du psaume 21/22, auquel répond notre psaume d'aujourd'hui : « J'étais pris dans les filets de la mort, retenu dans les liens de l'abîme, j'éprouvais la tristesse et l'angoisse ; j'ai invoqué le nom du SEIGNEUR : SEIGNEUR, je t'en prie, délivre-moi ! »

L'un et l'autre se terminent par l'action de grâce, et presque

dans les mêmes termes ; Psaume 21/22 : « Tu seras ma louange dans la grande assemblée ; devant ceux qui te craignent, je tiendrai mes promesses... Vous qui le craignez, louez le SEIGNEUR, glorifiez-le, vous tous, descendants de Jacob Car il n'a pas rejeté, il n'a pas réprouvé le malheureux dans sa misère ; il ne s'est pas voilé la face devant lui, mais il entend sa plainte. » En écho, notre psaume d'aujourd'hui reprend la même résolution : « Je marcherai en présence du SEIGNEUR sur la terre des vivants. » La « terre des vivants », c'est la terre promise ; et le mot « repos » (« Retrouve ton repos, mon âme »,v. 7) a le même sens ; le psaume évoque donc toute l'histoire du salut d'Israël, depuis la sortie d'Égypte, jusqu'à l'entrée en possession de la terre.

Et le psaume continue¹⁰ : « Je crois, et je parlerai, moi qui ai beaucoup souffert. Il en coûte au SEIGNEUR de voir mourir les siens ! Ne suis-je pas, SEIGNEUR, ton serviteur, moi, dont tu brisas les chaînes ? Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce, j'invoquerai le nom du SEIGNEUR. Je tiendrai mes promesses au SEIGNEUR, oui, devant tout son peuple, à l'entrée de la maison du SEIGNEUR, au milieu de Jérusalem ! »

Deuxième lecture

Lettre de saint Jacques 2, 14-18

- 14 **Mes frères,
Si quelqu'un prétend avoir la foi,
alors qu'il n'agit pas,
à quoi cela sert-il ?
Cet homme-là peut-il être sauvé par sa foi ?**
- 15 **Supposons que l'un de nos frères ou l'une de nos soeurs
n'aient pas de quoi s'habiller,**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui un donneur de leçons, un gêneur, les bonnes raisons de le supprimer : « il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple.. » dira Caïphe (Jn 11, 50). Mais le livre de la Sagesse ne parlait pas pour Jésus-Christ, il parlait pour ses contemporains dont il voulait encourager la fidélité, quel qu'en soit le prix. Il avait sûrement en tête quelques exemples célèbres, à commencer par tous les prophètes. Ils ont tous eu à souffrir de leur franc parler.

L'exemple de Jérémie était particulièrement célèbre ; dans ce qu'on appelle ses « Confessions », il décrivait tout ce qu'il avait dû subir ; par exemple : « Quel malheur, ma mère, que tu m'aies enfanté : moi qui suis, pour tout le pays, l'homme contesté et contredit, tous me maudissent » (15, 10). « À longueur de journée, on me tourne en ridicule, tous se moquent de moi Je suis en butte, à longueur de journée, aux outrages et aux sarcasmes J'entends les propos menaçants de la foule Tous mes intimes guettent mes défaillances » (20, 7-8). Une fois il a entendu des menaces (« Détruisons l'arbre en pleine sève, supprimons-le du pays des vivants ; que son nom ne soit même plus mentionné ! ») mais il n'a même pas compris tout de suite qu'il s'agissait de lui ; il raconte : « Quand le SEIGNEUR m'a mis au courant et que j'ai compris, alors j'ai découvert leurs manoeuvres. Moi, j'étais comme un agneau docile, mené à la boucherie ; j'ignorais que leurs sinistres propos me concernaient » (11, 18-19).

L'auteur du livre de la Sagesse fait probablement allusion à cette terrible expérience de Jérémie, mais ses lecteurs savent aussi le plus important, à savoir que Dieu n'a jamais abandonné aucun de ses prophètes et qu'il n'abandonne donc jamais ceux qui vont jusqu'au bout de leur foi. Dans les versets suivants, il affirme : « Quand les méchants font leurs raisonnements, ils se

trompent : leur perversité les aveugle et ils ne connaissent pas les secrets desseins de Dieu. » Il ajoute : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, aucun tourment ne les atteindra. » Sa conviction est telle qu'il va jusqu'à affirmer : même si vos ennemis réussissaient à vous tuer, eh bien, au-delà de la mort, Dieu ne nous abandonnera pas (chap. 3). Manière de dire : Tenez bon. Le vrai bonheur est là. La vraie Sagesse est dans la fidélité.

Psaume 53 (54), 3-4, 5-7, 6-8

- 3 Par ton nom, Dieu, sauve-moi,
par ta puissance rends-moi justice ;**
- 4 Dieu, entends ma prière,
écoute les paroles de ma bouche.**
- 5 Des étrangers se sont levés contre moi,
des puissants cherchent ma perte :
ils n'ont pas souci de Dieu.**
- 7 Par ta vérité, Seigneur, détruis-les !**
- 6 Mais voici que Dieu vient à mon aide,
le Seigneur est mon appui entre tous.**
- 8 De grand cœur, j'offrirai le sacrifice,
je rendrai grâce à ton nom, car il est bon !**

Dans la Bible, ce psaume est précédé de deux indications : l'une dit comment il doit être chanté, accompagné avec des instruments à cordes; l'autre est beaucoup plus intéressante, parce qu'elle fait allusion à un épisode particulier de l'histoire d'Israël : « Quand les Zifites vinrent dire à Saül : David n'est-il pas caché parmi nous ? » David est en mauvaise posture : le roi Saül qui l'a d'abord traité comme son fils et l'a même pris pour gendre, a peu à peu sombré dans une jalousie féroce : tout réussissait trop bien à ce jeune qui serait bientôt son rival, si on ne s'en méfiait pas ; les choses vont si mal que David s'enfuit de

la cour de Saül ; mais chaque fois qu'il se réfugie quelque part, il se trouve quelqu'un pour le dénoncer. Dans l'épisode en question, David est caché dans les montagnes de Judée, près d'un village qui s'appelle Ziph et des habitants vont le dénoncer au roi Saül. David n'a aucun espoir d'en réchapper si Dieu ne s'en mêle pas. On imagine très bien que sa prière a dû ressembler à ce psaume, c'est-à-dire le double cri du croyant persécuté : le premier cri, c'est le cri d'appel dans la détresse, (appel qui peut aller jusqu'au souhait de voir la mort des ennemis) ; le deuxième cri c'est le cri de la victoire parce que Dieu ne peut manquer de venir au secours de son fidèle.

En fait, quand un psaume donne une indication de ce genre, il ne prétend pas que ce texte tel quel est sorti de la bouche ou de la plume de David ; mais que le peuple d'Israël tout entier a connu des situations analogues à celle de David. A plusieurs reprises, au cours de son histoire, il a été menacé de la destruction totale. Au moment de l'Exil, par exemple, tout portait à croire que ce petit peuple serait bientôt rayé de la carte du monde : à vues humaines, cela ne faisait aucun doute. Et alors il a poussé ce double cri : l'appel au secours, d'abord: « Par ton Nom, Dieu, sauve-moi, par ta puissance, rends-moi justice » ; dire « Par ton NOM sauve-moi », c'est invoquer l'Alliance de Dieu : car c'est précisément là, dans l'Alliance, au Sinaï, que Dieu a révélé son NOM à son peuple. C'est vraiment l'argument le plus fort de sa prière : la fidélité de Dieu à son propre choix, à sa promesse. C'est Dieu qui a choisi ce petit peuple, qui a envoyé Moïse à sa tête pour le libérer et qui, ensuite, a proposé son Alliance ; tous seuls, on n'y aurait pas pensé.

David non plus, n'avait rien demandé ; c'est Dieu qui avait envoyé le prophète Samuel choisir David parmi tous les fils de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vingt-sixième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Nombres 11, 25-29

- 25 **Le SEIGNEUR descendit dans la nuée pour s'entretenir avec Moïse. Il prit une part de l'esprit qui reposait sur celui-ci, et le mit sur les soixante-dix anciens du peuple. Dès que l'esprit reposa sur eux, ils se mirent à prophétiser, mais cela ne dura pas.**
- 26 **Or, deux hommes étaient restés dans le camp ; l'un s'appelait Eldad, et l'autre Médad. L'esprit reposa sur eux ; bien que n'étant pas venus à la tente de la Rencontre, ils comptaient parmi les anciens qui avaient été choisis, et c'est dans le camp qu'ils se mirent à prophétiser.**
- 27 **Un jeune homme courut annoncer à Moïse : « Eldad et Médad prophétisent dans le camp ! »**
- 28 **Josué, fils de Noun, serviteur de Moïse depuis sa jeunesse, prit la parole : « Moïse, mon maître, arrête-les ! »**
- 29 **Mais Moïse lui dit : « Serais-tu jaloux pour moi ? Ah ! Si le SEIGNEUR pouvait mettre son esprit sur eux, pour faire de tout son peuple un peuple de prophètes ! »**

Nous sommes au chapitre 11 du livre des Nombres ; les dix premiers chapitres ont raconté l'organisation du peuple durant sa vie dans le désert du Sinaï ; ce chapitre 11 raconte deux choses : d'abord une crise énorme qui a secoué le peuple et puis la vague de découragement qui a bien failli submerger Moïse. La crise vient des difficultés de la vie au désert : on ne meurt pas de faim, puisque la manne tombe du ciel chaque matin ; mais on a vite fait d'oublier que cette manne est un cadeau du ciel, justement, et on trouve qu'elle manque d'originalité à la longue :

« Nous nous rappelons le poisson que nous mangions pour rien en Egypte, les concombres, les pastèques, les poireaux, les oignons, l'ail. Tandis que, maintenant, notre vie s'étiole ; plus rien de tout cela ! Nous ne voyons plus que la manne » (Nb 11, 5-6).

C'est de là que vient le découragement de Moïse ; en entendant le peuple faire la fine bouche, il est tenté de tout laisser tomber. Comment pourrait-il entraîner un peuple aussi récalcitrant sur la route pleine d'embûches de la Terre Promise ? Il a bien l'impression d'être le seul à y croire. « Moïse entendit le peuple qui pleurait, groupé par clans, chacun à l'entrée de sa tente. Le SEIGNEUR s'enflamma d'une vive colère et Moïse prit mal la chose Pourquoi m'imposes-tu le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple ? Moi qui l'ai mis au monde ?... Tu veux que je porte ce peuple sur mon cœur, comme une nourrice porte un petit enfant ?... Où trouverais-je de la viande pour donner à tout ce peuple ?... Je ne peux plus, à moi seul, porter tout ce peuple ; il est trop lourd pour moi... Fais-moi plutôt mourir... Que je n'aie plus à subir mon triste sort » (Nb 11, 10-15).

La réponse du Seigneur est double : premièrement, il dit à Moïse, si la tâche est trop lourde, il ne faut pas rester tout seul ; et il lui propose de lui donner des collaborateurs, c'est notre texte d'aujourd'hui ; deuxièmement, il lui promet de la viande pour tout le peuple. Mais Moïse était vraiment découragé, au point de douter que Dieu soit capable de nourrir autant de monde ! Ce à quoi Dieu répond « Crois-tu que j'aie le bras trop court ? Tu vas voir maintenant si ma parole se réalise ou non pour toi » (Nb 11, 23). Le passage que nous lisons aujourd'hui est donc le moment où Dieu donne des collaborateurs à Moïse. Cela se passe en deux temps : c'est Moïse qui doit les choisir,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coupe-le.

**Il vaut mieux entrer estropié dans la vie éternelle
que d'être jeté avec tes deux pieds dans la géhenne.**

**47 Si ton oeil t'entraîne au péché,
arrache-le.**

**Il vaut mieux entrer borgne dans le royaume de Dieu
que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne,**

**48 là où le ver ne meurt pas
et où le feu ne s'éteint pas. »**

Ce discours de Jésus à Capharnaüm s'achèvera quelques versets plus bas avec cette recommandation « Soyez en paix les uns avec les autres. » C'est peut-être ce qui commande tout l'ensemble de ces paroles de Jésus, à première vue un peu disparates. Ils sont là tous les douze, et Marc précise bien que c'est à eux que ce discours s'adresse. La question posée par Jean, le « fils du tonnerre » comme Jésus les avait surnommés, lui et son frère, s'explique si l'on se rappelle le récit de l'institution de ce groupe des douze, justement : « Jésus monte dans la montagne et il appelle ceux qu'il voulait. Ils vinrent à lui et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons. Il établit les douze : Pierre - c'est le surnom qu'il a donné à Simon -, Jacques, le fils de Zébédée, et Jean, le frère de Jacques - et il leur donna le surnom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre -, André, Philippe, Barthélémy, Matthieu, Thomas, Jacques, le fils d'Alphée, Thaddée et Simon le Zélote, et Judas Iscariot, celui-là même qui le livra » (Mc 3, 13-19).

Ce groupe est donc bien délimité et a conscience d'avoir reçu le pouvoir de chasser les démons en raison d'un lien très fort et particulier avec Jésus. Pas étonnant qu'ils réagissent aux prétentions de ceux qui, sans faire partie de ce petit groupe d'élite, osent chasser les démons en son nom. Jean a exactement la réaction de Josué dans la Première lecture, une réaction

d'exclusion.

Josué, lui, était au service de Moïse depuis sa plus tendre enfance ; et quand Moïse s'était choisi un groupe de soixante-dix collaborateurs, deux d'entre eux, Eldad et Medad, avaient manqué à l'appel. Josué ne pouvait pas admettre que ces hommes choisis par Moïse mais qui n'avaient pas répondu à sa convocation puissent agir eux aussi sous l'impulsion de l'esprit. Et Moïse au contraire s'était réjoui et avait reproché à Josué cette forme de jalousie. De la même manière, Jésus interdit aux Douze cet esprit d'exclusive ; quand Jean lui dit « Nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom sans faire partie de notre groupe, nous avons cherché à l'en empêcher », Jésus intervient très fermement : « Ne l'empêchez pas »

On a très certainement là une preuve de l'extraordinaire paix intérieure qui l'habite : il ne prétend pas tout maîtriser ; il constate le bien qui est fait ; et il admet que quelqu'un puisse faire un miracle en son nom, bien que n'appartenant pas au groupe qu'il a lui-même choisi. En quelque sorte, sa mission lui échappe, il la partage avec des gens qu'il ne connaît même pas. Et il invite du coup ses disciples à ouvrir la porte : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. » Manière de leur dire « il y a des gens qui sont des nôtres même s'ils ne sont pas sur vos listes. » On a peut-être là une illustration d'une autre phrase de Jésus « On reconnaît l'arbre à ses fruits » (Mt 7, 20). « Supposez qu'un arbre soit bon, son fruit sera bon ; supposez-le malade, son fruit sera malade : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre » (Mt 12, 33). Et il en tire les conséquences : « Tout arbre qui ne produit pas un bon fruit, on le coupe et on le jette au feu » (Mt 7, 19).

Curieusement, cette comparaison ne se trouve pas dans

l'évangile de Marc, mais notre texte d'aujourd'hui dit exactement la même chose ; et du coup nous comprenons le lien entre les divers propos de Jésus qui nous apparaissaient disparates tout à l'heure. Première partie : il y a de bons fruits à l'extérieur de la communauté ; c'est donc qu'il y a de bons arbres même à l'extérieur de la communauté ; « Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau parce que vous appartenez au Christ, en vérité je vous le déclare, il ne perdra pas sa récompense. » A l'inverse, il y a de mauvais fruits à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté, (on aura remarqué la répétition du mot « quiconque ») ; cela veut dire qu'il y a de mauvais arbres à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté ; et Jésus en tire la conclusion : tout comme il faut se résoudre à couper l'arbre malade, il faut résolument supprimer tout ce qui peut se révéler cause de danger pour la vie de la communauté.

« Si ta main t'entraîne au péché, coupe-la. Si ton pied t'entraîne au péché, coupe-le. Si ton oeil t'entraîne au péché, arrache-le. Il vaut mieux entrer manchot, estropié, borgne dans le royaume de Dieu que d'être jeté tout entier dans la géhenne » On se rappelle que la Géhenne est le ravin qui entoure Jérusalem au Sud et à l'Ouest ; lieu où l'on brûlait les détritrus, il devait sa sinistre réputation au fait qu'il avait été également le lieu où l'on sacrifiait des enfants (au temps des rois Achaz et Manassé) ; cette pratique était totalement désapprouvée par les prophètes, si bien que la Géhenne était devenue le symbole de l'horreur absolue. Les prophètes localisaient dans la Géhenne le châtement des impies au Jour du Jugement de Dieu.

Il est bien évident que Jésus ne conseille à personne de se mutiler : mais par ces phrases si violentes, il veut nous faire découvrir la gravité de ce qui est en jeu ici, à savoir la cohésion

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couronnes de gloire et d'honneur ; tu le fais régner sur les œuvres de tes mains ; tu as mis sous ses pieds toutes choses. » Le croyant qui a composé ce psaume n'aurait pas su nommer Jésus de Nazareth, évidemment ; il relisait tout simplement le livre de la Genèse et s'émerveillait de la vocation de l'homme, appelé par Dieu à régner sur l'ensemble de la création. Vocation pas encore réalisée, loin s'en faut, et c'est pourquoi l'humanité attend son salut.

A l'époque du Christ, puisque l'humanité semblait définitivement incapable de réaliser cette vocation, on avait pris l'habitude d'appliquer ce psaume 8 au Messie ; c'est ce que fait l'auteur de la lettre aux Hébreux.

Et voilà le deuxième point : pour les Chrétiens, Jésus est bien le Messie, le sauveur que nous attendions. Car il est celui qui fait entrer l'humanité dans cette gloire et cet honneur qui sont sa vocation.

Reste le troisième point : comment est-il ce Messie ? ce sauveur attendu ? c'est par sa mort sur la croix que Jésus apporte le salut à l'humanité. Là encore, nous devinons à travers ces lignes les difficultés des premiers Chrétiens : comment comprendre le mystère de Jésus ? C'est pourtant l'une des très fortes insistances du Nouveau Testament dans son ensemble : non seulement, la croix du Christ est inséparable de sa gloire, mais plus encore le chemin de la gloire passe par la croix.

Une fois de plus, nous sommes en plein dans le mystère du dessein de Dieu ; cette question résonne très souvent dans le Nouveau Testament : pourquoi fallait-il ? Pourquoi la croix ? Pourquoi la souffrance et la mort ? La réponse, les textes du Nouveau Testament la donnent chacun à leur manière, mais on peut l'exprimer de la manière suivante : l'humanité sera sauvée

quand elle connaîtra pleinement son Dieu et pourra entrer en dialogue avec lui. Pour que l'humanité connaisse pleinement son Dieu, il faut qu'elle sache qu'il est amour. Et la plus grande preuve d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Alors oui, la révélation de Dieu passait par la croix.

Il restait encore une question à résoudre pour l'auteur de la lettre aux Hébreux : il s'adressait à d'anciens Juifs devenus Chrétiens ; pour eux, une question restait sans réponse : vous dites que Jésus de Nazareth est le Messie, mais comment peut-il être le Messie, lui qui n'était pas prêtre ? Car au temps du Christ, puisqu'il n'y avait plus de roi, certains attendaient un Messie qui serait prêtre. Or, une chose est sûre, Jésus était un laïc. Dans ce contexte, l'auteur de la lettre aux Hébreux a un objectif bien précis : démontrer que Jésus est prêtre à sa manière, et qu'il l'est même de la seule manière valable !

Jésus peut-il être considéré comme grand prêtre ? Il n'a jamais été ordonné prêtre, que l'on sache, il n'a jamais été « mené à sa perfection », comme on disait à l'époque. Evidemment, l'expression « mener à la perfection » nous surprend ; le Christ n'était-il donc pas parfait ? En réalité, c'est un terme technique de la consécration du grand prêtre, il veut dire « introniser comme grand prêtre. »

Vous dites que Jésus n'a pas été ordonné prêtre ? Si, répond l'auteur de la lettre aux Hébreux, c'est sa mort sur la croix qui a été son intronisation comme prêtre.

La « perfection » du Christ, c'est-à-dire son intronisation comme grand prêtre, ce n'est pas la souffrance de la passion et de la croix pour elle-même, c'est son amour universel qui lui fait partager la condition de tout homme jusqu'à la souffrance et la mort. La croix ne sépare pas le Christ des autres hommes, au

contraire, elle traduit sa parfaite solidarité avec eux.

Nous pouvons bien rendre grâce, nous dit l'auteur : « Si donc il a fait l'expérience de la mort, c'est, par grâce de Dieu, pour le salut de tous. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

démuni dans l'intelligence du droit et des lois. Du reste, quelqu'un fût-il parfait parmi les fils des hommes, sans la Sagesse qui vient de toi, il sera compté pour rien » (Sg 9, 1 - 6).

Voilà quelqu'un qui connaissait la vraie mesure de ses jours ! Quelqu'un qui avait su reconnaître l'œuvre de Dieu, sa splendeur « Fais connaître ton œuvre à tes serviteurs, et ta splendeur à tes fils. » Et c'est le secret de son bonheur. La vraie sagesse, c'est d'être à notre place, toute petite devant Dieu ; face à lui, nous, nous ne sommes rien rien qu'un peu de poussière dans sa main. Et c'est quand l'homme se reconnaît pour ce qu'il est, qu'il peut être heureux, qu'il peut être rassasié de l'amour de Dieu chaque matin, qu'il peut passer sa vie dans la joie et les chants. « Rassasie-nous de ton amour au matin, que nous passions nos jours dans la joie et les chants. Car, dans la Bible, la conscience de la petitesse de l'homme n'est jamais humiliante puisqu'on est dans la main de Dieu : c'est une petitesse confiante, filiale, sûre de l'amour du Père. Un autre verset de ce même psaume nous fait demander : « Que vienne sur nous la douceur du SEIGNEUR notre Dieu. »

Le psalmiste qui a composé cette prière au retour de l'Exil a dédié son psaume à Moïse. Si vous vous reportez à votre Bible, vous verrez que le verset 1 précise : « Prière de Moïse, l'homme de Dieu. » Effectivement, on imagine bien que Moïse a eu de nombreuses occasions de méditer sur le manque de sagesse de ce peuple qu'il conduisait sur la route du Sinaï. Un jour, découragé, il a dit « Depuis le jour où vous êtes sortis d'Égypte, jusqu'à votre arrivée ici (c'est-à-dire aux portes de la Terre Promise), vous n'avez pas cessé d'être en révolte contre le SEIGNEUR » (Dt 9, 7). Et on sait bien que le récit de la faute d'Adam au Paradis terrestre s'est justement inspiré de l'expérience du désert et de la tentation toujours renaissante

d'oublier la grandeur de Dieu et la vraie mesure de notre petitesse.

La dernière phrase du psaume est superbe « Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains » : il s'agit peut-être de l'œuvre entreprise avec tant de difficultés au retour de l'Exil, c'est-à-dire la reconstruction du Temple de Jérusalem, au milieu d'oppositions de toute sorte. Mais, plus généralement, elle dit bien l'œuvre commune de Dieu et de l'homme : l'homme agit véritablement, il œuvre dans la création, et c'est Dieu qui donne à l'œuvre humaine sa solidité, son efficacité.

A l'inverse, la conséquence du péché d'Adam, c'était un labeur ingrat et pénible... Mais alors, nous pouvons nous poser une question : chaque fois que nos efforts pour faire avancer le Royaume nous paraissent trop pénibles, est-ce que ce ne serait pas tout simplement que nous avons oublié « la vraie mesure de nos jours », comme dit le psaume, c'est-à-dire que nous avons oublié de remettre notre petitesse dans la main de Dieu ?

Deuxième lecture

Hébreux 4, 12-13

- 12 Elle est vivante, la parole de Dieu,
énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ;
elle pénètre au plus profond de l'âme,
jusqu'aux jointures et jusqu'aux moelles ;
elle juge des intentions et des pensées du cœur.
Pas une créature n'échappe à ses yeux,
- 13 tout est nu devant elle, dominé par son regard ;
nous aurons à lui rendre des comptes.

Nul n'est prophète en son pays : c'est bien connu. Pourquoi ? Parce qu'un prophète, inévitablement, dérange. Vous connaissez l'histoire de Jérémie qui a passé sa vie à essayer d'ouvrir les yeux de ses contemporains, sans beaucoup de succès apparemment. Un jour il décida de mettre par écrit toutes les paroles que le Seigneur lui avait dites depuis bien des années, dans l'espoir que l'accumulation des mises en garde réveillerait la conscience du roi et du peuple (Jr 36). Il fit donc venir son secrétaire Baruch et lui dicta tous les oracles qu'il avait reçus de Dieu pour qu'il les écrive sur un rouleau. Après quoi, Baruch se rendit au Temple de Jérusalem, un jour de fête, au moment de la prière, et fit la lecture intégrale du rouleau des paroles de Jérémie à tous les fidèles.

Il lui fallut sûrement du courage, mais il était plein d'espoir ; Jérémie avait dit « Il se pourrait que les gens t'écoutent, que leur supplication jaillisse devant le SEIGNEUR et que chacun se convertisse de sa mauvaise conduite » (Jr 36, 7). Or le fils d'un des ministres du roi Yoyaqîm assistait à cette lecture ; le cœur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

spécialement celle infligée par les hommes, la persécution, on peut réagir par le durcissement (haine pour haine), ou par l'amour et le pardon.

Encore aujourd'hui, que ce soit dans des contextes de maladie, ou de violence, nous voyons des hommes, des femmes, des enfants qui savent faire de leur souffrance un chemin de lumière. On pourrait appeler cela le miracle du retournement ! De tout mal, Dieu peut nous aider à faire sortir un bien ! Voilà la merveille, la puissance de l'amour de Dieu.

Troisièmement, vous pouvez contribuer à l'œuvre de Dieu : vous pouvez en faire un « sacrifice d'expiation. » Malheureusement, ici, nous sommes gênés par la dérive du vocabulaire au cours des siècles, et toujours tentés d'imaginer un marchandage. Or, il n'est pas question de marchandage avec Dieu. Initialement, dans le livre du Lévitique, d'où nous vient cette expression, le « sacrifice d'expiation » a un sens très particulier. Comme tout sacrifice, c'est un geste accompli pour entrer en contact avec Dieu. L'expiation, c'est l'acte de Dieu (et non de l'homme) : c'est tout simplement son absolution. *Lorsqu'on accomplissait un sacrifice d'expiation, on se savait pardonnés et on pouvait changer de vie.*

Isaïe dit donc à ses contemporains : Cette souffrance que les hommes vous ont infligée, vous pouvez en faire un moyen de salut pour eux ; Dieu accepte, agrée votre attitude intérieure d'offrande comme un sacrifice et il pardonne à tous, y compris vos bourreaux. Le verbe « plaire » employé dans la première phrase (Broyé par la souffrance, le Serviteur a plu au SEIGNEUR ; verset 10) a plusieurs sens, dont celui-là. On peut traduire « Dieu l'a agréé. » Alors, si vous vivez la persécution dans un esprit d'offrande, d'amour et de confiance en Dieu, elle

deviendra un moyen de salut, car Dieu agrée votre attitude comme un sacrifice d'expiation. Il est vrai que vous n'êtes pas en train d'accomplir un sacrifice au Temple de Jérusalem selon les rites traditionnels, mais, dans sa miséricorde pour tous les hommes, Dieu accueille votre attitude intérieure d'offrande et de pardon comme un sacrifice d'expiation.

C'est bien ce qui est dit ici par Isaïe au sujet du Serviteur : broyé par la haine des hommes, le Juste a répondu par le silence et le pardon. Dieu a permis que ce pardon soit le salut des bourreaux ! Que ce pardon convertisse le cœur des bourreaux parce qu'ils se sont ouverts à l'absolution offerte par Dieu.

Alors Isaïe délivre le message le plus important de sa prophétie : « *Par lui (par le serviteur), s'accomplira la volonté du Seigneur* » ; c'est la phrase centrale de ce texte ; cette volonté de Dieu, Isaïe le sait bien, comme déjà Moïse le savait avant lui, c'est de sauver l'humanité, de la libérer de toutes ses chaînes ; et la pire de nos chaînes, c'est la haine, la violence, la jalousie qui rongent notre cœur. Cette volonté de Dieu, c'est donc tout simplement que l'humanité redécouvre la paix ; or cela peut se réaliser grâce aux serviteurs de Dieu. C'est ce que dit Isaïe ; « *Si le Serviteur fait de sa vie un sacrifice d'expiation... par lui s'accomplira la volonté du Seigneur.* » A partir de ce pardon accordé par Dieu, tous les pécheurs, délivrés de leur culpabilité, peuvent entamer une nouvelle vie. Devant l'attitude du Serviteur, le cœur des bourreaux s'attendrira. « *Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés.* » Ce qu'Isaïe dit ici, c'est que le salut des bourreaux est dans les mains de leurs victimes. Car seul le pardon accordé par la victime peut convertir son bourreau.

Compléments :

Quelques siècles plus tard, le prophète Zacharie s'inscrivait dans la même ligne : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé... Ce jour-là, une source jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem en remède au péché et à la souillure » (Za 12, 10 ; 13, 1).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus. » Cette pièce d'argent pesait environ sept grammes, (c'était le franc symbolique, en quelque sorte), et Moïse précisait bien que ce devait être la même chose pour tout le monde, riches ou pauvres, car toutes les vies ont la même valeur aux yeux de Dieu (Ex 30, 16).

- « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie » : le rapprochement avec la Première lecture s'impose : la figure du Serviteur annoncée par Isaïe a été pour les premiers Chrétiens la seule manière de comprendre l'incompréhensible : le roi du monde humilié au lieu d'être couronné.

- On peut penser que, très certainement, cet épisode et la réponse de Jésus devaient trouver un écho dans la communauté pour laquelle Marc a rédigé son évangile : car, pour elle, la persécution était déjà une réalité. Et au long des siècles, cette phrase de Jésus se répercute encore : l'œuvre de libération de l'humanité n'est pas terminée ; elle nécessitera encore d'autres témoins, d'autres martyrs.

Trentième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Jérémie 31, 7-9

- 7** Ainsi parle le SEIGNEUR :
Poussez des cris de joie pour Jacob,
acclamez la première des nations !
Faites résonner vos louanges et criez tous :
« SEIGNEUR, sauve ton peuple,
le reste d'Israël ! »
- 8** Voici que je les fais revenir du pays du Nord,
et que je les rassemble des extrémités du monde.
Il y a même parmi eux l'aveugle et le boiteux,
la femme enceinte et la jeune accouchée ;
c'est une grande assemblée qui revient.
- 9** Ils étaient partis dans les larmes,
dans les consolations je les ramène ;
je vais les conduire aux eaux courantes
par un bon chemin où ils ne trébucheront pas.
Car je suis un père pour Israël,
Ephraïm est mon fils aîné.
(Parole du Seigneur).

Il faut croire que cela allait bien mal ! Il suffit d'entendre ce ton presque triomphal par avance pour deviner dans quel contexte épouvantable Jérémie a pris la parole ici. Car c'est une caractéristique des prophètes. Jérémie, comme tous les prophètes, tient deux langages : à l'heure de l'insouciance et de l'infidélité à la Loi, il a des paroles très sévères pour inviter ses compatriotes à la conversion. Il menace, il annonce la catastrophe imminente. A temps et à contre-temps, au risque de devenir insupportable et d'être persécuté, il met en garde, il invite à ouvrir les yeux, à revenir vers Dieu. Son message, c'est « vos bêtises vous mènent tout droit à la catastrophe ! » Mais, au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chefs des nations païennes se conduisent en maîtres et font sentir leur pouvoir... Il ne doit pas en être ainsi parmi vous » ; et il terminait par cette phrase étonnante et inquiétante à la fois : « Le Fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon (libération) pour la multitude. » Lui et ses disciples quittent Jéricho, suivis par toute une foule, nous dit Marc. Ils entament la dernière étape avant Jérusalem. Et voilà que Bartimée, le mendiant aveugle se met à crier : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi ! » Marc précise que beaucoup cherchent à le faire taire : effectivement, par les temps qui courent, les disciples et l'entourage de Jésus se passeraient de cette publicité : après ce que Jésus vient de leur dire, ce n'est pas le moment d'attirer l'attention.

Mais rien ne fait taire les appels au secours de Bartimée : « Il criait de plus belle Fils de David, aie pitié de moi ! » On ne peut pas savoir ce que recouvre exactement sa demande « aie pitié de moi. » Car on employait la même expression que ce soit pour mendier ou pour prier. Tant il est vrai que nos prières sont bien des demandes d'aumône que nous adressons à Dieu. Jésus l'entend et dit « Appelez-le » ; lui, c'est clair, a décidé de ne pas prendre de précautions. Cette fois, au lieu de rabrouer Bartimée, les proches de Jésus l'encouragent : « Confiance, lève-toi ; il t'appelle. » Est-ce cela qui décuple l'audace de Bartimée ? Cette fois, sa demande à Jésus est sans ambiguïté : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! » Immédiatement, sans faire un geste, Jésus lui répond « Va, ta foi t'a sauvé. » Et aussitôt l'aveugle recouvrira la vue. Quelques jours plus tard, Jésus fera à ses disciples toute une leçon sur la foi : « Ayez foi en Dieu. En vérité je vous le déclare, si quelqu'un dit à cette montagne : ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute pas en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrivera, cela lui sera accordé. C'est pourquoi je vous

déclare : tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé » (Mc 12, 22-24). Et une autre fois, déjà, il avait dit : « Tout est possible à celui qui croit » (Mc 9, 23).

Cette guérison miraculeuse d'un aveugle à ce moment précis résonne donc certainement comme une révélation de l'identité véritable de Jésus. C'est un aveugle, qui, le premier, sait ouvrir les yeux et appelle Jésus « Fils de David » (l'un des titres du Messie) ; et, (dans l'évangile de saint Marc), cette guérison est suivie aussitôt de l'entrée triomphale à Jérusalem, où Jésus est acclamé comme le Messie : « Béni soit celui qui vient au Nom du SEIGNEUR. Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre père. »

On est tentés de faire le rapprochement avec l'annonce de Jérémie que nous avons entendue en Première lecture : « Le SEIGNEUR sauve son peuple, le reste d'Israël... Il y a même parmi eux l'aveugle et le boiteux. » (Jr 31). D'autant plus que, à l'époque de Jésus, cette prophétie de Jérémie était considérée comme une annonce du Messie.

Chose curieuse, Jésus ne cherche pas à garder secret ce dernier miracle : dans le chapitre 8, Marc avait déjà raconté un miracle identique : c'était à Bethsaïde, en Galilée, juste avant la profession de foi de Pierre à Césarée. Mais alors Jésus n'avait autorisé ni l'aveugle guéri ni les disciples à lui faire la moindre publicité ; Marc précisait « Il leur commanda sévèrement de ne parler de lui à personne. » Parce qu'à cette phase de sa vie, on risquait encore de se méprendre sur son titre de messie : on ne rêvait que trop encore d'un messie glorieux, chassant l'occupant romain par la force.

Cette fois, au contraire, aux portes de Jérusalem, Jésus

accepte d'être reconnu pour ce qu'il est, le Messie, le fils de David. C'est la première fois que ce titre apparaît dans l'évangile de Marc. Car, désormais, les choses sont claires : Jésus lui-même s'est reconnu comme le Messie en se disant « Fils de l'homme » mais il a aussitôt précisé que ce serait à la manière d'un serviteur et non d'un maître. Cette guérison vient confirmer que Jésus est bien le Messie attendu. Il accomplit en sa personne ce que le prophète Isaïe disait du Serviteur de Dieu : « C'est moi le SEIGNEUR, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai tenu par la main, je t'ai mis en réserve et je t'ai destiné à être l'alliance du peuple, à être la lumière des nations, à ouvrir les yeux aveuglés, à tirer du cachot les prisonniers et de la maison d'arrêt, les habitants des ténèbres » (Is 42, 6 - 7).

Dans l'ambiance de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, les apôtres ont certainement repensé à plusieurs annonces du Messie dans l'Ancien Testament : dans un autre passage d'Isaïe, par exemple : « Alors, les yeux des aveugles verront et les oreilles des sourds s'ouvriront. Alors le boiteux bondira comme un cerf et la bouche du muet criera de joie » (Is 35, 5-6)... ou encore : « En ce jour-là, les sourds entendront la lecture du livre et, sortant de l'obscurité et des ténèbres, les yeux des aveugles verront. De plus en plus, les humbles se réjouiront dans le SEIGNEUR et les pauvres gens exulteront à cause du Saint d'Israël » (Is 29, 18-19).

Marc précise que l'aveugle s'est levé d'un bond pour venir près de Jésus. Lui, l'humble, s'est, le premier, réjoui dans le SEIGNEUR... Le pauvre, le mendiant, a exulté à cause du Saint d'Israël et est entré à sa suite dans Jérusalem.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chrétienne : la Résurrection et l'Eucharistie : « Jésus, lui, demeure éternellement... il vit pour toujours » (v. 24-25), c'est la Résurrection ; quant à l'Eucharistie, elle est évoquée par la référence au sacrifice de Jésus « s'offrant lui-même une fois pour toutes » (v. 27) ; on entend résonner ici les paroles du Christ au soir de son repas pascal : « Cette coupe est la Nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous » (Lc 22, 20).

Plus loin, l'auteur s'étendra longuement sur le sacrifice du Christ (10, 1-10 ; cf trente-troisième Dimanche Ordinaire B) ; rappelons seulement qu'aux yeux des Chrétiens, c'est la vie tout entière de Jésus (et non sa mort seule), donnée librement pour manifester jusqu'au bout l'amour du Père, qui constitue un « sacrifice » (agir sacré). Lorsque Jésus, au cours du repas pascal, a prononcé la phrase « Cette coupe est la Nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous », les disciples ne risquaient pas d'imaginer un sacrifice humain, ils savaient que « répandre son sang » voulait dire accepter de donner sa vie.

Le dernier verset pose une question : « Quand Dieu s'engage par serment, il désigne son Fils qu'il a pour toujours mené à sa perfection » ; je ne reviens pas sur le mot « perfection » : on sait qu'il désignait la consécration sacerdotale du grand prêtre ; mais de quel « serment » s'agit-il ? C'est une allusion au psaume 109/110 ; celui-ci avait certainement une grande importance à la fois pour les Juifs et pour les Chrétiens car il est cité à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament ; notre lettre aux Hébreux y revient souvent y compris dans ce chapitre 7. Donc pour pouvoir comprendre notre texte d'aujourd'hui, il faut avoir ce psaume présent à l'esprit ; voici quelques versets de ce psaume : « Oracle du SEIGNEUR (Dieu) à mon seigneur (le Messie) : Siège à ma droite, et je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône. De Sion, le SEIGNEUR te présente le sceptre de ta force : Domine

jusqu'au cœur de l'ennemi. Le jour où paraît ta puissance, tu es prince, éblouissant de sainteté : Comme la rosée qui naît de l'aurore, je t'ai engendré. Le SEIGNEUR l'a juré dans un serment irrévocable : Tu es prêtre à jamais selon l'ordre du roi Melchisédech. »

D'un bout à l'autre, il est question du futur Messie, le roi promis à la descendance de David (c'est à lui qu'est décerné le titre de seigneur). Le jour où il montera sur le trône, il siègera à la droite de Dieu, puisque le palais est au sud du temple (donc à droite si on est tourné vers l'est) ; et il entendra tous les souhaits de réussite que l'on prononcera sur lui, par exemple : « Domine jusqu'au cœur de l'ennemi. » D'ailleurs, sur les marches du trône, sont sculptées des têtes, celles des ennemis supposés : « je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône. » Jusque-là, rien de très nouveau, c'est le décalque d'une cérémonie de sacre ; la grande nouveauté tient dans le verset suivant : « Le SEIGNEUR l'a juré dans un serment irrévocable : Tu es prêtre à jamais selon l'ordre du roi Melchisédech. » Voilà donc un Messie, roi, descendant de David (donc de la tribu de Juda) qui porte en même temps le titre de prêtre ; chose impossible si l'on respecte la loi de Moïse (puisque les prêtres devaient obligatoirement être de la tribu de Lévi). On voit bien en quoi ce psaume éclairait la méditation des premiers Chrétiens issus du Judaïsme : pour eux, Jésus était ce Messie qui rassemblait sur sa personne les titres de roi et de prêtre ; c'est le sens de la phrase : « Quand Dieu s'engage par serment, il désigne son Fils. » Quant à nous, au matin de la Résurrection, nous pouvons bien lui dire cet autre verset du psaume 109/110 : « Le jour où paraît ta puissance, tu es prince, éblouissant de sainteté. »

Compléments :

Deuxième question posée par ce verset 28, « Dieu l'a pour toujours mené à la perfection » : notre auteur y tient puisqu'il y revient à trois reprises dans sa lettre : « Dieu a mené (le Christ) à l'accomplissement par des souffrances » (2, 10) ; « Tout Fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance, et conduit jusqu'à son propre accomplissement, il devint pour tous ceux qui lui obéissent cause de salut éternel » (5, 8-9). Et ici : « Dieu l'a pour toujours mené à la perfection. »

Jésus avait-il besoin d'être mené à sa perfection, au sens habituel du terme ? Certainement pas, puisqu'il vient d'être reconnu « saint, sans tache, sans aucune faute » (ici, v. 26). Mais le mot « perfection » employé ici en grec désignait la consécration sacerdotale du grand prêtre ; l'auteur poursuit son projet : prouver à des lecteurs d'origine juive que Jésus est vraiment le grand prêtre unique et définitif ; mais il n'a pas été « consacré » (on dirait aujourd'hui « ordonné »), lui dit-on ; si, répond l'auteur : sur la croix ; sa passion est le moment de sa consécration sacerdotale ; c'est là qu'il est devenu le médiateur entre Dieu et les hommes : d'où l'insistance sur la souffrance pour situer la Passion, et sur l'obéissance du Christ, totalement accordé à la volonté du Père, totalement consacré à sa mission, remis totalement à la disposition du projet de Dieu. Dans le même sens, Luc rapporte la phrase de Jésus, prêtre, intercesseur, sur la croix : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34) ; Matthieu, lui, note que le linceul dont Joseph d'Arimatie l'enveloppa après sa mort était en lin, comme la tunique des grands prêtres (Mt 27, 59). Ici, l'auteur en tire la conséquence : désormais, « Jésus est en mesure de sauver d'une manière définitive ceux qui s'avancent vers Dieu grâce à lui, car il vit pour toujours afin d'intercéder en leur faveur. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confiance pour tenir tête à Achab et Jézabel... la veuve qui prend le risque de se dépouiller du peu qui lui reste... L'un et l'autre sont dans la main de Dieu. L'un et l'autre seront comblés au-delà de leur attente.

Psaume 145 (146), 5-6a, 6c-7ab, 8bc-9a, 9b-10

- 5 **Heureux qui s'appuie sur le Dieu de Jacob,
qui met son espoir dans le SEIGNEUR son Dieu,**
- 6 **lui qui a fait le ciel et la terre.
Il garde à jamais sa fidélité,**
- 7 **il fait justice aux opprimés ;
aux affamés il donne le pain.**
- 8 **Le SEIGNEUR redresse les accablés,
le SEIGNEUR aime les justes.**
- 9 **Le SEIGNEUR protège l'étranger,
Il soutient la veuve et l'orphelin.**
- 10 **D'âge en âge, le SEIGNEUR régnera :
ton Dieu, ô Sion, pour toujours !**

« Le SEIGNEUR fait justice aux opprimés... accablés... affamés... » Lorsque le peuple d'Israël chante ce psaume, c'est sa propre histoire qu'il raconte. Et il rend grâce pour la protection indéfectible de Dieu ; « opprimés, accablés, affamés », il a connu toutes ces situations : l'oppression en Egypte, pour commencer, dont Dieu l'a délivré « à main forte et à bras étendu » comme ils disent ; et, plus tard, l'oppression à Babylone et, là encore, Dieu est intervenu. Et ce psaume, d'ailleurs, a été écrit après le retour de l'Exil à Babylone, peut-être pour la dédicace du Temple restauré. Le Temple avait été détruit en 587 av. JC par les troupes du roi de Babylone, Nabuchodonosor. Cinquante ans plus tard (en 538 av. JC), quand Cyrus, roi de Perse, a vaincu Babylone à son tour, il a autorisé les Juifs, qui étaient esclaves à

Babylone, à rentrer en Israël et à reconstruire leur Temple. La dédicace de ce Temple rebâti a été célébrée dans la joie et dans la ferveur. Le livre d'Esdras raconte : « Les fils d'Israël, les prêtres, les lévites et le reste des déportés firent dans la joie la Dédicace de cette Maison de Dieu » (Esd 6, 16).

Ce psaume est donc tout imprégné de la joie du retour au pays. Une fois de plus, Dieu vient de prouver sa fidélité à son Alliance : il a libéré son peuple, il a agi comme son plus proche parent, son vengeur, son « racheteur », comme dit la Bible. Quand Israël relit son histoire, il peut témoigner que Dieu l'a accompagné tout au long de sa lutte pour la liberté : « Le SEIGNEUR fait justice aux opprimés, Le SEIGNEUR redresse les accablés. »

Israël a connu la faim, aussi, dans le désert, pendant l'Exode, et Dieu a envoyé la manne et les cailles pour sa nourriture : « Aux affamés, il donne le pain. » Et, peu à peu, on a découvert ce Dieu qui, systématiquement, prend parti pour le redressement des accablés et pour la guérison des aveugles, pour le relèvement des petits de toute sorte.

Ils sont ces aveugles, encore, à qui Dieu ouvre les yeux, à qui Dieu se révèle progressivement, par ses prophètes, depuis des siècles ; ils sont ces accablés que Dieu redresse inlassablement, que Dieu fait tenir debout ; ils sont ce peuple en quête de justice que Dieu guide ; (« Dieu aime les justes »).

C'est donc un chant de reconnaissance qu'ils chantent ici : « Le SEIGNEUR fait justice aux opprimés / Aux affamés, il donne le pain / Le SEIGNEUR ouvre les yeux des aveugles / Le SEIGNEUR redresse les accablés / Le SEIGNEUR aime les justes / Le SEIGNEUR protège l'étranger / il soutient la veuve et l'orphelin. Ton Dieu, ô Sion, pour toujours. »

Vous avez remarqué l'insistance sur le nom « SEIGNEUR » : ici, il traduit le fameux NOM de Dieu, le NOM révélé à Moïse au Buisson ardent : les quatre lettres « YHVH » qui disent la présence permanente, agissante, libérante, de Dieu à chaque instant de la vie de son peuple.

Je reprends la dernière ligne d'aujourd'hui, « Ton Dieu, ô Sion, pour toujours. » « Le SEIGNEUR est ton Dieu » : dans la Bible, l'expression « mon Dieu » (ou « ton Dieu ») est toujours un rappel de l'Alliance, de toute l'aventure étonnante de l'Alliance entre Dieu et son peuple choisi : Alliance à laquelle Dieu n'a jamais failli.

« Ton Dieu pour toujours » : tout d'abord, une fois de plus, je remarque que la prière d'Israël est tendue vers l'avenir ; elle n'évoque le passé que pour fortifier son attente, son espérance. Et d'ailleurs quand Dieu avait dit son nom à Moïse, il l'avait dit de deux manières : ce fameux nom, imprononçable en quatre lettres, YHVH que nous retrouvons souvent dans la Bible, et en particulier dans ce psaume, et que nous traduisons « le SEIGNEUR » ; mais aussi, et d'ailleurs il avait commencé par là, il avait donné une formule plus développée, « Ehiè asher ehiè » qui se traduit en français à la fois par un présent « Je suis qui je suis » et par un futur « Je serai qui je serai. » Manière de dire sa présence permanente et pour toujours auprès de son peuple.

Ensuite, l'insistance sur le futur, « pour toujours » vise également à fortifier l'engagement du peuple. Il est bien utile de se répéter ce psaume non seulement pour reconnaître la simple vérité de l'œuvre de Dieu en faveur de son Peuple, mais aussi pour se donner une ligne de conduite : car, en définitive, cet inventaire est aussi un programme de vie : si Dieu a agi ainsi envers Israël, celui-ci se sent tenu d'en faire autant pour les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trompent pas. Ils savent bien, eux, que le livre de Daniel qu'ils ont entre les mains les concerne, eux, dans l'immédiat. Et c'est d'abord de cela qu'ils ont besoin.

Ce « temps de détresse, comme il n'y en a jamais eu », c'est ce qu'ils vivent en ce moment et qui dépasse en horreur tout ce qu'on avait déjà vécu. Depuis les grandes conquêtes d'Alexandre le Grand, on est sous occupation grecque ; Alexandre et ses premiers successeurs se montraient libéraux à l'égard des populations des pays occupés, mais le temps a passé depuis Alexandre ; et son lointain successeur au pouvoir en Palestine, à l'époque du livre de Daniel, c'est-à-dire vers 170 av. JC, est un certain Antiochus Epiphane tristement célèbre dans la mémoire juive.

Son nom était d'ailleurs tout un programme : il s'appelait Antiochus IV et il se faisait appeler « Epiphane », ce qui, en toute modestie, signifie « Dieu manifesté » ; mais il était tellement détesté qu'à Antioche, sa capitale, on l'appelait « Epimane », ce qui veut dire le « cinglé » (le mégalomane).

Antiochus se livre à une effroyable persécution : il interdit toute pratique de la religion juive et exige qu'on lui rende à lui les honneurs qu'on rendait jusqu'ici à Dieu ; c'est lui, désormais, qui est le centre du Temple et de la vie religieuse ; pour les Juifs, le choix est clair : il faut se soumettre ou bien rester fidèle à sa foi, et, dans ce cas, affronter la torture et la mort. Et en férocité, Antiochus s'y connaît. Comme toujours dans ces cas-là, on verra les deux attitudes : certains plieront, l'épreuve est trop dure ; mais de nombreux Juifs ont choisi la fidélité et l'ont payé de leur vie. Pour rester fidèles à la foi de leurs pères, à l'Alliance de Dieu tout simplement. La parole de réconfort s'adresse donc à tous ceux qui sont affrontés à

l'horrible cas de conscience ;

Daniel leur dit en substance : Michel, le chef des Anges, veille sur vous... apparemment, sur terre, ce que vous voyez, mes amis, ce que vous vivez, c'est l'échec, la mort des meilleurs, l'horreur... la victoire de ceux qui sèment le mal et la terreur. Mais, en finale, vous êtes les grands vainqueurs ! Le combat se déroule à la fois sur terre et au ciel : vous, vous ne voyez que ce qui se passe sur la terre, mais au ciel, dites-vous bien, les armées célestes ont déjà gagné la victoire pour vous.

« En ce temps-là se lèvera Michel, le chef des anges, celui qui veille sur ton peuple. Car ce sera un temps de détresse comme il n'y en a jamais eu depuis que les nations existent. Mais en ce temps-là viendra le salut de ton peuple, de tous ceux dont le nom se trouvera dans le livre de Dieu. » Il faut bien entendre le mot « car » ; une fois de plus, le prophète est celui qui rappelle au peuple que Dieu est tout proche de ceux qui sont dans la détresse. C'est une caractéristique du livre de Daniel de représenter l'histoire humaine et ici du peuple de l'Alliance, comme un gigantesque combat : un combat dont on connaît déjà le vainqueur.

Voilà donc le message de réconfort de Daniel pour les vivants. Mais il y a tous ceux qui sont morts dans cette tourmente : ils ont fait le sacrifice de leur vie pour ne pas trahir le Dieu vivant... Paradoxe !... Alors, pour Daniel, cela devient une évidence : Dieu ne peut pas abandonner éternellement ceux qui ont accepté de mourir pour lui. Ils sont morts, c'est vrai, mais ils ressusciteront. Et voilà une nouvelle conquête de la révélation : il revient à Daniel l'honneur d'avoir le premier percé cette lumière extraordinaire de la foi. Après deux mille ans de Christianisme, le mot « Résurrection » fait partie de notre

vocabulaire habituel. Mais il n'en avait jamais été question jusque-là. Comme toujours, il faut nous replacer dans la longue histoire de la pédagogie biblique et du développement progressif de la foi d'Israël. Pendant des siècles, la question de la résurrection individuelle ne s'est même pas posée : on s'intéressait au peuple et non à l'individu, au présent et à l'avenir du peuple, mais pas au lendemain de l'individu. D'où l'importance qu'un homme attachait à sa descendance puisque le seul avenir imaginable était dans les enfants.

Pour croire à la résurrection individuelle, il faut combiner deux éléments : premièrement, s'intéresser au sort de l'individu pour lui-même (et pas seulement du peuple) ; deuxièmement, croire en un Dieu fidèle qui ne vous abandonne pas à la mort. Sur le premier point, l'intérêt pour le sort de l'individu n'est apparu que progressivement dans l'histoire d'Israël ; cela a été une conquête, un progrès très tardif. Vous savez bien que la notion de responsabilité individuelle date seulement de l'Exil. Sur le deuxième point, la foi dans la fidélité de Dieu ne pouvait venir que de l'expérience, et donc progressivement elle aussi. La certitude que Dieu s'intéresse à l'homme, et ne lui veut que du bien, et que donc il ne l'abandonne jamais, s'est développée au rythme des événements concrets de l'histoire du peuple élu. C'est l'expérience historique de l'Alliance qui a nourri la foi d'Israël. Un jour, on a fini par comprendre que le Dieu qui veut l'homme libre de toute servitude ne peut le laisser dans les chaînes de la mort. Peu à peu cette évidence est apparue au grand jour : et elle a éclaté précisément le jour où des croyants ont été à ce point fidèles au Dieu vivant qu'ils ont sacrifié leur vie pour lui. Si bien que, paradoxalement, c'est leur mort qui a été pour leurs frères la source de la foi dans la vie éternelle. « Les sages brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révélation du mystère de Dieu ne vise jamais à terrifier les hommes, mais au contraire à leur permettre d'aborder tous les bouleversements de l'histoire en soulevant le coin du voile pour garder l'espérance.

Chaque fois que les prophètes de l'Ancien Testament veulent annoncer le Grand jour de Dieu, sa victoire définitive contre toutes les forces du mal, on retrouve ce même langage, ces mêmes images. Par exemple, le prophète Joël : « La terre frémit, le ciel est ébranlé ; le soleil et la lune s'obscurcissent et les étoiles retirent leur clarté, tandis que le SEIGNEUR donne de la voix à la tête de son armée. Ses bataillons sont très nombreux : puissant est l'exécuteur de sa parole. Grand est le jour du SEIGNEUR, redoutable à l'extrême : qui peut le supporter ? » (Jl 2, 10-11). Ou encore : « Je répandrai mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens auront des visions. Même sur les serviteurs et sur les servantes, en ce temps-là, je répandrai mon Esprit. Je placerai des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu, des colonnes de fumée. Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang à l'avènement du jour du SEIGNEUR, grandiose et redoutable. Alors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Jl 3, 1-5). Et au chapitre 4 : « Le soleil et la lune s'obscurcissent, les étoiles retirent leur clarté... Le SEIGNEUR rugit de Sion, de Jérusalem il donne de la voix : alors les cieux et la terre sont ébranlés mais le SEIGNEUR est un abri pour son peuple, un refuge pour les fils d'Israël » (Jl 4, 15-16).

Tous ces textes ont un point commun : ils ne sont pas faits pour inquiéter, au contraire, puisqu'ils annoncent la victoire du Dieu d'amour. Le chamboulement cosmique qu'ils décrivent complaisamment n'est qu'une image du renversement complet de la situation ; le message, c'est « Dieu aura le dernier mot. »

Le mal sera définitivement détruit ; par exemple Isaïe emploie les mêmes images pour annoncer le jugement de Dieu : « les étoiles du ciel et leurs constellations ne feront plus briller leur lumière. Dès son lever, le soleil sera obscur et la lune ne donnera plus sa clarté. Je punirai le monde pour sa méchanceté, les impies pour leurs crimes » (Is 13, 10) ; c'est le même Isaïe qui, quelques versets plus haut, annonçait le salut des fils de Dieu : « Tu diras ce jour-là : Voici mon Dieu sauveur, j'ai confiance et je ne tremble plus, car ma force et mon chant, c'est le SEIGNEUR ! Il a été pour moi le salut » (Is 12, 1-2). Et vous avez entendu Joël : « Quiconque invoquera le nom du SEIGNEUR sera sauvé... le SEIGNEUR est un abri pour son peuple. » Dans le style apocalyptique, tout à fait conventionnel, donc, l'annonce de la foi, c'est Dieu est le maître de l'histoire et le jour vient où le mal disparaîtra. Il ne faut pas parler de « fin du monde » mais de « transformation du monde », de « renouvellement du monde. »

Dans le Nouveau Testament, qui utilise, lui aussi parfois le style apocalyptique, par exemple dans l'évangile de Marc de ce dimanche, le message de la foi reste fondamentalement le même, avec cette précision toutefois : le dernier mot, la victoire définitive de Dieu contre le Mal, c'est pour tout de suite, en Jésus-Christ. Il n'est donc pas étonnant qu'à quelques jours de sa dernière Pâque à Jérusalem, Jésus recoure à ce langage, à ces images : le combat entre les forces du mal et le Christ est à son paroxysme et dans ce texte, si nous savons lire entre les lignes, nous avons un message équivalent à la phrase de Jésus dans l'évangile de Jean : « Courage, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33).

Fête du Christ-Roi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Jésus avait annoncé le don de sa vie « pour la multitude. »
L'Apocalypse insiste très fort, semble-t-il, sur cet aspect : « Voici qu'il vient parmi les nuées, et tous les hommes le verront, même ceux qui l'ont transpercé ; et en le voyant, toutes les tribus de la terre se lamenteront. Oui, vraiment ! Amen ! »

- L'expression « Celui qui est, qui était et qui vient » (v. 8) est l'une des traductions du NOM de Dieu (YHVH, Ex 3, 14) dans les commentaires juifs (Targum de Jérusalem).

Évangile

Jean 18, 33b-37

**Lorsque Jésus comparut devant Pilate,
celui-ci l'interrogea :**

33 « Es-tu le roi des Juifs ? »

34 Jésus lui demanda :
**« Dis-tu cela de toi-même,
ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? »**

35 Pilate répondit :
**« Est-ce que je suis Juif, moi ?
Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi :
qu'as-tu donc fait ? »**

36 Jésus déclara :
**« Ma royauté ne vient pas de ce monde ;
si ma royauté venait de ce monde,
j'aurais des gardes
qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs.
Non, ma royauté ne vient pas d'ici. »**

37 Pilate lui dit :
« Alors, tu es roi ? »
Jésus répondit :
**« C'est toi qui dis que je suis roi.
Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci :
rendre témoignage à la vérité.
Tout homme qui appartient à la vérité**

écoute ma voix. »

Voilà un texte bien surprenant pour la Fête du Christ-Roi ! Dans les évangiles on trouve très peu d'affirmations de la royauté du Christ ! Il faut aller chercher dans le récit de la Passion de Jésus la claire affirmation par lui-même de sa royauté. On peut se demander pourquoi Jésus n'a pas dit plus tôt qu'il était roi. Cela aurait peut-être tout changé. Qui sait ? Chaque fois qu'on a voulu le faire roi, il s'est dérobé. Chaque fois qu'on a voulu lui faire de la publicité, après des miracles particulièrement impressionnants, il donnait des consignes très strictes de silence. Même chose après la Transfiguration. Et maintenant, alors qu'il est enchaîné, pauvre, condamné, il se reconnaît roi ! C'est-à-dire au moment précis où il n'en a vraiment pas les apparences... au moins à vues humaines.

Cela veut peut-être dire... Cela veut sûrement dire qu'il faut que nous révisions nos conceptions de la royauté : rappelons-nous ce qu'il disait à ses disciples : « Ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mc 10, 42 - 45).

Ce que veut nous dire Jean, quand il nous rapporte l'interrogatoire de Jésus par Pilate, c'est que Jésus est le roi de l'humanité au moment même où il donne sa vie pour elle. Ce roi-là n'a pas d'autre ambition que le service. En fait d'interrogatoire, d'ailleurs, ce face à face entre le représentant de l'immense Empire Romain et un condamné à mort comme il y

en avait des centaines devient un « dialogue » ; car c'est vraiment le monde à l'envers : tout au long de la Passion, Jean souligne comme à plaisir le renversement de la situation ; ici, c'est le pouvoir romain qui va reconnaître que le véritable roi c'est Jésus-Christ : quand Pilate dit à Jésus « Alors, tu es roi ? », Jésus répond « C'est toi qui dis que je suis roi » (« su legeis ») dans le sens « tu as tout compris, tu le dis toi-même. »

Mais ce royaume n'a rien à voir avec nos royaumes de la terre, défendus par des gardes : « Si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. » Son royaume, c'est celui de la vérité : pas d'autre défense que la vérité. « Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Dans la Deuxième lecture de ce dimanche, tirée de l'Apocalypse, nous avons entendu Jean dire que Jésus est le « témoin fidèle. » Il est le « Fils unique plein de grâce et de vérité » que nous annonçait déjà le Prologue de son évangile.

Pilate qui vit dans le monde gréco-romain ne peut que poser la question « Qu'est-ce que la vérité ? » Les Juifs, eux, savent depuis le début de leur Alliance avec Dieu, que la vérité c'est Dieu lui-même. Le mot « vérité » au sens biblique veut dire « fidélité solide » de Dieu ; en hébreu, il est de la même racine que le mot « Amen » qui signifie ferme, stable, fidèle, vrai (nous l'avons vu dans le psaume 92/93 de cette fête). Précisément parce que la Vérité est une Personne, Dieu lui-même, personne ne peut prétendre détenir la vérité ! On appartient à la vérité, elle ne nous appartient pas ; que de querelles inutiles, et même de guerres meurtrières nous aurions pu et pourrions encore éviter si nous n'avions jamais perdu de vue que nous ne possédons pas la vérité !... La seule chose importante est d'écouter et de se laisser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais selon la loi juive, Jésus n'était pas et ne pouvait pas prétendre devenir prêtre et encore moins grand prêtre ; il n'avait aucune chance d'y parvenir, puisqu'il descendait de David, donc de la tribu de Juda et non pas de Lévi ; notre auteur le sait très bien puisqu'il affirme un peu plus loin : « Il est notoire que notre Seigneur est issu de Juda, d'une tribu dont Moïse n'a rien dit dans ses textes sur les prêtres » (He 7, 14).

Qu'à cela ne tienne, dit la lettre aux Hébreux : Jésus n'est pas grand-prêtre descendant d'Aaron, soit ; mais il peut l'être à la manière de Melchisédech ! Celui dont parle le chapitre 14 de la Genèse vivait bien avant Moïse et Aaron et pourtant la Bible le nomme « prêtre du Dieu Très-Haut. » Donc Jésus est bien, à sa manière, dans la continuité de l'Ancien Testament.

C'est très exactement le propos de la lettre aux Hébreux : nous montrer en quoi Jésus accomplit l'institution du sacerdoce : il « accomplit » en langage biblique, cela ne veut pas dire qu'il reproduit le modèle de l'Ancien Testament ; cela veut dire qu'il le mène à sa perfection.

Il faut d'abord se rappeler quels étaient les éléments constitutifs du sacerdoce ancien : le prêtre de l'Ancien Testament a un rôle de médiateur ; 1) le prêtre est un membre du peuple 2) il est admis à communiquer avec la sainteté de Dieu. 3) En retour, si j'ose dire, il transmet au peuple les dons et bénédictions de Dieu.

L'une des grandes insistances du texte d'aujourd'hui porte sur le premier point : Jésus est bien un membre du peuple. « Puisque les hommes ont tous une nature de chair et de sang, Jésus a voulu partager cette condition humaine... Il lui fallait devenir en tout semblable à ses frères, pour être, dans leurs relations avec Dieu, un grand prêtre miséricordieux et fidèle,

capable d'enlever les péchés du peuple. » Et qui dit « semblable » dit partager les mêmes faiblesses : les tentations, les épreuves, la mort. Jésus partage cette condition humaine, faite de chair et de sang. Il fallait que le Christ s'approche de nous au point de se faire l'un des nôtres, pour que la distance entre Dieu et l'homme soit comblée.

Mais il faut également que le prêtre soit admis à communiquer avec la sainteté de Dieu. Or Dieu est le Saint, c'est-à-dire le Tout-Autre ; c'est l'un des grands accents de la pensée biblique, nous l'avons vu souvent. Et donc, pour pouvoir approcher du Dieu saint, il faut être mis à part des autres ; d'où tout un système de séparations rituelles auquel on soumettait les prêtres pour les rendre aptes à s'approcher du Dieu Saint ; voici rapidement quelles étaient les séparations successives : parmi toutes les nations, Dieu a choisi un peuple ; à l'intérieur de ce peuple, une tribu (Lévi) ; dans cette tribu, une famille (Aaron) ; puis individuellement, chaque prêtre était soumis à des rites de séparation : bain, onction, vêtue, sacrifices. De la même manière, le lieu où officient les prêtres est séparé des lieux de vie du peuple ; il est le lieu sacré par opposition aux autres lieux considérés comme profanes.

Or, dans le cas de Jésus, rien de tout cela : au contraire, il s'est constamment mêlé à la vie de son peuple, y compris et presque surtout des petits, des exclus, des impurs. Tout ceci est vrai, dit la lettre aux Hébreux, mais pourtant, nous avons la preuve incontestable qu'il est le Juste par excellence, le Fils de Dieu, le Saint de Dieu : c'est sa Résurrection. Il a vaincu la mort ; l'Alliance avec Dieu est rétablie, c'était bien l'objectif des prêtres.

Désormais nous sommes libres : le plus sûr ennemi de la

liberté, c'est la peur ! Or, désormais, nous n'avons plus peur de rien. On entend là des accents de saint Paul : nous étions comme des esclaves, tant que nous ne connaissions pas l'amour de Dieu pour nous. Qui nous faisait douter de l'amour de Dieu ? Le démon bien sûr. « Par sa mort, il (Jésus) a pu réduire à l'impuissance celui qui possédait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le démon, et il a rendu libres ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves. » L'épreuve de la Passion était le passage obligé en quelque sorte : nos pires ennemis, ce sont la mort, la solitude, la haine ; il fallait qu'il les subisse lui-même, qu'il nous accompagne jusque-là pour nous en libérer. Dans l'épisode des disciples d'Emmaüs, saint Luc emploie une expression analogue : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? » (Lc 24, 26) : il fallait qu'il souffrît pour nous montrer jusqu'où allait l'amour de Dieu.

Mais pourquoi l'auteur parle-t-il des « fils d'Abraham » ? « Ceux qu'il vient aider, ce ne sont pas les anges, ce sont les fils d'Abraham. » Ce ne sont pas les anges, non, ce sont des êtres de chair et de sang ; mais l'auteur aurait pu dire « ce ne sont pas les anges, ce sont les fils d'Adam » ; pourquoi au lieu de « fils d'Adam », parle-t-il des « fils d'Abraham » ? Ce qui caractérise Abraham, dans toute la méditation biblique, c'est sa foi. Une foi qui est synonyme de confiance. Ce qui veut dire que Jésus rétablit l'Alliance, oui, mais que nous restons libres de ne pas être des fils d'Abraham (des croyants), de ne pas entrer dans cette Alliance, de refuser d'entrer dans le projet de Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commencer par un verset que nous connaissons bien et qui est peut-être la clé de l'ensemble : « Ta main me conduit, ta droite me saisit, tu as posé sur moi ta main. » Le nom même de Dieu (YHVH) révélé à Moïse promettait cette vigilance ; depuis toujours Dieu a conduit ce petit peuple ; il a commencé par le faire naître, disions-nous : « *C'est toi qui as créé mes reins, tu m'as tissé dans le sein de ma mère.* » Plus tard, Osée commentait : « Quand Israël était jeune, je l'ai aimé et d'Égypte j'ai appelé mon fils... C'est moi qui avais appris à marcher à Ephraïm, les prenant par le bras... Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson contre leur joue et je lui tendais de quoi se nourrir » (Os 11, 1... 4).

Cette présence de Dieu ne s'est jamais démentie : le verset 5 (« Tu me devances et me poursuis, tu m'enserres, tu as mis la main sur moi ») est la reconnaissance que, depuis toujours, Dieu connaît, Dieu accompagne l'histoire de son peuple ; l'opposition « tu me devances, tu me poursuis » figurant l'avenir et le passé. Autre manifestation de la présence de Dieu, la colonne de feu qui n'abandonna jamais le peuple dans sa marche difficile ; et cela nous vaut un autre verset merveilleux « la ténèbre n'est pas ténèbre devant toi, la nuit comme le jour est lumière » (v. 12). Dans tout ceci, Dieu poursuivait un projet, on le sait bien, un projet qui nous dépasse : « Que tes pensées sont pour moi difficiles, Dieu, que leur somme est imposante ! » (v. 17). Il faut citer ici le psaume 39/40 : « Qu'ils sont grands, Seigneur mon Dieu, les projets et les miracles que tu as faits pour nous ! Tu n'as pas d'égal. Je voudrais l'annoncer, le répéter, mais il y en a trop à dire » (Ps 39/40, 6). Car si Dieu a fait des prodiges en faveur de son peuple (« *Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis.* »), c'est pour que

toute l'humanité en profite. Et on se souvient que le geste de poser la main (v. 5) est un geste de consécration ; c'est dire la vocation d'Israël.

Cette vocation qui consiste à témoigner du Dieu unique au milieu des nations. Une vocation exigeante, on ne le sait que trop. On en devine le poids derrière des versets comme celui-ci : « *Tu me scrutes, SEIGNEUR, et tu sais : tu sais quand je m'assois, quand je me lève ; de très loin, tu pénètres mes pensées.* » Impossible d'échapper à l'exigence et au regard perspicace de Dieu. Affronté à l'idolâtrie, le peuple a continuellement dû choisir le rude chemin de la fidélité. C'est le sort de tout prophète, peut-être, et Israël a souvent médité l'expérience de Jérémie qui est un bon exemple sur ce point ; on trouve chez lui exactement les mêmes accents : il a connu cette présence de Dieu dès l'enfance : « Avant de te façonner dans le sein de ta mère, avant que tu ne sortes de son ventre, je te connaissais » (Jr 1, 5). Mais il a aussi connu la solitude et l'incompréhension ; devant l'insuccès de sa prédication, il en appelle au jugement de Dieu : « Toi, SEIGNEUR, tu es juste ! Mais je veux quand même plaider contre toi... Toi, SEIGNEUR, tu me connais, tu me vois et tu examines mes pensées : elles sont avec toi. » (Jr 12, 3) : chez Jérémie, ce n'est plus seulement de l'émerveillement, c'est une plaidoirie, manière de dire à Dieu : « Reconnais que je te suis resté fidèle. »

Jean-Baptiste a certainement connu cette expérience forte et douce à la fois : de l'émerveillement d'être choisi pour être serviteur de Dieu mais aussi des exigences rudes parfois que cela comporte inévitablement. Il a certainement dit plus d'une fois les derniers versets de ce psaume qui sont une prière pour la persévérance, et que nous pouvons faire nôtre à notre tour : « Dieu ! scrute-moi et connais mon cœur ; éprouve-moi et connais

mes soucis. Vois donc si je prends le chemin périlleux, et conduis-moi sur le chemin de toujours. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**puis devant un second,
ils arrivèrent à la porte en fer donnant sur la ville.
Elle s'ouvrit toute seule devant eux.
Une fois dehors, ils marchèrent dans une rue,
puis, brusquement, l'Ange le quitta.**

- 11 Alors Pierre revint à lui, et il dit :
« Maintenant je me rends compte que c'est vrai :
Le Seigneur a envoyé son Ange,
et il m'a arraché aux mains d'Hérode
et au sort que me souhaitait le peuple juif. »**

Le caractère miraculeux de la délivrance de Pierre ne doit pas faire oublier dans quelle ambiance vit la très jeune Église chrétienne : Jésus a été exécuté probablement en avril 30. Au début, ses disciples étaient fort peu nombreux et n'inquiétaient personne ; les choses se sont gâtées pour eux quand ils ont opéré quelques guérisons un peu trop spectaculaires ; c'est ainsi que Pierre a déjà été mis en prison deux fois par les autorités religieuses ; la première fois, avec Jean, s'est soldée par une comparution au tribunal et des menaces ; la deuxième fois, il était avec d'autres apôtres que Luc ne nomme pas, et ils ont été libérés déjà de manière miraculeuse : « Le Grand Prêtre et tout son entourage furent remplis de fureur ; ils firent appréhender les apôtres et les jetèrent publiquement en prison. Mais, pendant la nuit, l'Ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison, les fit sortir et leur dit : Allez, tenez-vous dans le Temple, et là, annoncez au peuple toutes ces paroles de vie ! » (Ac 5, 17-20).

Puis, quelques mois ou quelques années plus tard, les mêmes autorités religieuses interviennent une nouvelle fois contre les Chrétiens, exécutent Étienne et déclenchent une véritable persécution qui pousse les plus menacés d'entre eux (ceux qu'on appelle les « Hellénistes ») à quitter Jérusalem pour la Samarie et la côte méditerranéenne. Jacques, Pierre et Jean (comme l'ensemble des douze) sont restés à Jérusalem.

Dans l'épisode qui nous est raconté ici, c'est le pouvoir politique qui s'en prend à eux ; cela se passe sous Hérode Agrippa : or celui-ci n'a régné que de 41 à 44 ap. JC. L'emprisonnement de Pierre date donc des années 41 à 44. (Pour une fois, nous pouvons situer historiquement un épisode du Nouveau Testament avec une relative précision).

Hérode Agrippa, est le petit-fils d'Hérode le Grand, celui qui régnait au moment de la naissance de Jésus. Il est soucieux de ménager la chèvre et le chou, c'est-à-dire le pouvoir Romain d'un côté, les Juifs de l'autre, à tel point qu'on dit de lui qu'il est Romain à Césarée et Juif à Jérusalem. De toutes manières, donc, qu'il cherche à plaire aux Juifs ou qu'il cherche à plaire aux Romains, il ne peut qu'être ennemi des Chrétiens. C'est dans ce cadre-là que, pour se faire bien voir des Juifs, il fait exécuter Jacques (fils de Zébédée) et emprisonne Pierre.

Cette fois encore, Pierre va en réchapper miraculeusement ; mais ce qui intéresse Luc, ici, beaucoup plus que le sort personnel de Pierre, c'est la mission d'évangélisation ; c'était bien le sens des paroles de l'Ange la première fois « Allez, tenez-vous dans le Temple, et là, annoncez au peuple toutes ces paroles de vie ! » Si les Apôtres sont libérés, c'est parce que le monde a besoin d'eux. Dans cette tâche, Dieu ne les abandonnera pas, il ne permettra pas qu'une domination aveugle entrave l'annonce de la parole de Vie.

Vieille histoire : chaque année, dans la célébration de la Pâque le peuple juif fait mémoire de la libération d'Égypte ; les Hébreux réduits en esclavage et menacés d'un véritable génocide ont été miraculeusement libérés. Relisant leur histoire, de siècle en siècle, d'année en année, ils affirment et ils annoncent au monde que cette libération est l'œuvre de Dieu.

Malheureusement, par un mystérieux retournement, il peut arriver que ceux qui sont chargés d'annoncer au monde et d'accomplir eux-mêmes, au service des hommes, l'œuvre libératrice de leur Dieu, se fassent à leur tour complices d'une nouvelle forme de domination. Aucune Église n'est à l'abri de ce piège-là.

Jésus est mort de cette perversion du pouvoir religieux de son temps ; et Luc, dans son récit de la mort et de la Résurrection du Christ, a bien mis en valeur ce paradoxe : c'est dans le cadre de la Pâque juive, mémorial du Dieu libérateur, que le Fils de Dieu lui-même a été supprimé par les défenseurs de Dieu. Mais ce sont l'amour et le pardon du Dieu « doux et humble de cœur » qui ont eu le dernier mot : Jésus est ressuscité.

Voici à son tour la jeune Église affrontée à la domination aveugle des pouvoirs religieux et politique, tout comme Jésus une dizaine ou une quinzaine d'années plus tôt ; et cette fois encore, c'est dans le cadre de la Pâque juive, à Jérusalem. (La fête juive de la Pâque dure une semaine qui commence avec le repas pascal et se continue par la semaine des Azymes ; c'est dans le courant de cette semaine que Pierre est arrêté).

Pierre, le chef de l'Église du Christ, est à son tour libéré. Luc veut certainement faire comprendre à ses lecteurs que Dieu poursuit son œuvre : l'Ange ne dit que quelques mots à Pierre, mais ils ressemblent étrangement aux ordres qui avaient été donnés au peuple, la nuit de la sortie d'Égypte : « ayez la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous mangerez à la hâte » (Ex 12, 11) ; Pierre s'entend dire « Lève-toi vite ! Mets ta ceinture, lace tes sandales... »

Puis, tout le récit de la libération miraculeuse de Pierre est écrit sur le modèle et avec le vocabulaire de la Passion et de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Christ ressuscité, Fils du Dieu vivant, qui bâtit, nous pouvons en être certains, « La puissance de la mort ne l'emportera pas. »

Assomption

Première lecture

Apocalypse 11, 19a ; 12, 1-6a. 10ab

- 11,19** Le Temple qui est dans le ciel s'ouvrit,
et l'Arche d'Alliance du Seigneur
apparut dans son Temple.
- 12, 1** Un signe grandiose apparut dans le ciel :
une femme,
ayant le soleil pour manteau,
la lune sous les pieds,
et sur la tête une couronne de douze étoiles.
- 2** Elle était enceinte et elle criait,
torturée par les douleurs de l'enfantement.
- 3** Un autre signe apparut dans le ciel :
un énorme dragon rouge-feu,
avec sept têtes et dix cornes,
et sur chaque tête un diadème ;
- 4** Sa queue balayait le tiers des étoiles du ciel,
et les précipita sur la terre.
Le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter,
afin de dévorer l'enfant dès sa naissance.
- 5** Or, la femme mit au monde un fils, un enfant mâle,
celui qui sera le berger de toutes les nations,
les menant avec un sceptre de fer.
L'enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son trône,
- 6** et la femme s'enfuit au désert,
où Dieu lui a préparé une place.
- 10** Alors j'entendis dans le ciel une voix puissante,
qui proclamait :
« Voici maintenant le salut,
la puissance et la royauté de notre Dieu,
et le pouvoir de son Christ ! »

La première phrase que nous lisons aujourd'hui est en fait la conclusion du chapitre 11 de l'Apocalypse qui est une annonce de la fin des temps et de la victoire de Dieu sur toutes les forces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Compléments :

Le Ressuscité est apparu un jour à Saül de Tarse en route vers Damas ; ce jour-là, la royauté du Christ s'est imposée à lui comme une évidence ! Désormais, cette certitude habitera toutes ses paroles, toutes ses pensées. Car, pour lui, il n'y avait plus de doute possible : Jésus-Christ, vainqueur de la mort, l'est également de toutes les forces du mal. Il est donc, sans hésitation possible, le Messie attendu depuis des siècles. C'est pourquoi, au fil des lettres de Paul, on reconnaît toutes les expressions de l'attente messianique de l'époque : « Tout sera achevé quand le Christ remettra son pouvoir royal à Dieu le Père, après avoir détruit toutes les puissances du mal » ; ou encore « Il doit régner jusqu'au jour où il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis » comme l'avait annoncé le psaume 109/110.

Évangile

Luc 1, 39-56

- 1, 39 En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée.
- 40 Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth.
- 41 Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle.
Alors Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint,
- 42 et s'écria d'une voix forte :
« Tu es bénie entre toutes les femmes,
et le fruit de tes entrailles est béni.
- 43 Comment ai-je ce bonheur
que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?
- 44 Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi.
- 45 Heureuse celle qui a cru
à l'accomplissement des paroles
qui lui furent dites de la part du Seigneur. »
- 46 Marie dit alors :
« Mon âme exalte le Seigneur,
- 47 mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.
- 48 Il s'est penché sur son humble servante ;
désormais tous les âges me diront bienheureuse.
- 49 Le Puissant fit pour moi des merveilles ;
Saint est son Nom !
- 50 Son amour s'étend d'âge en âge
sur ceux qui le craignent.
- 51 Déployant la force de son bras,
il disperse les superbes.
- 52 Il renverse les puissants de leur trône,
il élève les humbles.
- 53 Il comble de biens les affamés,
renvoie les riches les mains vides.
- 54 Il relève Israël son serviteur,
il se souvient de son amour,

- 55 de la promesse faite à nos pères,
en faveur d'Abraham et de sa race à jamais. »
- 56 Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois,
puis elle retourna chez elle.

Nous sommes encore au tout début de l'évangile de Luc ; il y a eu, d'abord, les deux récits d'Annonciation : à Zacharie pour la naissance de Jean-Baptiste, puis à Marie pour la naissance de Jésus ; et voici ce récit que nous appelons couramment la « Visitation. » Tout ceci a plutôt les apparences d'un récit de famille, mais il ne faut pas s'y tromper : en fait, Luc écrit une œuvre éminemment théologique ; il faut sûrement donner tout son poids à la phrase centrale de ce texte : « Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte » ; cela veut dire que c'est l'Esprit Saint en personne qui parle pour annoncer dès le début de l'Évangile ce qui sera la grande nouvelle de l'évangile de Luc tout entier : celui qui vient d'être conçu est le « Seigneur. »

Et quelles sont ces paroles que l'Esprit inspire à Élisabeth ? « Tu es bénie... le fruit de tes entrailles est béni » : ce qui veut dire Dieu agit en toi et par toi et Dieu agit en ton fils et par ton fils. Comme toujours l'Esprit Saint est celui qui nous permet de découvrir dans nos vies et celle des autres, tous les autres, la trace de l'œuvre de Dieu.

Luc n'ignore certainement pas non plus que la phrase d'Élisabeth « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni » reprend au moins partiellement une phrase de l'Ancien Testament. C'est dans le livre de Judith (Jdt 13,18-19) : quand Judith revient de l'expédition dans le camp ennemi, où elle a décapité le général Holopherne, elle est accueillie dans son camp par Ozias qui lui dit : « Tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Seigneur Dieu. » Marie est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'histoire d'Israël qui est là, une histoire qui s'écrit entre deux acteurs, au long des siècles, dans la succession des générations. Le Dieu fidèle face à un peuple qui se reconnaît inconstant.

Inconstant parce qu'oublieux : Israël est très conscient de l'importance du souvenir ; « Nous avons entendu ce que nos pères nous ont raconté, nous le redirons à l'âge qui vient. » Pour que la foi se transmette, hier comme aujourd'hui, il faut trois conditions : premièrement, quelqu'un a vécu un événement de salut, une expérience de salut, et peut dire « Dieu m'a sauvé » ; deuxièmement, il partage son expérience, il témoigne ; troisièmement, sa communauté se souvient, garde ce témoignage. On pourrait dire que la foi est une expérience de salut partagée en communauté. Cela suppose donc une vie de communauté... (et c'est là peut-être que le bât nous blesse ?)

Le peuple juif sait depuis toujours que la foi n'est pas un bagage intellectuel, mais une expérience commune : l'expérience des dons et des pardons de Dieu. Ce psaume exprime tout cela : il rappelle en soixante-douze versets son expérience de salut ; la grande expérience qui a fondé la foi d'Israël c'est celle de la libération d'Égypte, c'est pour cela que ce psaume est émaillé d'allusions à l'Exode dans le Sinaï. Et les pères ont raconté cette expérience à leurs fils qui l'ont à leur tour racontée à leurs fils et ainsi de suite. Encore faut-il que les fils veuillent bien écouter et adhérer : notre traduction « nous avons entendu » est trop faible, elle ne rend pas la force de l'expression biblique ; « écouter », « entendre », dans la Bible, c'est adhérer de tout son cœur à la Parole de Dieu. Evidemment, si une génération néglige son devoir de transmission, la chaîne est rompue.

Les pères ont bien été obligés également d'avouer à leurs fils qu'ils avaient souvent récriminé contre Dieu ; malgré toutes ses

actions répétées de salut à l'égard de son peuple, Dieu n'avait bien souvent rencontré que de l'ingratitude. Après chaque intervention de Dieu, on commence, bien sûr, par chanter, danser, s'extasier ; et puis les jours passent et on oublie ; et si une nouvelle difficulté survient, on trouve que ce Dieu est bien absent ou inactif. Et à ce moment-là, on est tenté d'aller chercher du secours auprès d'autres dieux, comme par exemple le veau d'or.

C'est de cela que parle le psaume quand il accuse le peuple d'infidélités, d'inconstance. « De leur bouche, ils le trompaient, de leur langue ils lui mentaient, leur cœur n'était pas constant envers lui, ils n'étaient pas fidèles à son Alliance. » Ce qui est visé, ici, c'est l'idolâtrie qui a été la cible de tous les prophètes.

Pourquoi ? On peut être sûr que si les prophètes s'attaquent si violemment à l'idolâtrie, c'est parce que celle-ci fait le malheur de l'humanité. Parce que tant que l'humanité n'aura pas découvert Dieu, non pas tel que nous l'imaginons, je devrais dire tel que nous le caricaturons, mais tel qu'Il est, elle ne pourra pas progresser dans sa marche vers le bonheur.

Toute idole nous fait reculer sur le chemin de la liberté ; c'est même cela la définition d'une idole : ce qui nous empêche d'être libres ; quand Marx disait « La religion est l'opium du peuple », il disait crûment quel pouvoir, je devrais dire quelle dictature, quelle manipulation, une religion quelle qu'elle soit, peut exercer sur l'humanité. La superstition, le fétichisme, la sorcellerie nous empêchent d'être libres et d'apprendre à exercer librement nos responsabilités, parce qu'ils nous font vivre dans un régime de peur. Tout culte d'idole, qu'elle soit de bois ou de plâtre (on voit encore au vingt-et-unième siècle des processions de ce genre !), nous détourne du Dieu vivant et vrai : or seule la

vérité peut faire de nous des hommes libres ; le culte excessif d'une personne ou d'une idéologie, fait aussi de nous des esclaves : il suffit de penser à tous les intégrismes, les fanatismes qui nous défigurent. L'argent, lui aussi peut fort bien devenir une idole...

Dans d'autres versets qui ne font pas partie de la liturgie de ce dimanche, le psaume a une image très parlante, celle d'un arc faussé : le cœur d'Israël devrait être comme un arc tendu vers son Dieu, mais il est faussé ; je prends un exemple : un adolescent (ou une adolescente) oublie parfois toute l'affection dont il a été l'objet, les sourires que ses parents lui ont prodigués, la patience, les veilles, les soins de toute sorte, les fatigues... et de la meilleure foi du monde, il (ou elle) peut dire « moi, mes parents ne m'ont jamais aimé »... de toute évidence, son regard est faussé et son discours aussi !

Mais c'est au sein de cette ingratitude même qu'Israël a fait la plus belle expérience, celle du pardon de Dieu. Le psaume le dit bien : « Leur cœur n'était pas constant envers lui ; ils n'étaient pas fidèles à son alliance. Et lui, miséricordieux, au lieu de détruire, il pardonnait. Il se rappelait : ils ne sont que chair, un souffle qui s'en va sans retour. » Cette description de ce qu'on pourrait appeler la douce pitié de Dieu prouve que ce psaume a été écrit à une époque où la Révélation du Dieu d'amour avait déjà profondément pénétré la foi d'Israël.

En revanche, vous avez peut-être été choqués par la mention des châtiments attribués à Dieu : « Quand Dieu les frappait, ils le cherchaient, ils revenaient et se tournaient vers lui. » À l'époque où ce psaume a été composé, on attribuait encore généralement à Dieu la responsabilité de tous les événements heureux ou malheureux. Nous savons aujourd'hui que nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il reprit :

**« Ils viennent de la grande épreuve ;
ils ont lavé leurs vêtements,
ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau. »**

Lorsque l'apôtre Jean raconte la vision qu'il a eue à Patmos, ses auditeurs comprennent fort bien ce qu'il veut leur dire ; pour nous c'est moins clair ; je vais donc reprendre les éléments les uns après les autres.

Jean nous décrit une immense procession composée de deux foules distinctes : la première est composée de cent quarante-quatre mille personnes, (bien sûr, c'est un chiffre symbolique) qu'il appelle les serviteurs de Dieu. Ils sont marqués du « sceau qui imprime la marque du Dieu vivant. » C'est le Baptême. Voici donc le peuple des baptisés : c'est à eux que Jean adresse son Apocalypse.

Il décrit ensuite une autre foule : c'est une foule immense, innombrable, une foule de toutes nations, races, peuples et langues. Vous notez au passage qu'il y a quatre termes dans cette énumération : le chiffre quatre dans ce genre de textes évoque le monde créé, le cosmos et donc aussi l'humanité (peut-être en référence aux quatre points cardinaux). Cette foule de « toutes nations, races, peuples et langues » représente donc l'humanité. Ils sont en vêtements blancs, ce qui veut dire qu'ils ont revêtu la robe des noces ; ensuite, ils se tiennent debout devant le Trône et devant l'Agneau, avec des palmes à la main. La position debout (qui est la posture du ressuscité), la robe nuptiale, les palmes de la victoire, tout nous dit qu'ils sont sauvés. Et d'ailleurs, ils le proclament : « Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le Trône, et par l'Agneau ! »

Et pourtant les membres de cette deuxième foule ne sont pas marqués du sceau du Baptême. Qui les a introduits dans le

salut ? La foule des cent quarante-quatre mille justement. Les cent quarante-quatre mille, je vous ai dit que ce sont les baptisés, les contemporains de saint Jean. Or ils sont à ce moment précis affrontés à une terrible persécution, celle de l'empereur Domitien à la fin du premier siècle.

Je crois que le message de l'Apocalypse aux chrétiens persécutés est le suivant : tenez bon ; votre témoignage portera ses fruits. Dans votre épreuve se trouve le salut de tous les hommes. Grâce à vous, grâce à vos souffrances endurées dans « la grande épreuve » (v. 14) de la persécution, la foule innombrable des nations sera sauvée.

Evidemment, on peut se poser deux questions : tout d'abord, pourquoi la souffrance des uns entraîne-t-elle le salut des autres ? D'autre part, pourquoi Jean parle-t-il ainsi dans un langage tellement codé que nous avons du mal à le déchiffrer. Pourquoi ne parle-t-il pas en clair ?

A propos de la souffrance des uns qui entraîne le salut des autres, c'est le grand mystère dont le prophète Isaïe parlait dans les chants du serviteur souffrant : il disait que le cœur du bourreau ne peut être touché que par la prise de conscience de la douleur de ses victimes. « Reconnu juste, mon serviteur dispensera la justice », disait Isaïe (Is 53). Zacharie reprenait la même méditation lorsqu'il disait : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » (Za 12, 10) et ce jour-là leur cœur sera enfin changé. Et l'évangéliste Jean lui-même a précisément repris cette phrase dans le récit de la Mort du Christ. Ici, Jean dit la même chose à ses frères persécutés : dans vos souffrances, se trouve le salut de vos frères.

Quant au style de son discours, il s'agit de ce que l'on appelle une « Apocalypse » ; c'est-à-dire que c'est un écrit clandestin

qui circule sous le manteau, à la barbe des autorités ; ici, il s'agit des autorités romaines, à la fin du premier siècle après Jésus-Christ. Ce livre s'adresse donc à des croyants qui vivent sous la menace perpétuelle de la persécution ; et donc, il se présente comme tous les messages de réseaux de résistance, avec un langage codé, compréhensible par les seuls initiés. C'est la première caractéristique de ce genre littéraire : tous les écrits apocalyptiques rapportent des visions et emploient des images et des nombres symboliques.

La deuxième caractéristique des Apocalypses, c'est leur thème. Dans toutes les périodes sombres de l'histoire d'Israël, Dieu a suscité des prophètes dont la mission était de réveiller l'espérance ; en période de persécution, le discours tenu pour réveiller les énergies consiste à dire : apparemment vous êtes vaincus, on vous écrase, on vous persécute, on vous élimine ; et vos persécuteurs sont florissants : mais ne perdez pas courage. Les forces du mal ne peuvent rien contre vous ; elles sont déjà vaincues. Les vrais vainqueurs en définitive, c'est vous, les croyants, à l'image du Christ lui-même ; il est l'Agneau apparemment vaincu, égorgé, mais en réalité, il a vaincu le monde, il a vaincu la mort.

Alors, on comprend le titre de ce livre « Apocalypse » : en grec, apocaluptô signifie « lever le voile » ; une « apocalypse » est toujours une « révélation », un « dévoilement » au sens de « retirer un voile. » Cet écrit lève le voile de l'apparence (à savoir la domination triomphante de Rome) et il annonce, il révèle la victoire de Dieu et de son Christ sur toutes les forces du mal, si terrifiantes soient-elles.

Nous retrouvons ces deux caractéristiques dans le texte d'aujourd'hui. Tout d'abord, il s'agit d'une vision : « Moi, Jean,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

discours sur la montagne. Ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, ce sont ceux-là que les prophètes appellent également les « purs » au sens d'un cœur sans mélange, qui ne cherche que Dieu.

Alors, effectivement, ces béatitudes sont, comme leur nom l'indique, des bonnes nouvelles ; quelques lignes avant cet évangile des Béatitudes, Matthieu disait : « Jésus proclamait la bonne nouvelle du royaume. » La bonne nouvelle c'est que le regard de Dieu n'est pas celui des hommes (cela encore c'est une prédication habituelle des prophètes). Les hommes recherchent le bonheur dans l'avoir, le pouvoir, le savoir. Mais ceux qui cherchent Dieu savent que ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut chercher. Dieu se révèle aux doux, aux miséricordieux, aux pacifiques. « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » disait Jésus à ses disciples.

De cette manière, Jésus nous apprend à poser sur les autres et sur nous-mêmes un autre regard. Il nous fait regarder toutes choses avec les yeux de Dieu lui-même et il nous apprend à nous émerveiller : il nous dit la présence du Royaume là où nous ne l'attendions pas : la pauvreté du cœur, la douceur, les larmes, la faim et la soif de justice, la persécution... Cette découverte humainement si paradoxale doit nous conduire à une immense action de grâces : notre faiblesse devient la matière première du Règne de Dieu.

Autre bonne nouvelle : de cela nous sommes tous capables !

9 novembre Dédicace du Latran

Première lecture

Ezéchiel 47, 1 12

- Au cours d'une vision reçue du Seigneur,
- 1** L'homme qui me guidait me fit revenir à l'entrée du Temple, et voici : sous le seuil du Temple, de l'eau jaillissait en direction de l'orient, puisque la façade du Temple était du côté de l'orient. L'eau descendait du côté droit de la façade du Temple, et passait au sud de l'autel.
- 2** L'homme me fit sortir par la porte du nord et me fit faire le tour par l'extérieur, jusqu'à la porte qui regarde vers l'orient, et là encore, l'eau coulait du côté droit.
- 8** Il me dit :
« Cette eau coule vers la région de l'orient, elle descend dans la vallée du Jourdain, et se déverse dans la Mer Morte, dont elle assainit les eaux.
- 9** En tout lieu où parviendra le torrent, tous les animaux pourront vivre et foisonner. Le poisson sera très abondant, car cette eau assainit tout ce qu'elle pénètre, et la vie apparaît en tout lieu où arrive le torrent.
- 12** Au bord du torrent, sur les deux rives, toutes sortes d'arbres fruitiers pousseront : leur feuillage ne se flétrira pas et leurs fruits ne manqueront pas. Chaque mois, ils porteront des fruits nouveaux, car cette eau vient du sanctuaire. Les fruits seront une nourriture, et les feuilles un remède. »

Peut-être, pour entrer dans ce texte d'Ezéchiel, faut-il commencer par faire un effort pour imaginer ce que pouvait représenter le temple de Jérusalem pour le peuple d'Israël ; à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippiens 2, 6-11	564
Proverbes 9, 1-6	286, 314
Psaume 14 (15), 1a. 2. 3bc. 4ab.5	315
Psaume 15 (16), 5.8, 9-10, 1b.11	473
Psaume 18 (19), 8. 10. 12-14	371
Psaume 22 (23), 1-6	235
Psaume 23 (24)	576
Psaume 23 (24), 7, 8, 9, 10	501
Psaume 24 (25), 4-9	53
Psaume 29 (30), 3-4. 5-6. 12-13	193
Psaume 32 (33)	11, 414
Psaume 32 (33), 4-5. 6. 9. 18. 20. 21-22	11
Psaume 33 (34), 2-3, 4-5, 6-7, 8-9	275
Psaume 33 (34), 2-3, 10-11, 12-13, 14-15	288
Psaume 33 (34), 2-3, 16-17, 20-21, 22-23	301
Psaume 33 (34), 2-9	529
Psaume 39 (40), 2.4 7-11	39
Psaume 40 (41), 2-4. 5-6. 11-13	109
Psaume 44 (45), 11-16	544
Psaume 45 (46)	589
Psaume 53 (54), 3-4, 5-7, 6-8	357
Psaume 77 (78), 3-4, 23-24, 25. 52.54	261
Psaume 77 (78), 3-4, 34-39	561
Psaume 80 (81), 3-4, 5-6, 7-8, 10-11	135
Psaume 84 (85), 9-10, 11-12, 13-14	221
Psaume 89 (90), 12-17	399
Psaume 91 (92), 2-3, 13-14, 15-16	165
Psaume 92 (93), 1. 2. 5	487
Psaume 94 (95), 1-2. 6-7. 8-9	67
Psaume 101 (102), 2-3. 4-5. 6.13. 20-21	95
Psaume 102 (103)	123
Psaume 106 (107), 21-24. 25-26. 28-29. 30-31	179
Psaume 114/116, 1-2, 3ac-4, 5-6, 8ac-9	343
Psaume 115 (116), 12-13. 15-16. 17-18	25
Psaume 118 (119), 97.99, 101-102, 103-104, 105-106	444
Psaume 122 (123), 1-2. 3-4	207
Psaume 125 (126)	429

Psaume 127 (128)	385
Psaume 129 (130)	150
Psaume 138 (139), 1-3a, 13-14b, 14c-15	515
Psaume 144 (145), 10-11, 15-16, 17-18	248
Psaume 145 (146), 5-6a, 6c-7ab, 8bc-9a, 9b-10	459
Psaume 145/146, 7...10	329
Psaume 146 (147 a), 1. 3-7	81
Psaume des montées	150

R

1 Rois 17,10-16	456
1 Rois 19, 4-8	272
2 Rois, 4, 42-44	246
Romains 8, 14 - 17	14

S

Sagesse 1, 13-15 ; 2, 23-24	190
Sagesse 2,12... 20	354
Sagesse 7, 7-11	396
1 Samuel 3, 3b-10. 19	36

T

2 Timothée 4, 6-8. 17-18	532
--------------------------	-----

1. À l'époque de Jésus, le mot « évangile » était employé pour signaler la venue du roi (sa naissance ou bien sa venue dans une ville). C'est donc tout à fait équivalent de dire : « Le règne de Dieu est tout proche » et « croyez à la Bonne Nouvelle. » En Jésus, le Règne de Dieu s'est approché. (Voir le commentaire de l'évangile du Deuxième dimanche de l'Avent – B.)
2. Saint Exupéry avait-il lu Paul quand il écrivait « L'essentiel est invisible pour les yeux » ?
3. La suscription : dans certains psaumes, le premier verset ne fait pas partie de la prière ; il est une indication pour sa mise en œuvre ou bien une présentation du thème et de l'esprit dans lequel il doit être chanté. On rencontre souvent, par exemple, la formule « De David. » Cela ne signifie pas que David est l'auteur incontesté du psaume en question, mais qu'il aurait pu partager la prière ou les sentiments qui y sont exprimés
4. Si Jésus avait eu des frères de sang, on ne voit pas bien pourquoi il aurait confié sa mère à Jean.
5. Les gens du Nord l'appellent l'Horeb, ceux du Sud le nomment Sinai, mais il s'agit toujours de la même montagne.
6. Sur ce thème, voir le commentaire du psaume 122/123 au quatorzième dimanche de l'Année B, supra.
7. Les juifs du temps de Jésus utilisaient volontiers cette image inspirée de l'agriculture ; par exemple, une bénédiction juive du temps du Christ disait : « Béni es-tu, Seigneur notre Dieu, qui nous as donné la loi de vérité et qui as planté en nous la vie éternelle » (citée par F. Manns dans « Une approche juive du Nouveau Testament » page 270).
8. En hébreu, une telle formule « Je suis qui je suis » ou « je fais miséricorde à qui je fais miséricorde » (le pronom relatif reliant deux expressions semblables) est tout simplement un superlatif, donc une forme emphatique.
9. Luc a repris exactement cette formule à propos de Jésus, prenant résolument la route de Jérusalem (Lc 9, 51). Une traduction littérale serait : « Jésus durcit sa face pour se rendre à Jérusalem. »
10. Dans la traduction grecque de la Bible, les versets qui suivent sont considérés comme faisant partie d'un nouveau psaume, numéroté 115 ; en revanche, dans la Bible en hébreu (le texte original), il s'agit toujours du même psaume numéroté 116.
11. Ce souhait de Moïse sera repris sous forme de prophétie par Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront .

Même sur les serviteurs et sur les servantes, en ce temps-là, je répandrai mon esprit » (Jl 3, 1)

12. Epha et Hîn sont des mesures de capacité : le premier pour des matières sèches, le second pour des liquides.

Un Epha = 45 litres, un Hîn = 7, 5 litres. Le boisseau est le récipient en bois qui sert à mesurer.

13. La traduction liturgique répète une formule analogue (« Parole du Seigneur ») à la fin de ce passage, mais elle ne figure pas dans le texte hébreu.

14. Cette prière est devenue aussi importante pour les Juifs que le Notre Père l'est pour les Chrétiens. Si importante que le premier mot « Écoute » et le dernier « Unique » sont en majuscules dans nos Bibles.

15. Voici les références des textes reproduits dans les phylactères : Ex 13, 1-10 ; Ex 13, 11-16 ; Dt 6, 4-9 ; Dt 11, 13-21.

16. Ce n'est pas magique, évidemment : des hommes fidèles à la Loi peuvent rencontrer toute sorte de malheurs au cours de leur vie, mais, dans ces cas tragiques, le croyant sait que seul le chemin de la confiance en Dieu peut procurer la paix de l'âme. C'est l'une des affirmations de la partie centrale du livre de Job, par exemple.

17. On trouvera dans le commentaire de ce même psaume pour le sixième dimanche ordinaire – A, une étude de vocabulaire.

18. Dans le même sens, Paul dira de lui qu'il est le nouvel Adam ; comme Jean citera cette extraordinaire phrase de Pilate au cours de la Passion : « voici l'Homme » (ecce homo). Et Jean en citant cette parole de Pilate semble nous dire : « Pilate ne croyait pas si bien dire ! »

19. D'après Ezéchiel, seront marqués d'un signe spécial au Jour du Jugement, ceux qui auront pleuré devant les douleurs et les méfaits du monde : Ez 9, 4).

20. Est-ce en souvenir d'Ezéchiel et du magnifique sursaut d'espérance qu'il a incarné pour tout son peuple en exil que la capitale d'Israël aujourd'hui porter ce nom : Tel Aviv, colline du printemps ?